JE MENS.
JE MENS.
JE MENS.

Sasha Alexis

Je mens
(puis j'écris)
(Ou le contraire)

Sasha A.

jemens.wordpress.com

Recueil complet — Février 2026

63 textes

Table des matières

Elle m’a dit.

Appel 1 – Sa voix

Appel 2 - Quand bat le coeur

Appel 3 – L’importance existe d’être dite.

Appel 4 – Et la lumière comme une eau

Appel 5 – Crissements

Ville 1

Ville 2

Et il y a hier.

Possession

Vignette 1

Vignette 2

Vignette 3

Sur le ventre/fenêtre ouverte

Erreur sur la personne.

Septembre

Introduction : l'amour est une équation à plusieurs inconnues qui sent la guimauve et le drap humide.

Prélude : la noyade.

Trinité : Lui, la morale et l'hôtel.

La chair, acte 1 : un hussard dans le vestibule.

La chair, acte 2 : le désir modèle.

La chair, acte 3 : mise en scène.

La chair, acte 4 : dire de belles choses et jouir dans un sourire.

Et sa peau

Fragments de décembre

1- Nuit pile

2- Nuit Face.

Fragment 1

Fragment 2

Fragment 3

Fragment 4

L'oeil

Sablier

Infidèles

C'était après

Pronom personnel de soumission

Sous le saule

Récifs

#1

#2

Chute(s)

(Sans titre)

« Là, au bout du quai, je t'attends. »

(Sans titre)

Camille

Celle qui dessinait

Celle qui se métamorphose

Celle qui sourit

Celle qui a disparu

(Sans titre)

Possession

Touché(e)

Le respect de la corde raide pour le funambule.

“A tout”.

Fil d'Ariane

Seul(s)

La forme d'amour que nous nous portons.

Alice / əɔilA

L'oeil

Désir monstre

Vide

#1

#2

Je passe l'aspirateur.

Rond.

Elle m’a dit.

Ce texte fait partie de l'ebook "Et Ulysse a pleuré" disponible ic i.

Elle m'a dit : "Vous pouvez m'appeler si vous avez le temps."

Et un smiley ponctuait la phrase.

Alors je me suis arrêté au milieu de nulle part.

Un nulle part horizontal, fait de vastes champs de betteraves et de pommes de terre. Une horizontalité grise seulement brisée par les éoliennes tristes comme des gibets alignés.

Elle m'a dit : "Bonjour !” de sa voix enjouée de jeune femme derrière laquelle on entend encore l'adolescente.

Je regardais l'horizon. Un petit bois, presque gêné d'être encore là, faisait obstacle - oh, bien mince - à la vue panoramique sur ce grand rien un peu vallonné.

Elle m'a dit : "Je vous avais promis de vous raconter."

"Racontez moi, alors." Je souriais. Je me demande toujours si les gens savent que je souris lorsque je leur parle au téléphone.

Elle m’a dit : “Elle est belle, intelligente et un corps fait pour jouir. C’est impressionnant. Elle jouit de tout.” mais aussi “la journée fut belle, nous l’avons passée ensemble.”

Je fixais le ruban d’asphalte sale qui filait droit devant. Un camion passa en trombe, déplaçant l’air si violemment que l’habitacle tangua un peu.

Elle m'a dit : “Nous aimons cette capacité que nous avons à parler de choses érudites et savantes et l’instant d’après de parler de cul.”

Elle rit. Il est beau son rire. Léger et fragile comme un funambule au-dessus d’un précipice.

Elle m’a dit : “Elle avait invité, comme je vous l’avais dit un de ses amoureux.”

Elle m’a dit : “Je me suis retrouvé entre eux deux, ils se sont occupés de moi. C’est flatteur.”

Le vent soufflait. Il n’y avait aucun obstacle à sa course. Il sifflait en heurtant la carrosserie et j’essayais d’imaginer la scène. Je n’y parvins pas.

J'ai dit : “Continuez.”

Elle m’a dit : “Il devait partir puis nous rejoindre après. Il n’est jamais parti.” Elle le dit avec une pointe de fierté amusée. Elle avait raison. “Il est bien membré, j’ai vu plus gros mais il est bien. Par contre, il a une “capacité” - elle cherchait le terme, elle choisit celui-ci par défaut, je distinguais clairement les guillemets - il n’a pas besoin d’attendre. Vous voyez… Il a éjaculé deux fois et il est tout le temps resté dur.”

Je pensais “heureux homme”, je crois même que je l’ai dit à haute voix. Je cherchais aussi mentalement le terme médical qui désigne cette obligation pour les hommes de devoir attendre entre deux éjaculations. Je ne l'ai pas retrouvé. Je me suis demandé combien elle en avait vu, des bites, à son âge. La mienne, c'était certain. Est-ce que c'était la mienne la plus vieille ? Cette question était ridicule. L'autre aussi. Je commençais à avoir un peu froid. “C’est effectivement un vrai don, un super-pouvoir” plaisantais-je même (mais je ne suis plus certain de l’avoir dit, par contre, d’être jaloux, oui. Le mâle alpha de l’érection crée forcément de la jalousie… Vous me comprenez, n’est-ce pas ?).

Elle m’a dit : “On a baisé de 21h à 1h30.”

La lumière était un gruau grisâtre sous ce ciel bas. Je n’aime pas l’automne lorsqu’il est comme cela.

Elle m’a dit : “On a bu une ou deux bières.”

C’est triste un ciel d’automne sans les feuilles en feu.

Elle m’a dit : “Avec elle, je me suis découvert une âme de dominante. Elle pousse des petits cris entre suppliques et gémissements absolument délicieux. On a envie de la soumettre.”

J’ai pensé : “Comme tout cela est dit avec gaieté et légèreté. C’est beau. Lumineux.” Mais je cherche toujours où est la part d’ombre. Un réflexe, un scepticisme de survie. Lorsque quelque chose est trop beau, je cherche où est la souillure, la page froissée, la fêlure. Je me désespère de ne pas avoir une foi aveugle et absolue dans la beauté, dans la lumière, dans l’évidente simplicité de la joie et du plaisir.

Elle m'a dit : "Après une ou deux bières, j'ai dit que nous savions

pourquoi nous étions là." Elle rit. "Je lui ai demandé, à elle, de venir à côté de moi."

Les éoliennes tournaient. Vite. Je me demandais si les infrabasses, je les percevrais une fois l'appel terminé. Je me demandais aussi si j'avais envie qu'il se termine.

Elle m'a dit : "Excusez moi pour le récit un peu décousu…"

Je me demande si je lui ai dit que ce n'était pas grave, que l'imperfection donnait du grain, du goût aux choses. J'aurais voulu qu'elle me raconte tout cela dans mes bras, dans un lit, nus. C'était ridicule, 20 ans de moins… Elle a l'avenir que je n'avais plus. Elle me fait du bien pourtant.

Elle m'a dit : "Elle m'a léchée pendant que son copain la sodomisait. J'étais assise sur son lit, le dos contre le mur. On se regardait lui et moi. C'était intense."

Sur le pare-brise, les gouttes s'écrasaient en balafres. Je regardais l'heure, j'allais être en retard pour mon cours. Je m'en foutais. Je repensais à dimanche matin, lorsque que j'avais vu sur mon téléphone la photographie : ses reins cambrés, son cul tourné vers celle qui portait le gode-ceinture - petits seins, corps svelte -, enfoncée sur la bite en matière plastique, amazone inversée. Je voyais le pied et une partie de la jambe de celui qui bandait comme Priape. Aucun visage, rien de reconnaissable, des morceaux de corps. 1h22 du matin, "ce sont mes fesses".

Elle m'a dit : "D'abord nous l'avons attachée. On lui a mis un collier et une laisse. Puis les poignets."

Elle m'a dit : "On a joué à un jeu. On l'a mise sur le ventre. On a

commencé à la fesser. D'abord avec nos mains. Puis une cravache, un paddle aussi. Ce qui est bien, c'est qu'il la connait. Alors il me disait : "Attends…" puis "Vas-y, reprends." Ça a duré un bon quart d'heure."

J'ai demandé : "Et elle jouit de se faire marquer les fesses, d'être fessée ?"

Et j'ai pensé à ma voix qui comptait, le cuir d'une ceinture qui frappait une peau, les gémissements de celle qui la tenait, mes ordres brefs, un ton que je ne me connaissais pas et sa voix obéissante, le bourdonnement d'un jouet dans un sexe. Il y avait aussi cette douleur un peu étrange qui naissait à mon côté droit, mais je n'y prêtais pas attention, mon cœur qui frappait et mon érection douloureuse dans mon jean - j'étais assis dans la même voiture, au bord d'un autre champ. Il faisait beau, juin était prometteur. Je ne suis pas rentré, chez moi, ce soir là, ni pendant plusieurs semaines. La voix au bout du téléphone, ce jour là, était la même qu'aujourd'hui.

Elle m'a dit : "Oui ! Elle jouit de tout. C'est un clitoris vivant !"

On a ri.

Elle m'a dit : "Elle ne marque jamais, c'est ce qu'elle m'a dit. Tout à l'heure, elle m'a envoyé une photo avec une trace de morsure. Il ne fallait pas me défier."

Je ne bandais même pas, j'écoutais. Je relançais, j'interrogeais, je plaisantais et je me disais :" Tu vas écrire. C'est inévitable." J'étais un spectateur de ce qui se passait. Je prenais mentalement des notes. J'étais au dessus.

Elle m'a dit : "Je n'ai pas tant joui que cela."

J'ai dit : "Ah ?"

Elle m'a dit : "Non mais j'ai eu du plaisir, vous comprenez, à être avec eux, à faire tout cela."

J'ai baissé la tête, fermé un peu les yeux. J'étais fatigué. J'avais fait beaucoup de route depuis ce matin. La tête me tournait un peu. Ma tension sans doute et puis cette présence, au bas du dos, à droite. Je me suis dis que, si après notre appel, j'avais encore un caillot qui par fantaisie me bouchait une artère quelconque, ici, sur cette aire de stockage de betteraves sucrières, en bord de champ, c'en serait fini. Personne ne le verrait. On penserait que j'étais un conducteur épuisé qui faisait un somme. Seul ma présence, ici, la nuit, alerterait l'attention de quelqu'un. Et peut être pas avant le lendemain matin.

Elle m'a dit : "je me demande ce que vous ne savez pas de moi..." Elle a ri.

"A part, votre peau, son grain, sa texture, son goût, et ceux de votre sexe ; la chaleur, celle au creux de votre cou, entre vos cuisses, tout, je connais presque tout de vous, c'est vrai...", je ne l'ai pas dit.

Je pensais aussi : "Nous cherchons tous l'amour ou un peu d'importance aux yeux des autres, ou de leurs corps." Je me rappelais le titre du livre de Stig Dagerman : "Notre besoin de consolation est impossible à rassasier." Je m'étais promis de le lire dès que j'en avais lu le titre, un jour ; il y a des années. Encore une chose que je n'avais pas faite.

Elle m'a dit : "Je l'ai prise aussi avec le gode-ceinture. Ça ne m'a rien fait en temps que tel mais ça m'a fait plaisir de la prendre, c'est excitant."

"Faire plaisir…" On peut passer sa vie à le faire et ne jamais en obtenir

un peu. Ce temps gris me déprimait. Et le tapis, sous les pédales, était couvert de traces de boue séchées. Sa voix, ce qu'elle me disait me faisait autant de bien que de mal, je crois. Mais encore maintenant, je ne saurais décider.

Elle m'a dit : "Il m'a pris en levrette pendant qu'elle était sous moi. Je l'ai fait jouir par ses seins. De petits seins. J'ai beaucoup aimé. Moi, je ne suis pas sensible de la poitrine."

Et ton plaisir, mon amie, il est où dans tout cela ? Tu t'oublies pour ne pas être oubliée des autres, je crois. Mais on ne dit jamais ce qui c'est passé, ce que l'on a vécu. On dit ce que l'on a cru vivre, voulu vivre, on réinterprète la pièce. La preuve, je l'écris.

J'avais envie d'un café. Fort, noir et chaud. J'avais envie de dormir et d'oublier. J'avais envie de baiser avec eux.

Elle m'a dit : "Je ne l'ai pas léchée. Elle avait ses règles. Pour une premier fois, je…", elle rit, "Enfin, vous comprenez ?" Je ris aussi. "Ah oui, là, je comprends."

Je me demandais si elle serait douée pour le cunnilingus. Je pense que oui. Elle sait s'oublier. Et surtout elle aime faire jouir, je la soupçonne même de n'aimer que cela d'ailleurs, faire jouir. C'est fondamental pour bien lécher. Ça, je le sais. Je lèche bien.

Ça rend important aussi, utile, aimée - au moins durant ce moment là.

Elle m'a dit : "Mon amie m'avait dit qu'il savait faire squirter les femmes (ou "éjaculer" peut être ? Je ne sais plus vraiment). Il lui a fait, devant moi. C'était impressionnant. Elle a mouillé le lit. Des litres. Je lui ai dit : "Moi aussi, je veux ça !"

Elle le disait comme une enfant devant la vitrine d'un pâtissier ou d'un magasin de jouet. Avec envie, émerveillement, joyeusement. Je me disais qu'en trois heures de baise, ils avait fait et vécu plus de choses que bien des gens durant toute leur vie. Je me demandais si c'était merveilleux ou étrange, si c'était libérateur ou une forme d'injonction, si c'était de la jouissance innocente et sans entraves ou la mise en scène de leurs egos. Je me disais aussi que j'étais trop vieux pour ces conneries et je me demandais aussi quel âge avait Pandore lorsqu'elle avait ouvert la boîte.

Elle m'a dit : "Mais avec moi, ça n'a pas fonctionné. Il était doux, respectueux, hein ? Mais avec moi, ça n'a pas marché. Il m'a dit que la première fois, ça ne fonctionnait pas toujours."

Je me suis demandé si sa bite était aussi grosse que son égo ou si c'était l'inverse. Je me suis dit aussi que j'étais sacrément envieux. J'avais envie d'un morceau de chocolat noir. Intense, de ceux qui restent en bouche de longues minutes. Comme un écho qui s'enrichirait d'harmoniques à chaque réverbération..

Elle m'a dit : "On a fini par le sucer. Toutes les deux, en même temps."

Je me suis rappelé que je devais faire des exercices sur le point de vue narratif et la narration aujourd'hui. J'ai regardé l'heure. Je ne le commencerais pas à l'heure, ce cours mais ni mes élèves, ni moi ne nous en plaindrions.

Elle m'a dit : "J'ai pensé à vos mots à ce moment là. C'était comme vous l'avez décrit. Une s'occupe du gland et, l'autre, du… reste." (j'ai pensé "la hampe". J'ai écris la hampe dans ce passage.) Ponctuation cristalline de son rire. "Elle s'est occupé de son gland, moi du reste."

J'ai dit : "Heureux homme !" J'ai fait la liaison en "z", c'était ridicule, je

voulais faire mon blasé, avec sourire en coin intégré. "Connard…" ça c'était pour moi, de ma part.

Elle m'a dit : "Ah mais il avait bien "travaillé" ! On devait le récompenser." Le ton était toujours si guilleret, si badin et si léger. Comme une discussion d'après déjeuner, un dimanche d'été, sous un arbre, à l'ombre, entre copines.

Je me suis demandé à partir de quand un junky se rend compte que ce n'est plus maîtrisable, que ça ne l'a jamais été et que ça va le réduire en miettes. Et s'il s'en fout aussi à ce moment là. Je serais bien sorti prendre l'air. Mais je n'aurai plus rien entendu et le vent aurait empêché toute conversation audible. Et puis, je ne pouvais me permettre d'être malade.

Elle m'a dit : "Je ne sais pas si c'est qu'il me faut. C'est un fantasme. Ça, j'aime."

Je lui ai dis que je lui enverrais le livre de Jeanne de Berg, "Cérémonie de femmes", qu'elle devrait aimer et que la domination et la soumission sont des formes intellectualisées du sexe. Presque désincarnées. Je me souviens que Houellebecq en parle dans "Plateforme". Je me demandais si j'y croyais à mon baratin d'intello qui me servait à me donner une contenance face à cette avalanche de fantasmes qui venait de me tomber sur la gueule. Je lui ai dit aussi de faire attention à elle. "Très paternaliste et patriarcal, ça, mon gars, bravo !" Et elle m'a rassuré et dit qu'elle savait, maintenant, se préserver. J'ai pensé "j'espère, putain, j'espère vraiment." J'ai pensé à ma fille qui devenait sous mes yeux une femme. J'ai eu peur. C'est froid, la peur. Un froid minéral.

Elle m'a dit : "Mais ce n'est pas comme cela que je jouis le plus."

J'ai eu un frisson. L'habitacle se refroidissait à cause de ce vent et de

cette lumière grise. J'ai voulu le croire. J'y ai cru.

J'ai dit : "On jouit aussi par l'orgueil.". Elle a ri - encore - et m'a dit : "Évidemment, oui !"

Elle m'a dit : "J'ai vraiment hésité à renoncer à venir, ce week end. J'aimerai vous rencontrer, vraiment…" (Ça aussi elle me l'a dit).

J'ai dit : "On se rencontrera un jour, c'est certain." Je me demande si c'est une bonne idée. Pour elle. Moi, je sais.

Appel 1 – Sa voix

Et il y eut sa voix.

Comme dans les vieux films, ceux faits de noir et de blanc, la communication n'était pas bonne. Je devais la chercher, entre coupures et saturation mais elle était là.

Sa voix.

Comme une présence.

Comme une main posée sur ma joue.

Comme le souffle entre ses lèvres dans mon cou.

Comme son sourire dans la lumière du soleil.

Une voix c'est un corps qui s'ignore.

Rien d'échevelé, pas de grandes déclarations.

Juste nous entendre demander si tout va bien. Si ce que nous faisons est satisfaisant, si le monde qui nous sépare ne nous bouscule pas trop.

Personne n'a dit « tu me manques ».

Chaque mot le criait

Personne n’a dit « je suis là, malgré tout ».

Chaque mot le chuchotait.

Nous avons eu la pudeur que nous n’avons pas lorsque les mots se lisent et les corps se montrent.

Quelques minutes, quelques moments pour être ensemble.

Et entendre nos voix.

Dire « prends soin de toi ».

Appel 2 - Quand bat le coeur

« Ordonnez moi. »

Du temps permis. Elle était dans un fragment de temps à elle.

Moi, j'allais m'adapter.

Il s'en est fallu de peu.

J'allais contraindre mon temps et son corps, ses gestes.

A la soumission proposée, j'avais à répondre.

La responsabilité, je l'avais accepté.

Elle devait déjà jouer depuis un moment. Je devinais l'instrument utilisé. Je le connaissais. Un petit objet de silicone et de silicium qui pulsait comme un cœur.

« Ouvrez les cuisses. Le plus largement possible. Je vous veux offerte. »

L'accusé de réception de mon ordre fut un cliché.

Un beau cliché. Le jouet dans la culotte en coton et les genoux relevés,

les cuisses ouvertes. Bien ouvertes. Une main sur le petit coeur de polymère et l'autre tenant l'oeil numérique. Elle avait gardé ses chaussettes. A motifs colorés. Ce détail était émouvant. Il créait l'intimité absolu de nos échanges. Du lien.

Dehors le soleil brillait, il débordait dans la pièce. Fenêtre ouverte.

Deux autres clichés. Visage aux yeux mi-clos, bouche entrouverte et les muscles, sous sa peau diaphane, jouent et révèlent ce qui se joue. Corps et âme. Elle fixe son visage au milieu de la quête. Ces traits sont un aveux. Jouir n'est pas une évidence. C'est un labyrinthe.

Et je suis son fil d'Ariane. Voilà ma valeur et ma place. Lui tenir la main. Fermement. Et, dans mon ombre, jouir comme brille une étoile.

Puis vinrent les images mouvantes et qui ont une voix. Un bouquet de pixels et de photons offert. Des lèvres entrouvertes, les gémissements ne se devinent plus, ils se recueillent.

Les traits se meuvent et émeuvent.

La pulsation sourde du muscle plastique rythme le crescendo.

« Je vais jouir. »

Une affirmation qui a des airs de supplique, une délivrance qui sonne comme une bataille à l'issue incertaine.

« Je vais jouir. »

J'entends, non-dit assourdissant, le « enfin ». Je m'illusionne peut-être mais je m'en moque car je veux l'entendre.

Et ses yeux me fixent.

A travers le miroir, ils me fixent pour répondre à ma préférence.

C'est un supplice, une épreuve que de jouir les yeux ouverts.

L'esprit et le corps veulent se rétracter en un point dense, si dense qu'il en explosera plus puissamment encore.

Jouir les yeux ouverts, c'est l'indécence absolue, la plus terrible des pornographies, la fragilité ultime et offerte plus lascivement que des cuisses ouvertes sur un con humide et béant. C'est se livrer. C'est terrible.

Et elle le fait.

Livrée totalement.

A moi.

Portraitiste de fantasmes. C'est aussi mon rôle. Sans doute le principal. Je sais les (d)écrire. Ces gestes en puissance, ces mots à prononcer, ces peaux à travailler, ces sexes à prendre sont des chemins que je sais lire, leurs parcours, je sais les dessiner, peindre l'incarnat donnant vie à toute cette chair désirante et désirée.

La question de la valeur de tout cela se pose, évidemment.

Est-ce de l'or ou du vent ? Certain.e.s ont des réponses. Moi, je n'ai que son sourire et la lumière dans ses yeux après la jouissance.

Et sa voix, un peu essoufflée, qui me dit : « Merci ».

Appel 3 – L’importance existe d’être dite.

« Tu es seul ? »

Je ne l’étais pas mais c’était facile de le devenir.

Je lui ai dit.

Les minutes passèrent.

Silencieuses.

Puis le portable vibra et je vis son visage. Immobile. Un portrait.

Sa voix arriva après que mon pouce ait glissé sur le verre.

Je souris en disant « Bonjour ».

Je traversais quelques pièces en lui faisant le commentaire du périple.

Je montais un étage, une pièce, vaste et tranquille et je lui dis : « comment vas-tu ? »

Je pose toujours la même question. C’est de la sincérité. Pas un

automatisme. Ne vous trompez pas.

Elle me parla, en faisant du bruit, elle ne reste jamais sans rien faire lorsqu'elle me parle. Enfin pas souvent.

Là, elle rangeait un peu. Parfois j'entends le clavier.

D'autres fois, des réponses dociles à mes directives, le murmure des jouets et les harmoniques du plaisir. J'ai même entendu, je suis en train d'écrire le récit de ces moments, le son du cuir sur sa peau et les encore qui honorent, les plaintes pleines de saveur, les halètements.

Mais il y a aussi les conversations douces, pleines de rires et de sourires, de petites choses qui font sa vie et qui rendent ce qu'elle est intime.

Ce que je suis aussi. Je pense.

Je pose beaucoup de questions, je le sais. C'est une pudeur de timide. Elle est ancienne.

Nous commençons toujours par nos vies avant de passer à des jeux ou le récit des désirs mais il y aussi des mots qui ne franchissent pas les limites – nous sommes lucides – mais qui disent la tendresse et le manque. Et l'importance.

Toujours dire l'importance. Elle existe d'être dite.

Appel 4 – Et la lumière comme une eau

Pendant une ou deux heures, nous fûmes en appel vidéo, le portable posé sur la table pendant que l'on travaillait, comme deux fenêtres ouvertes sur nos vies, comme si on travaillait l'un en face de l'autre.

C'était la première fois, on se jetait des coups d'œil, regardant l'autre exister, dans son monde, son biotope. Je regardais son visage concentré sur sa tâche, ses gestes inconscients, le soleil sur sa peau, ses cheveux.

On surprenait les yeux de l'autre posés sur soi – depuis combien de temps ? – et on se souriait.

On s'allumait un peu aussi. On jouait. C'était léger et d'une intimité réelle même si elle était portée par des écrans LCD.

Nous nous étions créée, l'espace d'un instant, une vie quotidienne, un peu de normalité clandestine à côté de nos vies tracées.

Ça peut paraître futile, presque enfantin mais c'était doux, très doux.

Vers 16h, elle s'est tournée plus directement vers l'objectif. La

lumière, puissante, du soleil recouvrait son ventre, son bassin et ses jambes.

Moitié chair, moitié lumière.

J'ai vu ses yeux. J'ai vu la faim.

J'ai entendu le chant. Celui de la sirène.

Ma vie, la rémunérée, celle qui me faisait poser les doigts sur le clavier s'est arrêtée.

Plus rien à foutre. Quelque chose allait arriver.

Ses yeux, ses gestes, jusqu'à la lumière que sa peau réfléchissait, distillait, l'annonçait.

Elle s'est mise à se déshabiller un peu plus. Le regard était celui du défi, de la provocation et de l'appétit.

J'ai eu un sourire. Carnassier peut-être.

Seule elle pourrait le dire.

Le haut a disparu dans un mouvement presque agacé.

Elle s'est levée, son cul à hauteur de mon œil numérique. Elle le présenta comme une vendeuse d'une joaillerie le ferait.

Comme une sale gamine provocante, le ferait aussi d'une sucrerie en disant : « Tu en voudrais, hein ? ».

Ma douce salope.

Elle avait toute mon attention. Elle était devenue ce qu'elle voulait : le centre de mon monde, être LA désirée, la seule qui compte.

Sirène. Dévoratrice.

La culotte est tombée. Assise jambes légèrement écartées. La main qui cache et caresse doucement.

Le défi dans les yeux.

Elle se branlait en appât, elle se branlait comme on tend un piège. La proie qui devient chasseresse.

Elle se branlait non pas au soleil mais dans le soleil. Et la lumière comme une eau mouillait son corps. Elle y était plongée jusqu'au ventre.

Je devinais, entre éblouissement et fébrilité, sous ses doigts la fine toison – j'aime les poils d'une vulve, ils me touchent, ils donnent une maturité qui m'émeut – et la fente aux lèvres légèrement renflées.

Les doigts qui n'étaient pas dédiés à son sexe s'occupèrent des seins.

Pur sort de séduction, je sais qu'elle ne prend pas de plaisir par cette facette de son corps.

Lilith es-tu là ?

J'ai dû avoir mon demi-sourire de salopard. Celui qui dit : « Je sais ce que tu fais. Je suis lucide. Mais j'aime. Continue. »

Et puis j'ai vu le changement. L'embrasement.

Elle est passée du plaisir, léger, celui que l'on se donne, que l'on met en scène pour exciter l'autre, le prendre ; puis, y planter ses serres et l'enlever. Ce plaisir que l'on a à devenir le centre des perceptions d'un autre être humain, devenir unique et lui déchirer les entrailles de désir.

Les plateaux de la balance se sont rééquilibrés. Elle ne l'avait pas

anticipé. Je l'ai ressenti à ses yeux, ses gestes, son visage et son corps qui ont pris la fébrilité de la flamme naissante de l'allumette.

Une tête d'épingle de feu et de lumière qui devient brasier.

Elle m'a dit : « Attends ! Attends !"

Elle se parlait à elle même plus qu'à moi, j'étais assis devant mon écran dont je me foutais allègrement et rien ne m'aurait fait bouger de là. Statue de sel d'avoir contemplé l'embrasement divin de Gomorrhe.

Je la revois, nue, se précipitant au fond de l'image, piétinant le canapé, avant le hors champ, son cul courant vers son échelle de Jacob.

Elle est revenue échevelée, assise et sexe offert, une dernière fois visible, avant que le jouet, artefact magique, le couvre.

Ses yeux ont retrouvé les miens.

Le lien.

Et le regard intense parce que le sexe est avide et le feu liquide.

Et les hanches qui se tendent.

Et la main crispée sur l'outil entre les lèvres pressées.

Sur l'écran, la lumière surexpose la blancheur de sa peau.

Je ne vois pas les détails, je ne vois pas une image élaborée. Je vois une femme jouir dans une flaque de lumière intense. Je vois, dans la chaleur d'un printemps qui se prend pour un été, un corps s'offrir à un regard autre, lointain, clandestin. Le mien.

Et, des profondeurs, quelque chose surgit.

Je l'ai déjà vu jouir. Cette offrande renouvelée, je la connais et elle me nourrit mais, dans ce bain de photons, j'ai vu la jouissance la prendre et la déchirer de ses mâchoires, la broyer, la relâcher puis à nouveau la happer. C'était animal, ça venait de loin et ça la dévorait, là devant moi, pour moi. J'étais pétrifié, le souffle court, j'assistais à une transe chamanique. Les orgasmes creusaient dans ses yeux des gouffres. J'ai saisi son regard, elle tombait en s'élevant, il criait « Aide-moi » et « J'en veux encore », « Déchire moi » et « Que cela s'arrête. »

Épileptique son corps se tordait.

Puis ce fut fini. Essoufflée, elle me regardait, enfin je le crois, sa bouche souriait et ses yeux, devenu sombres, brillaient. Ses cuisses s'étaient refermées, le jouet, devenu supplice, ôté, une main l'avait négligemment remplacé. Non pour cacher mais pour apaiser.

Son sourire s'épanouit – de la lumière dans la lumière – elle s'approcha de l'écran, j'avais, sans y réfléchir, tendu mes doigts vers lui. Elle était devenu une icône. Je voulais la toucher pour être sauvé.

Elle se pencha vers l'objectif, j'avançais mon visage, je souriais aussi. Nous étions proches et lointains, l'exacte métaphore de notre lien, elle dit alors des mots.

Ceux que l'on ne dit pas. Ceux que l'on ne pourra jamais se dire. Ni écrire.

Appel 5 – Crissements

Le parquet craque alors que je raconte d'une voix calme une histoire à branler. Ces petits contes pour adultes où on s'entend gémir au fond des bois.

Ma voix dit ce qui arrivera. L'oeil à pixels lui montre.

J'ai dit : « Je vous demanderai de vous installer sur ce canapé. A genoux, cul tendu et tourné vers la porte. Culotte sur les genoux. La poitrine nue sous le haut de votre choix. Vous vous branlerez un peu.

Lorsque j'arriverai vous serez mouillée, prête.

Cette porte, vous l'entendrez s'ouvrir. Mais si vous vous retournez, si vous me regardez directement avant que je l'autorise, je pars. Je serai Eurydice. »

Je me suis levé du canapé et j'ai marché un peu.

J'ai dit : « Vous entendrez peut-être la porte s'ouvrir mais ce que vous entendrez sûrement c'est ce parquet grincer. »

J'ai demandé : « L'entendez-vous ?"

J’ai fait un pas en avant.

Elle a dit : « Oui ».

J’ai souri.

J’ai dit : « Pas après pas, vous m’entendrez approcher. Puis il n’y aura plus rien. Serai-je à éloigné ou à quelques centimètres de votre cul et de vos doigts jouant sur votre clitoris? Vous vous poserez la question. Il n’y aura plus que votre souffle, le bruit mouillé entre vos cuisses. »

Gémissements.

J’ai fait un tour sur moi même : « Vous voyez ce miroir ?”

Le canapé à l’autre bout de la pièce s’y refléte.

« Il sera là, ce jour là. Et peut être vous autoriserais-je à m’y regarder ?”

Mon histoire à branler fonctionne. Parfaitement. Son regard me le dit.

Plan moyen sur le canapé, à deux mètres de distance, là où je m’arrêterai. Pour admirer son corps, son cul et lui demander à nouveau son consentement.

« Regardez bien. Imaginez la pénombre et sur votre peau, les reflets de la lumière sourde.

J’ai dit : « Peut être m’entendrez-vous humer l’odeur de votre chatte ? »

Elle sourit et accélére le bourdonnement du jouet.

A nouveau, je m’assois sur le canapé. Crissements du cuir et ma voix,

lente, un peu basse, entre confidence et chuchotement.

« J'attendrais avant de m'approcher. »

J'ai regardé ses yeux, dans l'écran.

« Vous sentirez d'abord mes doigts courir sur votre dos puis sur votre cul et enfin dans vos cheveux. Ils s'y perdront un peu avant de se refermer et de tirer pour bien vous cambrer et porter votre oreille à mes lèvres. »

Premier orgasme. Un petit.

Léger comme un souffle.

« Et je vous dirais un mot, un seul : « Enfin ».

Je soulève un peu mon t-shirt. Et ma main dans mon pantalon s'est introduite. Juste un instant.

Elle est revenue, a dévoilé mon torse, s'est attardée sur mon sein.

Elle a sourit. Encore.

Je continue de narrer et elle de se branler.

Je déboucle ma ceinture.

J'ai dit : « Alors vous entendrez ce bruit. Celui de la boucle. Puis le glissement du cuir sur le jean. »

Elle ouvre de grands yeux et avec une expression entre gourmandise et désir, de la tête acquiesce.

J'ai dit : « Vous sentirez le cuir parcourir votre dos, il sera caressant… pour l'instant. »

D'une main, je relève mon t-shirt derrière ma nuque et ouvert mon

jean. La main sur mon sexe déjà dur, je commence la caresse. Les yeux dans les yeux, distance abolie.

Elle change l'angle de la caméra. Sur le côté, comme si j'étais couché à côté d'elle, la regardant prendre du plaisir, à quelques centimètres de moi.

Je lève un peu mon bassin. Le cuir a gémi, pantalon et boxer sur le haut des cuisses et mon sexe empoigné dans le champ.

Je me branle, discrètement, dans un coin de l'image.

J'ai dit : « La ceinture se fera collier. La liane de cuir autour du cou, vous serez chienne et mienne. »

Elle a dit « oui », elle jouissait et souriait.

« Vous tenant en laisse d'une main, je vous fesserai. »

Ses yeux. Seigneur.

« Imaginez le son de ma paume sur votre peau, le feu qui brûle, fort, puis qui lentement se répand. S'infiltrant sous la peau, comme une eau salée. Je sentirai dans la laisse votre corps qui se tend, je verrai vos freins se creuser et j'entendrai vos cris. »

Et puis, elle dit, après avoir encore joui : « Laisse moi raconter, à mon tour. »

Alors elle fait le récit de ce qu'elle voudrait me faire, m'offrir, de ce qu'elle voudrait que je fasse et de ce qu'elle ferait de ses doigts, de son sexe, de son cul et de sa bouche.

Elle dit le désir pur.

Et je commente et j'écoute et j'acquiesce et je gémis et je me branle.

Elle me regarde intensément . Moi aussi.

Le jouet soudain se remet à bourdonner, là bas, au milieu de son corps. Le récit s'accélère, il devient duo, question et réponse.

Je me laisse aller à dire, gémir et crier. Jouir c'est aussi se laisser exprimer, ne plus filtrer sensations et sentiments, ne rien garder et dire. Tout.

Fébrile, précipité je m'agenouille sur le cuir de l'assise, le pantalon sur les chevilles, t-shirt relevé derrière la nuque, depenaillé et bassin tendu. Dans la posture d'une pin-up de pages centrales, offert et se foutant de l'être, vulnérable et le plaisir décuplé de cette vulnérabilité affichée, donnée, j'ai joui à longs jets opalins, bouche ouverte et rictus de plaisir dur. Avec elle.

Essoufflés, souriants, nous nous regardons longuement aux sons de nos respirations de coureurs de fond. Mon cœur bat comme son clitoris – c'est elle qui me l'a dit – et entre mes genoux enfoncés dans le cuir sombre, mon sperme forme un étrange test de Rorschach.

Dehors le soleil brille et mes lèvres sont sèches.

Ville 1

Lorsqu'elle baissa les yeux, la première fois, j'ai souris. Sur mes lèvres ou dans ma tête, peu importe.

Ils sont clairs, ces yeux, de la même couleur que les miens. Et dans ses yeux, il y a eu, ce jour-là, tant de choses que ça m'aurait peut-être condamné au vertige. Sûrement même, mais il y eut aussi les limites, celles que l'on se jure de respecter, celles que l'on (s')impose pour ne pas (s')engloutir. Maîtriser les ogres.

Et puis j'avais promis de donner. J'avais amené mon écot, ma part des anges.

Mon tribut ? C'était peut-être aussi cela, un tribut, une offrande pour apaiser une divinité qui peut aimer, infiniment et dévorer, définitivement.

Mais je savais que j'étais le maître du jeu. Celui qui fait la lumière ou l'ombre.

J'avais la responsabilité de ce qui allait advenir.

Je n'étais ni la proie ni le chasseur.

J'étais juste devant ses yeux clairs.

Et il y avait un chemin à choisir.

Nous avions rendez-vous. C'est elle qui devait choisir le lieu. Elle me communiquerait l'adresse lorsque j'arriverai. C'est dans le train qu'un premier message me dit « sur la place ». Ça ne sera finalement pas à cet endroit.

Des années que je n'avais pas pris le train. C'est bien. Ça berce et ça laisse le temps, la latitude à l'esprit de tournoyer dans l'air, de musarder sur les vitres sales devant des paysages flous. Je n'étais pas assis dans le sens de la marche. Ça me provoqua un léger vertige, au début. Ce n'était pas désagréable.

C'était assez logique, au fond. Je me dirigeais vers un autre vertige. Avec une peau douce – je le pressentais, quelques heures après, je le saurais -, des yeux clairs, des cheveux sombres et une bouche de petite fille gourmande, un beau vertige.

Il pleuvait. Il n'y avait pas vraiment de lumière là-haut. C'était une lumière d'hiver, une lumière de conte, celle que l'on décrit sous les frondaisons.

Le vent soufflait et il pleuvait, sans conviction, mais assez pour me mouiller le visage et le verre de mes lunettes. Il faisait froid aussi. Je remontais la fermeture et capuche de mon blouson, la capuche de mon sweat aussi. Je me couvrais de couches de vêtements (comme une armure ?). Je m'en foutais du froid. J'allais voir ses yeux clairs. Bien mieux que la dernière fois. J'avais aussi des lumières à y faire naître ou d'autres à découvrir.

Si cette fois, je ne verrais pas la lumière sur sa peau, il me resterait ses yeux. Je me demandais si j'allais être surpris ou pas. Qu'allais-je réellement chercher ? Et, elle, que voulait-elle trouver ?

Les questions étaient aussi nombreuses que les fragments des lumières de la ville dans les flaques.

Mais je savais une chose, la seule certaine dans ces heures de déséquilibre volontaire : je ne voulais pas les assombrir, ses yeux clairs.

Il y eut un peu de confusion. Des messages qui se croisent et moi qui ne lit pas ou trop vite et qui cherche sous la pluie.

Un itinéraire Google Map envoyé et me voilà, téléphone à la main comme un marin sa boussole, déambulant entre les hautes façades et les îlots de lumière des vitrines, le visage mouillé par la pluie fine que le vent pliait à sa volonté.

J'ai mis quelques minutes à découvrir que le lieu du rendez-vous était juste devant moi. Une boutique franchisée de cafés et autres boissons sucrées. Un boutique qui avait parasité une tranche du pâté de maison, un vieil immeuble, étroit comme la tranche d'un livre.

Je lui ai envoyé un message pour lui dire que j'avais trouvé. Elle me dit, en plaisantant, que j'étais, comme la dernière fois, en retard. Je comprendrais plus tard – me l'a-t-elle dit ou l'ai-je compris ? -, qu'elle avait peur que je sois trop en retard et que cela écourte notre rendez-vous.

J'étais au rez de chaussée, j'attendais pour commander, j'ai pris un moka, sensualité du chocolat et force du café. Normalement. Il fut trop chocolaté et trop sucré. Boisson mondialisée, standardisée, sucre et gras.

Mon message : « je suis en bas, je commande et j'arrive. »

Depuis mon départ de la gare, j'avais eu le temps de réfléchir. J'avais eu le temps de me demander ce qui était au cœur de cette rencontre, on en avait parlé aussi. Il y avait un cadre précis, celui qui devait nous éviter les récifs, ceux hantés par la sirène, et nous permettre de rendre les choses concrètes, de sentir l'autre physiquement, sa chaleur, sa présence, ses mouvements et de pouvoir scruter son regard, d'y lire bien mieux que la dernière fois et surtout bien plus. Et je voulais enfin prendre le temps de me plonger dans ses yeux clairs. Nous ne serions pas en mouvement, contrairement à cet étrange flottement que fut notre première rencontre, cette découverte entre deux personnes de passage. Cette fois, il y aurait face à face. Et j'avais promis de donner, j'avais promis mon écot, mon offrande à une faim dévorante, la sienne. L'appétit de la sirène était un gouffre. Je ne comptais pas y plonger, je n'en avais pas le droit, je lui avais promis. Elle me l'avait demandé. Je voulais entendre le son de sa voix pas celui de ses mâchoires.

Mais je ne ferais pas que donner, je le pressentais, j'allais recevoir. Rien ne serait à sens unique. Ca ne l'avait jamais été. Depuis le début.

J'étais… Nous étions multiples ce jour-là, nous avions plusieurs rôles à jouer, certains très concrets, très prosaïques, et d'autres plus intenses, d'une autre importance. Nous avions tous les deux des choses à confirmer, des craintes à lever, des questions à poser, à nous poser aussi et peut-être un peu de lumière à faire naître. Et des regards à croiser. Ses yeux clairs à explorer.

Lorsque j'ai monté les marches, me vint la question du premier regard. Quelle serait ma première vision d'elle aujourd'hui : nos regards qui se rencontrent dès la dernière marche franchie ? Moi qui la verrais avant,

quelques secondes où je pourrais la regarder sans qu'elle le sache ? Ou, à nouveau, ses yeux clairs me scrutant avant que je ne les voies ? La dernière fois, elle descendait alors que je montais, mouvements inverses, petit signe de main, j'arrêtais le mien, elle ne pouvait pas stopper le sien, celui de l'escalator. Je l'avais donc rejoint en bas. J'avais descendu des marches.

Ce jour-là, je les montais.

Ça sonnait comme une métaphore.

La sirène n'est pas, à l'origine, une créature marine mais une créature des airs, un oiseau. Elle était faite pour s'élever, pas plonger dans les obscurités abyssales.

Finalement, le gobelet brûlant à la main, j'émergeais au premier étage, je la cherchais du regard, elle n'était pas devant l'escalier, je le savais avant d'y arriver. Elle devait être dans un coin calme, discret ; à proximité d'une fenêtre, ça aussi c'était certain. Elle espérait la lumière du soleil, même s'il y avait peu de chance qu'elle vienne nous baigner.

Sur ma gauche, dans un coin, elle était assise face à la fenêtre, elle était penchée sur son téléphone, posé sur la table, ses cheveux longs cachaient son visage, je ne vis que ses lèvres, un bout de son nez, le coin de ses lunettes. La blancheur de sa main me marqua. Je la connaissais cette main, posée sur un clavier, tenant un mug ou son jouet la faisant jouir mais je la découvrirais encore. Dans une autre partie de notre rencontre, je prendrais ses doigts dans les miens et je serais touché par leur finesse et leur longueur. Des doigts d'une telle délicatesse qu'ils me semblèrent fragiles – ils ne le sont pas. Je lui dis que je les trouvais très beaux. Je les caressais. Ils ont quelque chose d'émouvant, j'ai aimé les

prendre entre mes mains, j'ai aimé lorsqu'ils ont caressé ma joue, caressé mes flancs et mon torse, lorsqu'ils sont passés dans mes cheveux – je crois, je n'en suis plus certain -, j'ai aimé leur chaleur. Ils étaient passionnés, ils étaient dévorants mais j'ai senti la retenue, la faim domptée. Cela fut presque douloureux pour elle, j'en suis certain. Ils avaient fait tant de choses ses doigts : caressé, branlé des sexes, des bouches, des peaux et des seins, des chairs dures ou humides, ouvert des lèvres, étouffé des cris et des gémissements, tenu des objets à jouir ou à soumettre, essuyé – trop souvent – des larmes. Celles des déceptions qui fissure après fissure brisent, d'autres, glacées, des désirs de ceux qui n'ont vu dans sa faim qu'un trophée ou un moyen d'en faire une chose, leur chose et de la faire plonger un peu plus loin, là, en bas, dans les abysses où elle croyait trouver de la lumière et il n'y avait que d'autres abysses, encore plus profonds.

Moi, je ne voulais que ses mains, chaudes et mises à ma disposition, volontairement. Des mains libres de ne pas décider de ce qu'elles feront. Des esclaves volontaires qui savent désobéir. Et ses yeux clairs.

Alors je me suis avancé. Elle a levé les yeux et elle a souri. Moi aussi mais ce n'est pas là qu'était la lumière.

C'était devant moi.

J'ai dit « Bonjour ! » ou un autre truc banal comme il se doit. Mais je m'étais déjà fixé sur ses yeux et je crois que je ne les ai pas beaucoup quittés. On s'est serré dans nos bras. J'ai fermé les yeux. Elle aussi, je crois. C'était bien.

Puis elle a plaisanté sur mes lunettes constellées de gouttelettes. Je la voyais comme à travers une fenêtre, j'ai ri.

Je me suis déshabillé, j'ai posé mon sac. Je me suis assis face à elle. Sans y penser. Pourquoi pas tout de suite à côté d'elle ? (comme je le le ferai plus tard) ? Je me suis posé la question, après.

Était-ce une sorte de palier de décompression que je respectais ? Le temps de m'habituer à la pression, à l'atmosphère ou de la laisser s'habituer, elle ? Je me souvenais de cette réserve qui m'avait surpris (une timidité inhabituelle, elle me l'avait dit).

Cette atmosphère, une bulle en fait, je le comprendrai plus tard, allait se créer durant les quelques heures que nous passerions ensemble. Il y avait des réponses à donner à diverses questions, certaines formulées et, d'autres, cachées entre les lignes et les mots. Complexe et en équilibre instable tout cela. Intensité sous-jacente qui demandait à éclore et des yeux clairs qui me disaient : « J'aime que tu sois là. J'aime que tu prennes ta part de réalité face à moi. J'aime que tu existes. » Mais aussi « Ne me déçois pas. S'il te plaît. »

Elle était là, la grande peur, sa grande peur, celle qui marchait avec elle. L'ombre dans les yeux clairs. Le goût âcre sur sa langue après avoir goûté la chair.

J'espère que les miens dirent de belles choses et rien d'intenable. J'espère que les miens furent à la hauteur et dissipèrent l'ombre. Cette part d'ombre qui aurait pu devenir mienne. Ma place y était prête. Elle s'y attendait, je crois, à être déçue, encore, comme on rentre la tête dans les épaules quand on sait les coups inévitables. Un réflexe de survie. Moi, j'étais décidé à apporter la lumière. Pas à la laisser scruter le moment où l'ombre allait venir prendre ses yeux clairs.

J'avais un rôle. Elle me l'avait donné. Et je l'avais accepté.

Un pacte.

Je m'assis et je tendis la main au-dessus de la table, à hauteur de son visage, je me souviens de son regard interrogateur, son sourire mi-figue mi-raisin qui se disait « mais que fait-il ? »

Je lui dis : « je peux ? » J'ai souri. Une lueur s'alluma dans son regard. Son sourire se fit franc. Elle acquiesça. Elle se souvenait de ce que j'avais écrit.

Je me souviens de la chaleur ressentie lorsque mes doigts vinrent se poser sur sa joue. La pulpe de mes doigts puis ma main se glissèrent vers son cou et s'enfoncèrent dans ses cheveux.

Elle a incliné la tête et a posé ses lèvres sur ma main. Dans mon souvenir, alors que j'écris, c'était un baiser. Presque imperceptible. Elle a aussi fermé les yeux. Comme pour s'imprégner de ma peau, de son empreinte. Puis elle a rouvert ses yeux si clairs. Ils brillaient.

Nous avions à parler de choses sérieuses, rien de lié à notre relation, mais ça m'a permis de la voir déployer ce que je savais évident : intelligente, vive, l'esprit acéré, expérimentée.

J'observais son visage concentré, ses yeux derrière ses lunettes qui scrutaient. Et puis, elle écrivit. Je n'avais jamais vu son écriture.

Au fond, toutes nos relations sur les réseaux sociaux sont des relations épistolaires qui ne donnent plus à voir la main, son rapport à la lettre. Cette intimité sur papier.

Des lettres rondes mais pas immatures, féminines mais pas caricaturales. Des abréviations, séquelles des études longues, une encre noire, un stylo feutre fin, soigneusement choisi j'en étais certain. Elle

gardait un rapport important et charnel à l'écrit. Même pour une jeune femme qui a grandi entre Internet et clavier, je voyais – je le savais aussi par certaines de nos conversations – qu'elle avait besoin de tracer ses idées sur du papier malgré sa maîtrise naturelle des pixels.

J'avais dit, au début, alors que je n'étais assis que depuis quelques minutes, « on s'occupe du côté sérieux comme cela on sera débarrassé et on aura du temps pour le reste ». En souriant. Mais que serait ce « reste » réellement ? Je n'en savais pas grand chose en réalité. Un peu peut-être. Ce que je savais c'est que j'étais bien. Ce que je sus c'est que ce serait un beau moment. J'ai pensé au « Grand Meaulnes ». Au « Grand Meaulnes », Seigneur… Je l'ai lu en 5ème. Une éternité. Je ne le relirais jamais, il me décevrait sûrement. Mais je me souvenais d'un passage où le narrateur décrit cette atmosphère un peu flottante et douce d'une rencontre, de nuit, entre le héros et une jeune femme – je n'en suis même pas certain, sans doute ai-je tout reconstruit, inventé ? Un moment central qui se fixera dans sa mémoire comme un espace presque fantastique, entre deux mondes, où tout est auréolé de lumière, à la limite du tangible. C'était pourtant plus concret que cela ce que je vivais, beaucoup plus prosaïque, les cannelés avaient du goût et je suis allé pisser, elle aussi, durant ces quelques heures, nous ne flottions pas dans la guimauve et les violons mais il y avait quelque chose de cet acabit ici. Pour moi.

On a parlé face à face, on a accolé nos regards. Je l'ai chassée des yeux. Elle les a baissés parfois, soudainement. Ça m'a étonné. « De la timidité ?" me demandais-je ? J'avais tort. Elle me l'a dit, après, elle retenait la sirène. Elle faisait barrage.

Nos doigts se sont frôlés, une danse d'approche, puis ils se sont accrochés, j'ai demandé, si je pouvais les prendre dans mes miens. J'ai

appris à demander. Ça m'a semblé évident. Je joue avec le feu, elle aussi. Les garde-fous sont aussi nécessaires.

On a parlé de tout, de choses sérieuses ou non, j'ai vouvoyé, elle a tremblé. Elle a dit que ce n'était pas le lieu. J'ai dit « d'accord » mais je me suis dit que l'on jouait à des jeux bien étranges où l'on était, elle et moi, des joueurs débutants. C'est fragile cet équilibre. Mais il était là. Nous nous tenions de chaque côté d'une petite table et, sous la lumière trop blanche des ampoules LED, dans l'anonymat des conversations environnantes, nous dansions. Chorégraphie de regards, de gestes, de sourires et de rires, de mots choisis pour leurs sens communs à elle et moi, de frôlements aussi et de nos yeux, obturateurs organiques fixant des miettes de souvenirs. J'enrichissais mon nuancier, celui consacré à ses yeux clairs.

Il me fallait me rapprocher. Pour des raisons très concrètes (des choses à réfléchir et à écrire) et d'autres plus sensuelles. La sentir dans un environnement apaisé, plus que la dernière fois, près de moi, sentir l'odeur de ses cheveux, observer les petits plis au bas de son cou lorsqu'elle bouge la tête et se penche vers les feuilles blanches et aussi ceux au creux de sa bouche lorsqu'elle réfléchit. Je lui ai demandé : "Je peux venir m'asseoir à côté de toi ? Ca sera plus facile." Demander, toujours. Se rassurer aussi. Lui laisser le choix. Elle eut une expression amusée et surprise sur le visage. Elle dit "bien sûr" ou "évidemment" ou autre chose mais c'était, quelque soit la forme de la réponse, un "oui".

On a travaillé, on a réfléchi, on a rit, on a parlé. Puis vint le moment où il n'y avait plus rien à faire d'autre que la regarder dans les yeux et l'entendre me dire que j'avais promis quelque chose. Une concession qui n'en était pas une. J'en avais envie – dire le contraire eut été ridicule. Je

souris. J'espère qu'il était beau. Je lui dis que je n'oubliais pas et je vins poser mes lèvres sur les siennes. Je ne vis plus ses yeux clairs. Juste la douceur de ses lèvres sur les miennes. Je fermais les yeux.

Embrasser est quelque chose à la fois banal et très particulier. C'est une forme de coït sans organes génitaux. De la baise virtuelle d'avant l'Internet.

Alors j'ai embrassé. J'ai passé mes mains dans ses cheveux, sur sa joue. Je la sentais vraiment. Comprenez moi, il s'agissait de sentir sa chair. le goût de ses lèvres, sentir ce qu'elle était sous mes lèvres. Et sous mes doigts aussi. Ils furent d'ailleurs timides, mes doigts. Elle me l'a fait remarquer en souriant. Elle a pris ma main et l'a posée sur ses hanches ; un peu derrière ses hanches, à la naissance du dos. Je sentais sa chaleur sous ses vêtements. Mes mains sont glacées. C'est récent. Je n'y peux rien. Je n'aime pas mais je n'y peux rien.

Les baisers, premiers, ont duré. Sur les lèvres – j'ai senti la pointe de sa langue -, leur commisure et la joue. J'ai respiré ses cheveux et sa peau. Pas senti, non, respiré. Profondément, je la sentais par tous mes sens.

Elle s'est niché au creux de mon épaule, dans mon cou. Une profonde inspiration, son corps qui semble abandonner la tension et l'inquiétude, et mes bras qui enserrent, les siens qui serrent. Elle a souri. Elle avait trouvé mon corps, il était une réalité, le sien aussi, pour moi. Nous existions l'un pour l'autre. Nous avions une texture.

Elle s'est redressée m'a regardé et m'a dit, d'une voix douce, presque joyeuse : « Tu embrasses bien… vraiment bien… Il y a longtemps que l'on ne m'avait pas si bien embrassé. » Elle fit un petit mouvement d'acquiescement satisfait de la tête, pour appuyer son propos. « Oh oui,

crois moi. »

J'ai ri. C'était si inattendu, si charmant. Cette jeune femme qui me dit, avec un enthousiasme presque ingénu, que j'embrasse bien, c'est flatteur.

J'étais soulagé aussi. Je n'avais pas embrassé d'autre femme depuis plus de deux décennies. J'avais gardé cette capacité d'émouvoir par un baiser. Ses yeux clairs pétillaient. Je crois qu'elle l'était, soulagée, elle aussi. Un poids s'était levé. Lequel ? Je ne sais pas vraiment. Enfin pas totalement. Mais peu importait, qu'il soit levé était le principal.

Je lui ai dit merci et, toujours en riant, que c'était aussi son cas. Je n'ai pas menti.

De baiser en baiser, de regard en regard, et de nos doigts courants discrètement- le lieu était public – sous nos peaux textiles, nous nous sommes découverts.

La finesse de sa taille, le relief de ses vertèbres et des hanches, sa nuque aussi et son cou au creux chaud sous les cheveux et la joue douce, le galbe de ses cuisses. Je l'ai lu en braille.

Son souffle dans mon cou et ses lèvres en ponctuations de ses lèvres d'où coulaient des mots bas moins bavards que ses yeux et ses mains, j'étais là pour les sentir.

Tout cela a duré un moment, un couple d'heure, c'était doux. À la limite de la brûlure. C'était une première fois éthérée face à nos échanges plein de chairs et de mots inflammables, ses espaces entre-deux mondes où rien n'était tabou et nos fantasmes réunis.

C'était aussi une épreuve. Celle de la réalité d'un corps que l'on découvre comme un quatrième de couverture, l'index en dessinant les

contours et devinant la douceur du papier.

Il n'y aurait pu ne rien se passer, que la proximité devienne promiscuité et gêne.

Rien de cela n'arriva.

Nous fîmes une partie de mon chemin de retour vers le grand bâtiment des départs et des arrivées ensembles. Ma main dans la sienne, je crois. Du moins, j'en ai le souvenir. Mes doigts ne voulaient pas quitter les siens.

Sur une grande place, couverte de passants et d'obscurité, d'eau devenue horizontale brisée par la topographie en petits miroirs et autre tâches d'encre de Chine, nous nous sommes dits au revoir. Ma main sur sa joue et les yeux luisants, sourires aux lèvres, nous dûmes démêlés nos doigts et reprendre nos vies parallèles. Loin de ses yeux clairs.

Quelques minutes plus tard, je marchais encore, elle m'envoya un message.

« Je suis assise dans le petit café devant lequel nous nous sommes séparés. J'ai commandé un Perrier. Je n'ose le boire. Il pourrait effacer le goût de tes lèvres. »

J'ai souri. Et sur les miennes, j'ai passé la langue. Il y était encore. Il y est toujours.

Ville 2

Elle m'a dit : « Je pense à ta peau avant de m'endormir. »

J'ai pensé à la sienne et à ses yeux clairs. A nos corps, serrés l'un contre l'autre, nos lèvres aussi, dans une rue parisienne, il y avait autour de nous l'obscurité. Il y avait sous mes mains ses frissons.

Elle m'a dit : « Je vais le sucer en pensant à toi. »

J'ai pensé à ses yeux lorsqu'elle jouit, à ses traits qui se tendent , à ce rictus qu'elle a, à ce moment-là, puis à son sourire après.

Elle m'a dit : « Tu me manques. »

J'ai pensé que c'est étrange la vie. Que c'est beau ce lien et qu'il y a de l'intangible qui est parfois plus solide que le plus dur des aciers.

J'ai pensé que, à moi aussi, elle manquait.

Dehors le soleil brille, il fait froid.

Je sais comment il se transforme sur sa peau, comment il se change dans ses yeux.

J’ai pensé que peut-être, au même moment, nous le regardions.

Le soleil. La lumière.

Il y avait eu ce café, en milieu d’après midi, près de Pigalle. On avait bu du thé, du chocolat chaud aussi. Nous avions pris, pour goûter, un moelleux au chocolat. Il était bon. On a ri, doigts mêlés.

Et puis, il y eut ses lèvres et la douceur de sa nuque sous les doigts.

Dehors il faisait froid mais le soleil brillait, comme aujourd’hui.

Tu te souviens ?

Ta peau aime le soleil. L’hiver n’est pas fait pour toi.

Elle était si pâle ta peau porcelaine. Tu avais encore autour du cou ta grosse écharpe. Mes doigts, après, s’y glisseraient.

Le café formait la proue d’un immeuble, un triangle vitré sur lequel s’écoulait le flot des piétons, des véhicules et les bruits étouffés du dehors aussi. Tout était mouvant de l’autre côté, alors que nous nous tentions de ralentir le temps, de le fixer. Tu me souriais.

D’abord assis l’un face à l’autre, le thé comme médiateur et nos corps à distance socialement neutre. Tu m’avais demandé : « Tu n’as pas de collègues dans la salle ? ». Si tu savais comme je m’en foutais. J’ai souri, j’ai à peine regardé et dit en souriant : « Non. »

Nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs mois, écrits et parlés oui. Je l’avais aussi fait jouir, plusieurs fois, en lui parlant ou en l’écrivant. Elle jouissait, toujours. Et fort. J’avais joui aussi. Après. J’étais le conteur, je devais faire œuvre de narration.

Et puis il y avait la tendresse. Elle en avait besoin ce jour-là. Elle me l'avait écrit. Deux jours avant, après avoir joui, à genoux sur son lit, le jouet maintenu dans la culotte, et les yeux dans les miens. Là, au creux de mon épaule, elle soupira. Heureuse d'être là. Juste là.

Je l'étais aussi. Intensément. Il y avait aussi cette pointe d'incrédulité au cœur de chaque instant que je passais avec elle. Comme un filtre onirique sur une réalité que je comprenais très bien. Je suis lucide, n'oubliez pas. Je vous le rabâche tout le temps, comme un exorcisme.

Ce sentiment que je n'étais pas légitime, qu'elle s'était trompé. Qu'il y avait une erreur de la banque en ma faveur. Je compose avec, comme un bourdonnement lointain à peine perceptible.

Je sais que tu penses : « Ne dis pas cela. S'il te plaît, non. » Le dire c'est conjurer, tu sais.

Mes lèvres sur les siennes, ma main glissée sous son haut ou dans ses cheveux, m'imprégnant de sa chaleur, de son odeur, de ses yeux clairs et de son rire lumineux comme on ferait des confitures pour la froide saison qui s'annonce, je fais provision de sucre et de lumière.

J'ai, une fois encore, posé la main sur sa nuque. Ses yeux se sont fermés et elle a eu ce profond soupir, le même qu'après la jouissance, lorsqu'elle me regarde à travers son écran. Elle inclina la tête. Un peu. Lorsqu'elle les rouvrit. Ses yeux me vouvoyaient.

Je me souviens de ta main. Elle a fait son chemin jusque sous mon t-shirt, au bas de mon dos.

Je me souviens de ton expression, presque étonnée, lorsque tu m'as dit : « Comme ta peau est douce. » J'ai répondu amusé : « Tu trouves ? » pour

cacher l'émoi.

Je sens encore leur présence.

Il y eut l'infinie douceur des moments que l'on sait fragiles.

Il y eut l'envie d'en remplir nos mémoires et de faire un pas de plus.

On a parlé, on s'est lu en braille et on a ri. J'aime son rire. Il est, comme son regard, en équilibre. Entre l'ombre et la lumière. Je le sais. Moi.

On a discuté de sa vie, de ses activités qui sont en un prolongement, elles se mêlent. On s'est embrassés, beaucoup aussi. On a pris le temps d'être ensemble et de se toucher. Plus ou moins discrètement, c'était presque innocent. Deux amants qui avaient envie de baiser mais qui ne le feraient pas. Après notre premier après-midi passé ensemble, dans l'autre ville, moins grande, nous avions évoqué ce que j'aurais pu lui demander, ce que l'on aurait pu faire, en bas, dans les toilettes du coffee shop au vernis d'Amérique. Jeu de rôles, jeux de fantasmes, son jeu favori. J'y ai pensé lorsqu'elle est réapparue, remontant les escaliers menant au sous-sol du café parisien. Elle souriait. Je me suis levé, nous devions partir, j'avais mon train à prendre. Je me suis souvenu de nos échanges sur Whatapps : "J'avais pensé à revenir avec, roulée en boule dans ma main, ma culotte trempée. Les doigts encore mouillés." Je lui avais répondu : "Je les aurai léchés, tes doigts." Et là, elle tendait vers moi, sa main. L'index et le majeur brillaient. Ses yeux aussi. Les yeux de la sirène. J'ai souri et, au milieu de la salle, des quelques rares clients, j'ai avancé ma bouche, ouvert mes lèvres, laissé les deux doigts pénétrer et j'ai serré les lèvres en les retirant. J'ai fixé ses yeux. Ils étaient d'acier et de verre. Je retrouverai ce regard, bien plus tard, lorsqu'à genoux, elle aura mon sexe

en bouche.

Son sexe a un goût léger, un peu salé.

Nous nous sommes embrassés..

La nuit d'hiver était tombée, nous allions rejoindre la gare en marchant. Elle serait ma guide, c'était sa ville.

Nous avons marché l'un à côté de l'autre, nos mains se tenant par à-coups, nos yeux se cherchant. Je la regardais prendre sa place dans l'espace, comment elle marchait, ses gestes, la mesure de son pas, comment elle prenait sa place dans le monde. Elle me racontait les rues, la vie parisienne, les endroits où elle avait fait la fête, ceux où elle avait fait l'amour parfois.

Dans une rue, une petite, la gare se rapprochait, nous nous sommes arrêtés, synchronisés. C'était comme un appel. Une dernière étreinte, corps contre corps, lèvres contre lèvres dans la lumière orangée des réverbères, elle tremblait. Nos corps subissaient la loi de leur attraction. Dans ses yeux, ce que je lisais, je ne l'oublierai pas, son corps vibrant non plus. Ce que ce moment disait et ce qu'il promettait aussi.

Je sais que le jour où il faudra partir, ce moment que l'on doit affronter seul, celui où reviendra tous les souvenirs dit-on, je retournerai dans cette rue parisienne, un soir d'Hiver.

Et il y a hier.

Il y a mes mains sur le volant.

Il y a Idles qui tabasse l'air de l'habitacle et la voix de Joe Talbot hurlant/chantant « in the Village » entre mantra et doigt d'honneur. Il y a les images et les sons,les odeurs et les goûts. Les regards et les lèvres.

Et les peaux. Et il y a hier. Les gens et moi, au milieu, qui me regarde dans la vitre et qui sait que quelque chose va arriver.L'entre deux monde va s'ouvrir.Il y a l'espoir, l'envie et la peur.

Une peur multiple.

Et des envies plus fortes encore.Le temps qui joue contre ça.

Ce chien de garde.

Ce fils de pute qui va te pourchasser. Te gueuler au loin, la bave aux lèvres, « Pas le temps… tic tac… pas le temps ».Il y a les labyrinthes souterrains et le temps qui ricane. Bâtard.

Il y a le couloir. Le sons de nos pas étouffés par la moquette. Trouver la chambre. Entrer.Puis il y eu le claquement de la porte qui se ferme et

les corps qui se percutent. Le désir a explosé. Celui de découvrir un corps. Pas son aspect, son image – elle était connue jusqu'à l'intime, les millions de pixels sont là pour cela – mais sa densité, sa chaleur, son mouvement, son odeur, son goût. Ses seins, menus, furent ce qui me fut dévoilé d'abord. Ce qui fut touché aussi. Chauds, fermes, doux. Un mamelon, petit, avec cette forme caractéristique et cette couleur plus claire que je le croyais. Mes lèvres sur la peau blanche. J'ai fermé les yeux juste un instant. Comme au paroxysme de la prière.Je n'ai pas su les rouvrir.

La faim. Le désir. Le "Enfin" qui tourne en boucle, en non-dit (ou peut-être pas, je ne sais plus), est qui accèlère tout. Aussi exaltant que périlleux. Comme un bolide sans frein. Puissant, excitant, dangereux. Un truc qui m'a bouffé l'esprit. Rendu sourd à ce qui avait été dit, à ce qui aurait dû être : la lenteur. Revenir en arrière n'est pas possible. Il reste le regret de cette introduction manquée entre deux corps. Je plaide coupable.

J'ai gâché ce temps. Celui qui doit être lent. Le premier moment. Celui qui n'existe qu'une fois.Ulysse a rompu ses liens. Présomptueux et aveugle et sourd et amnésique.Je fus tout cela. C'est impardonnable. Elle m'en a voulu pour ça. Elle ne m'en veut plus. Moi si. Passons.

La première fois que j'ai vu ses seins, que je les ai touchés peau à peau. Quelques jours avant, j'en avais tenu un, le gauche, sous son blouson, sur un quai de gare, dans les courants d'airs, quelques minutes avant de reprendre ma route. Ma main sur son flanc et la masse fragile d'un sein sous la paume, nos visages masqués nichés aux creux.Mais là, cette impression pure, chaude d'existence. La chair est chaude. Elle bat.

Nous étions nus, allongés sur le côté, l'un face à l'autre, elle avait ralenti le temps, elle avait infiniment raison. On s'est souri. Nos mains ont

fait leurs chemins exploratoires. Dehors, sur l'avenue de la grande ville, la vie bourdonnait. La chambre était petite, le lit grand. Elle était si belle, j'étais si vieux.

Je regardais son corps. Il était devant moi. Réel. Une réalité d'épiderme doux, d'imperfections superbes, de ses yeux clairs et de souffles redevenus lents. Elle avait un sexe. Concrètement. Un petit buisson de poils plutôt clairs juste au dessus de la ligne de ses lèvres. Elle avait une vulve délicate, petite. Fermée. Je l'ai ouverte de mes doigts et de ma langue. Je l'ai caressée aussi. Sous mes doigts, ses lèvres comme des vaguelettes, sous mes doigts, son sexe comme un don. Je l'ai regardé. J'ai essayé d'en faire une empreinte, là, bien au fond de ma tête.Je lui ai demandé de se caresser. Nous étions agenouillés, face à face. Elle s'est inclinée vers l'arrière, les seins en saillie, ses cuisses se sont écartées un peu plus. Elle a glissé sa main. J'ai regardé ses yeux – elle a souri – et j'ai vu la lueur. La sirène était là. « Tu veux me voir prendre du plaisir, Ulysse ? Tu veux que je joue de mon corps. Tu vas avoir ce que tu veux. Tu es à moi, à cet instant, je te tiens. Tes yeux qui regardent mon corps et ma main entre mes cuisses, tu aimes n'est-ce pas ? Oui, c'est cela, branle toi. Caresse cette queue, elle est à moi aussi. » Elle me regardait, je souriais aussi. Ulysse n'est pas dupe. Il voulait, il a eu et c'est un beau spectacle. Elle pose sa main sur sa vulve et, du bout des doigts, elle fait de petits cercles. Elle a peut être gémi.

Était-ce à ce moment qu'elle a prononcé ces mots ? Et fait ce geste ?

D'une voix d'une innocence parfaite, alors que ma main avait succédé à la sienne, elle me dit : « ma chatte a besoin d'être bien mouillée, tu sais ? » Elle pencha son visage et laissa, entre ses lèvres pâles, couler un filet de salive dont la proue de bulles blanches vint se poser lentement juste

au-dessus de son sexe. Provocation, fantasme ou jeu ? Peu m'importait. Je l'ai embrassé et j'ai doucement mouillé de sa salive mes doigts et je l'ai branlé. Plus tard, je la lécherai encore. Je lécherai le mélange de ses fluides y mêlant ma salive. Je ferai de son sexe un creuset.

Il reste de ce moment, de cette chambre d'hôtel, beaucoup d'impressions, de sensations, mais peu de choses précises, comme un vernis un peu trouble. Ce même sentiment onirique que l'on ne peut s'empêcher de ressentir lorsque l'on vit quelque chose qui n'était qu'une hypothèse, une possibilité. C'était ma « fête étrange », celle d'Augustin Meaulnes, mais avec une jeune femme nue devant moi. Un corps dont je connaissais l'âme, profondément. Un corps promis, voulu, désiré, à la fois lointain et si proche. Un vertige avec un cul à rendre fou et des yeux limpides. J'allais y trouver – et y perdre d'une certaine manière aussi – l'autre, l'autre féminin et son regard sur moi. L'impression de ne pas être à ma place et de l'être aussi totalement. J'étais quelque part où je n'aurais jamais dû être. Et c'était bien.Mais en parcourant son dos de mes doigts, de mes lèvres, je me foutais de tout cela. J'ai posé ma bouche sur sa nuque, mes mains sur ses fesses, j'ai chuchoté à son oreille. Mais elle a aussi voulu l'autre, l'autre moi, celui qui est en train d'écrire ses mots. L'homme des mots et des signes, celui qui la fait jouir du bout des doigts sur un écran. Alors j'ai su, un peu, – c'est deux heures plus tard, en me fixant dans le reflet de la fenêtre du train, que j'ai pleinement réalisé – que j'avais échoué à être celui qu'elle voulait. Elle invoquait l'autre pour rendre celui qui était là moins amer. Elle avait idéalisé un homme et en baisait un autre. Jet lag inévitable, je sais. J'avais une part de responsabilité, j'avais oublié ce qui avait été dit, chuchoté sur la lenteur et les prémisses des corps qui se découvrent. Pour le reste, je n'étais pas un fantasme. Personne ne l'est plus lorsqu'il s'agit d'être face à face, nu,

dans un lit, chair contre chair. Enfin pas moi, en tous cas. Dans la vitre, en regardant la nuit qui va vite, je me suis vu. Je ne me suis pas aimé.

Tout était décalé depuis le début de cette journée : le temps qui se perd pour arriver à l'hôtel, l'étrange passage avec le réceptionniste très professionnel, la montée vers la chambre, cette chambre étroite et son lit par contraste trop grand, les lourds rideau qui étouffent la lumière et les bruits du boulevard, ce lavabo blanc et des carreaux façon métro, nos fringues qui tombent, s'éparpillent, son cul sous mes mains, ma bouche sur sa chair. C'était une faille temporelle ce moment, une dimension parallèle, un entre-deux mondes.

Et il y eut d'autres choses. De belles choses.

J'étais agenouillé derrière elle, elle était assise sur le lit. J'ai passé la ceinture autour de son cou comme on poserait une couronne, puis j'ai doucement serré. J'ai mis ma main sur sa joue et j'ai levé son visage vers le mien. C'était le moment tant attendu. Nous allions jouer nos rôles. Peau à peau. Enfin.

J'ai commencé à la caresser avec le reste de la lanière de cuir noir. Ses seins, son ventre, le haut de ses cuisses, son sexe. Puis j'ai doucement appliquer la caresse du cuir sur son clitoris, sa vulve. J'ai varié l'intensité, le rythme.

A genoux, ses épaules contre mon torse, jambes ouvertes, et je jouais de ma ceinture sur son sexe. Elle se mit à gémir, à chanter, sirène, en canon avec la mélodie d'une ceinture devenu objet de contention et de plaisir. Un plaisir qui soumet. Qui libère. Qui révèle. Après un moment assez long, je lui ai dit de se lever. J'ai accompagné son mouvement au bout de la laisse-ceinture.

Je lui ai dit de se mettre à genoux. Ses yeux dans les miens. Leur lumière, leur beauté, leur force lorsqu'elle a répondu à ma question : « Qui êtes-vous ? »

Ils devinrent translucides, abyssaux lorsqu'elle répondit.

« Qui suis-je ? »

Sa voix était ténue mais décidée en disant ce qu'elle voulait que je sois.

Elle était une déesse à genoux.Alors elle ouvrit la bouche, tendit ses mains vers mon sexe et le prit. A genoux mais enfin debout, je la regardais me prendre en bouche. Elle savait ce qu'elle faisait. Évidemment. Elle le faisait bien. Elle aime faire jouir, ça la rend puissante.

La laisse se tendit : "Non. Les mains derrière le dos."

Elle voulait me sucer. Elle devait le faire à mes conditions. C'est ce qu'elle voulait avant tout : renoncer et obéir.

J'ai arrêté le mouvement de sa tête. J'ai souri et j'ai pris sa bouche. Toujours rappeler à la soumise sa place. Ses yeux brillaient. Ses lèvres, pâles, fines autour de ma bite étaient un ornement délicat.

Il y avait celui qui était debout et celle qui était à ses pieds.Nous étions à égalité.

Un beau final.Plus tard, il y eu cette phrase : « Tu n'es pas mon poison, tu es mon vaccin. » La déflagration est longue, sourde. Lente. Elle prend son temps pour bien labourer en profondeur. Un idéal ça ne se baise pas.

Ses yeux étaient si tristes sur le quai. Je les ai vu briller. J'ai dit : « Je suis désolé. » Je crois que j'ai baragouiner un truc disant « tes yeux… ils sont si tristes ». J'ai posé ma main sur sa joue. Je n'ai pas su trouver les mots. J'ai échoué aussi à ça. Moi qui sait les trouver.

Elle ne s'est pas retournée en quittant la gare.

Moi si.

Trop tard.

Possession

Ce sont les bruits qui forment les premières lisières du souvenir : l'escalier majestueux et sombre, la porte qui s'ouvre et enfin le bruit de ses pas sur ce parquet aussi vénérable que les chênes qui furent abattus pour lui donner vie.

La lumière du jour, derrière la grande fenêtre, était estompée par les voilages. Celle d'un après-midi de novembre. Une lumière qui n'avait pas envie d'être là ébauchait la scène.

C'était une lumière d'abysse.

« Une lumière prémonitoire ? » Elle s'était posée la question, elle s'en souvenait.

Il y avait le lit. Au milieu de la pièce, une masse à la fois étrange et familière. Un lit à baldaquin, un lit de princesse de conte de fée, mais ici, il était noir, les tentures aussi. Comme celles d'un dais mortuaire. Les draps étaient eux d'une blancheur éclatante, ce qui, par contraste, les rendait presque obscènes. Les murs, couverts de bois, – elle était dans un monde composé de cette matière encore vivante même après son dépeçage – étaient nus. Une odeur d'encaustique. Ça aussi, elle s'en

souvenait.

Elle ne vit qu'une seule pièce de décoration : un long miroir rectangulaire reposant sur le sol, appuyé sur le mur, à droite du lit. Elle se dit qu'allongé, on devait, en tournant la tête, pouvoir se regarder.

Les bruits du monde extérieur parvenaient, étouffés et sourds, à s'immiscer dans la chambre – car c'en était une – mais sans en perturber le calme, la quiétude de catafalque.

Elle ne pouvait s'empêcher de plonger dans des métaphores funèbres. Elle s'en étonna. Pourtant, elle était venue faire ici l'antithèse même de la mort, elle était venue ici pour baiser et jouir, pour se sentir vivante lorsqu'il la prendrait, jouerait de son corps et elle du sien – s'il lui en laissait la possibilité, car elle ne savait pas quelle serait la narration qu'il avait choisie pour cette fois.

Ils ne baisaient pas, tous les deux, ils se racontaient des histoires dans lesquelles ils jouissaient. C'était différent.

Elle respira profondément.

« Où était-il ?"

« Tu te demandes où je suis, n'est ce pas ?"

Elle sentit son sourire moqueur dans la phrase.

La voix venait de sa gauche, un peu en retrait. Elle tourna lentement la tête. Elle mit un peu de temps à le voir. Cette partie de la pièce était plongée dans une pénombre plus épaisse.

Elle distingua une forme qui se fit de plus en plus précise.

Un fauteuil, un Chesterfield sans doute – elle se demanda pourquoi elle en fut si certaine, l'atmosphère du lieu sans doute -, et lui, assis, les coudes reposant sur ses cuisses, le menton posé sur ses poings fermés. Elle ne voyait pas ses yeux, ni l'expression de son visage. Elle sentit, mais c'était peut-être une reconstruction mentale de la scène, son parfum – effluves fugitives – « Bleu ».

Elle savait que son regard était celui d'un conteur, celui d'un raconteur, un regard un peu fiévreux mais maîtrisé qui observe l'auditoire pour en prendre possession. Un regard de marionnettiste aussi.

"Avance vers le lit." L'ordre premier. Leur histoire d'aujourd'hui serait donc sous le signe de son pouvoir et de son obéissance. Alors, qu'il en soit ainsi. Elle sourit et se dirigea vers le lit.

"Assieds-toi. A droite, face au miroir."

Le bruit de ses pas, lents comme un décompte, emplissait l'espace. Elle se regarda s'asseoir. Elle se trouvait attirante. Pas belle, ça, c'était impossible. Son péché originel. Avec sa jupe noire d'une simplicité évidemment feinte qui lui sculptait un cul bouleversant et presque innocent, sa veste un peu austère – noire, elle aussi – et son chemisier blanc, pour le contraste, qui attirait le regard sur son décolleté pâle comme une aube d'automne, elle se savait désirable. Sans ostentation. Une surface lisse qui hurlait le feu souterrain.

Elle sourit. Le lit et elle étaient en accord, chromatiquement manichéens.

"Lève les yeux. Regarde."

Un miroir. Le baldaquin était couvert d'un énorme miroir. Elle se

voyait en plongée. Tant de surfaces réfléchissantes, de reflets et de regards renvoyés, de mises en abîme et de lignes de fuite… elle attendait la suite.

Elle l'entendit se lever et ses pas faire gémir le parquet.

Elle serait la prochaine.

Elle sourit à cette pensée. Elle connaissait la destination qu'ils atteindraient, comme à chaque fois, mais c'était le voyage l'inconnu, l'espérance.

Il sortit de l'ombre. Chaque main était refermée sur quelque chose. Et ces "quelque chose" pendaient un peu de part et d'autre des poings. Des entraves noires à l'étoffe intérieure rouge – un peu clichées mais jolies – dont chaque paire était reliée par une chaîne argentée – elle en compta assez pour savoir que chevilles et poignets seraient contraints – et un foulard blanc. De la soie sans doute.

"Allonge-toi." Elle voyait ses yeux. Enfin. Il lui sourit. Ordre second. Début de la série.

Elle le fit le plus confortablement possible. Ce ne fût pas difficile. Le lit et les oreillers l'étaient.

Comment avait-il trouvé cet endroit ? Comment avait-il su qu'une telle chambre existait ? A deux pas de chez elle en plus ? Elle s'interrogea. C'était à son tour de proposer un lieu. Les jeux de rôles auxquels ils aimaient jouer incluaient des lieux qui complétaient le jeu, lui donnaient atmosphère et saveur. Matérialité aussi. Elle ne lui demanderait pas. Comme lui ne lui demandait jamais comment, ni pourquoi. La première question était inintéressante et la seconde, si elle devait se poser,

indiquerait un échec, une faute de goût de la part de l'autre. Ce n'était pas encore arrivé.

Il posa sur le lit les accessoires. "Regarde." Il lui indiqua, en levant les yeux, de fixer le miroir. Elle le fit et il la fixa en faisant ricocher son regard dans le miroir. "A partir de ce moment, tu ne dois plus croiser mon regard ailleurs que dans l'un des miroirs." Il marqua une pause. Un coin de sa bouche se leva, parcheminant sa joue, à la barbe de trois jours savamment négligée, de quelques rides d'expressions. Semi-rictus de chat jouant avec une proie consentante. "Sinon le jeu prendra fin."

"Salaud." pensa-t-elle mais elle se mit à mouiller. Son corps trahissait sa pensée. Oxymore écrit à la cyprine.

Il glissa ses mains sous la jupe et tira doucement sur sa culotte pour lui enlever. Elle leva un peu les hanches pour l'aider. Elle se vit le faire. Les miroirs étaient ses yeux.

Elle le regardait faire comme on assisterait à un spectacle un peu plus immersif que les autres. Elle se voyait. Cela l'excitait. Plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle le vit lever la tête et se connecter à ses yeux. C'était l'impression exacte qu'elle ressentait. Une connexion. Un petit choc électrique lorsqu'elle vit ses yeux verts.

Il porta à son nez la culotte – devenue boule de tissu dans son poing – qu'il huma profondément, en fermant les yeux. Il les rouvrit – petit secousse dans son ventre – et elle vit ses lèvres former des mots : « J'aime tant ton odeur. Celle de ta peau, de tes cheveux, de ta sueur au creux de ton cou, entre tes seins mais rien n'égale l'odeur de ton sexe. C'est le parfum de ton âme, celui de ta fragilité et de ta force, c'est celui, animal, de la chienne et, affirmé, de la femme qui sait ce qu'elle veut donner… ou

prendre. » Son autre main se posa sa vulve et deux doigts – elle les vit avant de les sentir – pénétrèrent sans aucune difficulté en elle. « Et je ne parle que du plaisir d'un sens. » Il lui sourit doucement. Se retirant de son vagin, il porta à ses lèvres les doigts mouillés et les suça. « Le goût de ta chatte est aussi délectable. Épicé et sucré, je ne m'en lasse pas. »

Des mots qui prennent au ventre, des mots qu'elle sent battre en elle.

Il eut ce sourire si doux, ce rayon de lumière qui filtre lorsqu'il entrouvre la porte.

Il l'avait toujours lorsqu'il brandit les entraves. « Vos poignets. »

Le temps du vouvoiement était venu. Elle devenait le jouet. Il devenait l'instrument. Ils allaient entrer en scène.

Elle tendit les bras vers lui, elle se regardait le faire. Toujours spectatrice, à la fois sur les planches et au balcon. Cliquetis des boucles et lente pression cerclant ses poignets, il commençait à marquer son territoire.

Il descendit du lit et, utilisant les miroirs pour suivre ses mouvements et multiplier les angles de vue et les perspectives, elle le vit utiliser des crochets fixés dans la structure même du lit – elle ne les avait pas remarqué, ils étaient de couleur noire, mate, invisibles au premier abord, un lit fait pour être contraint, un lit de possession, d'exorcisme – pour attacher les entraves derrière sa tête. Ses bras étaient tendus et son corps suivait le mouvement, il se mettait en tension, muscle après muscle, centimètre carré après centimètre carré de peau, nerf après nerf. Elle se dit que ses seins étaient plus petits dans cette position. Ses tétons étaient durs, presque douloureux.

Il ne disait rien, il maniait son corps à elle avec fermeté et souplesse. On ne percevait que le grincement du lit et des lames de parquet, leurs respirations – elle eut l'impression que la sienne était bruyante, trop présente -, les bruits du dehors rôdaient, évanescents, autour d'eux. Un monde si étranger, comme une dimension parallèle, ils n'étaient plus de ce monde là, plein de bruits laids, d'odeurs écoeurantes, de regards vides, de gestes absurdes et sans but. Ici, tout était important, tout faisait sens. Ils habitaient cette chambre, ils faisaient corps avec elle, tout ce qui la composait, tout était signifiant ici. Chaque regard qu'ils jetteraient en pâture aux miroirs, chaque mouvement qu'ils feraient, chaque mot qu'ils diraient, tout comme ceux auxquels ils ne donneront pas vie, tous auront des conséquences fondamentales, mettront en branle une dérive de leurs corps-continents et ils libéreront le Léviathan. Alors ils se laisseront dévorer. Enfin dévorés.

Il saisit une cheville, l'enserra d'une main ferme. L'air siffla entre ses dents et son dos s'arqua légèrement. Il savait. Cette partie de son corps entrait en résonance avec le plaisir. Son plaisir. Elle faillit braquer ses yeux directement sur lui. Elle se retint in extremis. Lui la regardait, il la testait. Elle le vit dans le miroir la surveiller, son profil dans la lumière terne était celui d'un tentateur, d'un provocateur. Elle avait résisté. Il tourna la tête, ils se fixèrent de reflet à reflet. Elle le défiait. « Bien. Mais n'espère pas m'échapper même dans ces miroirs. Ils sont mes alliés. Ils sont mon piège. » Et il rit. Sûr de lui. Sûr d'elle aussi.

Le rituel se poursuivit aux chevilles.

Il quitta le lit.

"Regarde au-dessus, le miroir."

Elle vit ses mains lui relever sa jupe sur ses hanches, aucun ménagement, il la remonta sur son ventre comme on ouvre négligemment un rideau. Il tira sur le chemisier, elle entendit le tissu craquer, un ou deux boutons sauter, et ses mains se glissèrent dans les bonnets pour en sortir ses seins, mettre à l'air libre les aréoles – qu'il aimait tant lécher, sucer et mordiller -, là encore sans réelle attention, sans douceur, comme il sortirait une pâte d'un pétrin. Sa poitrine, en partie dénudée, pressée par le soutien-gorge et le chemisier à moitié ouvert, lui fit penser à cette matière blanche, gonflée et déformée, mise à nue, exposée, et non plus à ses seins ronds, denses et affirmant sa féminité qu'elle aimait ; c'était l'une de rares parties de son corps qu'elle aimait d'ailleurs. Il l'avait fait exprès.

« Que voyez-vous ? Racontez moi. Ne mentez pas. Je le saurais. »

Elle ne dit rien. Durant une minute ou peut-être deux, elle fixa intensément son reflet. Que voyait-elle ? Vraiment. Elle l'entendait respirer, marcher et s'éloigner un peu du lit – il était entre le lit et le miroir reposant contre le mur. Elle ne voyait donc qu'elle dans ce putain de miroir. C'était presque insupportable, ce reflet, ce qu'il renvoyait d'elle. Insupportable car terriblement excitant, impitoyablement excitant. Elle sentait son sexe se mouiller, – elle le voyait même dans la glace -, des seins devenir durs, elle sentait palpiter son ventre, presque battre plus fort que son cœur. Elle voyait, elle se voyait vraiment. Son corps entravé, vulnérable, sa chair montrée, dévoilée brutalement, sans esthétisme. Une chair à prendre, une bête à saillir, de la viande à foutre, voilà ce qu'elle voyait. Et ça la faisait mouiller, putain, elle coulait, chaque morceau de cette chair voulait être baisée, prise, ravagée. Elle voulait qu'il la fasse gueuler comme la chienne qu'elle était. Elle n'était pas forte, ni maîtresse de son destin, de son corps, libre, tout ce qu'elle était, tout ce en quoi elle

croyait, luttait, n'était rien ici. Elle s'était dépouillée de tout cela. Elle était une femelle qui voulait se faire couvrir, se faire défoncer par une queue, des mains, des doigts, peu importait. Qu'on l'a ravage, c'est tout ce qu'elle demandait. Que celui qui voulait la respecter aille se faire foutre ! Ici, elle était faite pour prendre, encaisser et gueuler, supplier et oublier toute velléité de contrôle.

« Une chienne… je suis une chienne, une salope qui veut que vous la baisiez comme la dernière des putes. Je veux me faire attacher, maîtriser et que vous me ravagiez la chatte, la bouche ou le cul. Je me fous de ce que vous allez me faire. Je n'ai aucun choix à faire. Je suis à vous. Entièrement. Définitivement. Je veux que vous me fassiez tellement jouir que j'en aurai mal, que j'en gueulerai de ne plus en pouvoir. Je suis une salope qui aime ça. Qui aime enfin ça. Baisez moi. S'il vous plaît. »

C'était sorti d'un trait. Dans aucune hésitation, ni pause. Elle s'était purgée. Elle voulait qu'il la remplisse d'autre chose maintenant. De choses sombres, dures et chaudes.

« Fort, s'il vous plaît. Je vous en prie. »

Se soumettre la grandissait. C'était l'esclave qui exigeait sa soumission, qui l'imposait. Hegel dans une chambre, la dialectique du plaisir en laisse.

« J'accepte votre soumission. »

Il se rapprochait.

Elle continua de fixer le miroir la surplombant, il était trop près, si elle tournait la tête tout pouvait s'arrêter. Elle l'entendit murmurer à quelques centimètres de son oreille – il s'était agenouillé – :

– Quel sera le mot ?

– Sirène

– Bien. Je reviens.

Il regagna l'ombre d'où il avait émergé tout à l'heure.

Elle s'observa dans le miroir latéral : elle était vulnérable, attachée, soumise au moindre désir d'un autre, elle n'était plus elle-même, elle était ce qu'il voulait. Elle était l'argile qu'il allait modeler de sa volonté autant que de son corps, elle était la matrice de ce qui allait prendre vie ici. Il n'était rien sans elle. Elle se sentit si forte, si puissante et si libre à ce moment qu'elle en eut les larmes aux yeux et le sexe brûlant.

"J'ai ce qu'il me faut."

Il pénétra dans le miroir en prononçant cette phrase. Il allait commencer.

Il laissa sa main courir sur son corps – des pieds à la tête – , s'attardant un peu là où la peau devenait feu et braises.

Elle voyait le reflet de tout ce qui se passait, un dédoublement de l'instant présent, un trouble dans sa personnalité.

A sa grande surprise, il vint s'agenouiller entre ses jambes ouvertes. Elle passait d'un miroir à l'autre cherchant dans leur surface la réponse à ses questions : Que va-t-il faire ? Que va-t-il me faire ?

Il releva sa manche droite, soigneusement, lentement. Il tendit le bras, plaçant la main en surplomb de sa vulve.

– Tu t'interroges, n'est-ce pas ?

– Oui.

– As-tu peur ?

– Non, j'ai confiance en vous. Mais je…

– "Je ne sais pas comment je vais jouir car je vais jouir. Mais comment va-t-il me crucifier ? Comment va-t-il me soumettre à sa volonté ? Serais-je à la hauteur ?" Tu te poses ces questions, n'est-ce pas ?

– Oui… ces questions…

– Regarde bien alors. Les miroirs te montreront la réponse. Ils ne mentent pas, eux.

Son bras gauche alla chercher derrière son dos, une bouteille translucide, cachée à sa vue jusque là. Il la plaça au-dessus de sa main et en fit couler le liquide épais. Celui-ci commença à couvrir ses doigts puis s'écoula en gouttes lourdes sur son sexe, ses cuisses. C'était un peu froid.

– Tu sais ce que c'est ?

– Du lubrifiant…

– Oui et tu sais pourquoi je m'en couvre la main ? Evidemment que tu le sais. Je vais l'introduire en toi. Entièrement. Je vais te remplir de mes doigts, prendre possession de ce vide, chaud et accueillant. Je te baiserai comme cela. Tu n'auras ni mon sexe, ni ma bouche. Tu auras ma main. Je vais te pousser à l'accepter, la prendre en toi, je vais de modeler, t'ouvrir et te faire aimer cela. Tu auras l'impression que tu n'y arriveras jamais, que je vais te déchirer mais tu vas en crever mais tu vas me demander de continuer, de le faire.

Elle savait tout cela. Il ne mentait pas. Mais elle avait peur et ça

l'excitait, elle mouillait et sentait son vagin palpiter, battre à l'unisson du sang dans ses tempes.

Sa main luisante se posa sur sa chatte et commença à la caresser. Du bout des doigts comme on caresse un chat – cette image la fit sourire -, il prenait dans sa paume ce renflement fendu et le pétrissait. Elle sentait/ voyait tout cela, sa main dans le miroir comme un cache-sexe sur sa vulve, ses doigts glissant sur son clitoris, ses lèvres. Une chorégraphie démente, l'impression de découvrir des sensations inconnues. Pourtant elle s'était déjà tant fait jouir et on l'avait fait jouir tout autant. Il y avait quelque chose de nouveau.

Il lui écartait les lèvres pour les lire en braille, les serrait pour branler sourdement le clitoris ou de la paume en presser le drapé.

Elle allait jouir. Elle le dit aux reflets. Elle en vit un sourire. Elle vit des yeux devenus émeraudes, impitoyables et froides dans leur éclat.

« Jouir ? Tu n'en es qu'aux prémices pourtant. »

Elle se cambra faisant de chaque pouce de peau tirant sur les entraves une nouvelle zone érogène. Et elle jouit en un « oui » sifflant.

Il en profita pour glisser quelques doigts supplémentaires en elle. La machine infernale entrait en branle. Deux doigts la caressaient et exploraient et alors que d'autres, sur la partie émergé de l'iceberg, traçaient des cercles lents et concentriques.

Il l'avait cueillie à la sortie du premier orgasme, le deuxième s'annonça sans lui laisser de répit. Elle avait compris que le renoncement au contrôle était inévitable. Elle était si heureuse. Elle était l'épave qui dérivait à la merci des courants espérant l'engloutissement, le maelstrom.

Elle jouit encore, en tension. Chevilles et poignets cerclés de feu dans le bruit des chaînes raidies.

« Maintenant, il est temps. Le veux-tu ? »

Elle haletait. Les gouttes de sueur lui brûlaient les yeux, des contractures lui raidissaient fesses et ventre.

Elle se voyait, là, au-dessus, pitoyable de plaisir et désirable comme une proie à l'attache.

« Oui… Fais moi gueuler. Montre moi qui tu es ! Si tu me veux, il va falloir faire mieux. »

Elle le défiait violemment. Elle ne sut jamais pourquoi elle le fit. Elle lui jetait son désir à la gueule comme une bravade kamikaze.

Une main vint, fulgurante, lui saisir la mâchoire, l'empêchant d'articuler quoi que ce soit d'intelligible.

« Tu veux jouer ? Bien. » Le ton était acéré, maîtrisé, aussi moqueur que menaçant.

« Regarde bien. Tu vas aimer. »

Le miroir. L'espace de contention de son regard. Il contrôlait aussi cela.

Elle ne voyait que le haut de son corps et sa main comme un étau autour de sa mâchoire. Sa bouche déformée par la pression des doigts et son sourire. Elle se souriait, lui souriait. Un sourire atroce, obscène. Un sourire de damnée.

Son sexe s'ouvrit. La pression était douce, décidée et continue. Il

s'enfonçait en elle. Il enfonçait en elle, dans son ventre, le pouvoir qu'elle lui avait concédé. Il prenait possession de son fief. Le lubrifiant faisait son œuvre. Il lâcha son étreinte sur sa bouche et se redressa. Elle put voir dans le reflet ce que faisait ce corps au sien. Doigts réunis dans un faisceau grossier, le pouce légèrement en retrait, en arrière garde, de petites rotations alternées comme une vrille permettant de creuser ses chairs. Elle ouvrit les cuisses, avança avec d'infinie précaution son bassin pour accompagner sa main. Du bout des doigts, il la caressait au cœur de son sexe et il avançait toujours. Elle avait le sentiment de se remplir, cette sensation sourde qu'il la prenait vraiment, totalement. Une possession.

Elle ne voyait plus que les dernières phalanges de ses doigts et il progressait encore.

Soudain elle fut gênée par quelques chose, un bruit, une vibration dans ses tympans. Elle vit une femme au visage ravagé par la sueur – et des larmes peut-être -, son maquillage avait coulé, des mèches seraient engluées sur son front, un rictus brouillait ses traits et dans ses yeux, il y avait comme des éclats de folie. Cette femme hurlait, elle gueulait comme une folle, une banshee au cri tellurique. Elle eut peur de cette femme. Elle était aussi fascinée. Qu'avait-elle donc vue, subie pour être dans un tel état ? Pour avoir le regard aussi éclairé ?

Elle se rappela le miroir et elle sentit les va et vient de ce phallus grossier, un sexe de Minotaure, un couteau sacrificiel qui la baisait. Elle jeta son bassin sur lui. Il était le flux, elle était le reflux. Elle se baisait sur sa main autant qu'il la prenait. Elle ne contrôlait plus rien. Elle ne sentait que les vagues, terrifiantes, puissantes qui lui parcouraient le corps, de la chatte à la tête, des échos infernaux, ping pong cataclysmique. Et cette femme qui gueulait au loin, elle hurlait si fort… des mots immondes, des

mots d'amour qui puaient le plaisir brut, la jouissance avec griffes et crocs et l'envie que cela ne s'arrête plus, jamais plus.

« Regarde moi. »

Elle jouit en se regardant dans ses yeux.

Il souriait.

Vignette 1

Sa bouche. Le coin gauche légèrement relevé en sourire esquissé.

Vignette 2

Elle a les yeux fermés.

Elle est allongée et la housse de couette aux motifs pop forme le socle en pente du cliché.

Elle tourne légèrement la tête vers l'objectif. Le mouvement n'est pas volontaire. Il le comprend.

Il sait ce qu'elle fait.

Elle a les lèvres légèrement entrouvertes comme un sourire en devenir ou le dernier souffle d'une agonisante.

La peau, juste avant sa nuque, est doucement plissée par le mouvement.

Ses cheveux doivent être réunis en chignon ou en une queue de cheval.

On n'en voit que la pelote sombre, au dessus du front blanc.

L'arrière plan est celui d'une chambre, le haut d'une commode, un placard, un mur sans doute blanc. Ils n'existent pas vraiment.

Il sait ce qu'elle fait.

Et puis il y a la lumière.

Elle vient de la fenêtre sans doute ouverte. On la devine, dans un trait épais, tracer une droite vers le lit, remonter son corps, des pieds à la tête, la traverser, la recouvrir.

On ne voit que le haut de sa poitrine, on devine la clavicule et la naissance de l'épaule.

Il sait ce qu'elle fait.

La lumière rasante donne à voir le grain de sa peau juste avant l'épaule, velouté par les ombres minuscules du léger duvet de poils blonds.

La lumière modèle son visage par les ombres qu'elle y dépose.

Sa lèvre inférieure est d'un beau rose-rouge. L'autre a disparu dans la lumière.

Il sait ce qu'elle fait.

La ligne de sa joue jusqu'au front est tracée par la lumière sur le fond plus terne du mur.

C'est un visage de lumière et de pénombre.

Un visage de statue éclairé en contre plongée, une toile expressionniste.

On sent la chaleur sur sa peau, on devine la petit sifflement de sa respiration entre ses dents, le chuintement du drap sous les mouvements de son corps.

On sent derrière les paupières closes, la tension, l'effort, l'esprit tendu vers un but.

Elle tourne sa joue vers le drap.

Il sait ce qu'elle fait.

Il sait où sont ses doigts.

Quelle mission, derrière ses yeux clos, leur a été donnée.

Il sent que la vague est en train de la prendre.

Le temps est suspendu juste avant.

Peut être pense-t-elle à lui ?

Car il sait ce qu'elle fait.

Vignette 3

Elle a montré un sein sculptural taillé dans un marbre pâle et chaud.

Un sein gonflé sorti de l'étoffe.

J'ai entrouvert légèrement les lèvres en le regardant.

J'aurais donné l'âme que je n'ai pas pour y poser ma bouche, ma joue et y dormir une éternité après l'amour.

Écouter son cœur battre, l'air entrer et sortir de ses poumons et sa chaleur se communiquer à ma peau.

Lui dire que tout ira bien. Que le monde n'est plus en mesure de l'atteindre, de nous séparer.

Baiser son sein et lever les yeux et lui sourire doucement.

Sur le ventre/fenêtre ouverte

Elle est couchée sur le ventre.

Le soleil entre par la fenêtre ouverte.

Ses jambes sont pliées à angle droit. Le pied droit vient se poser sur le mollet gauche formant un étrange quatre inversé incarnat. Les pieds sont tendus comme ceux d'une danseuse faisant des pointes.

La lumière vient révéler les détails de sa peau et éclairer ses jambes, ses reins, son épaule et un peu le côté de son visage. Le reste est dans l'ombre. Je devine son nez, ses lunettes aussi. Une simple culotte noire en coton me cache ses fesses.

La mémoire de sa chair, chaude, sous mes paumes réapparaît. Son cul comme madeleine, ses fesses comme DeLorean pour revenir là-bas, dans cette chambre une fin d'après-midi, dans un hôtel au bord d'un grand boulevard de la très grande ville.

Je me demande si elle a joui avant ou après m'avoir envoyé ce cliché.

Erreur sur la personne.

J'écris d'après modèle(s).

Mais ce sont des natures mortes. Des vanités.

J'écris d'après modèle mais ce n'est pas le modèle que je dessine.

C'est ce que je vois de lui. C'est ce qu'il est dans mes yeux, sur ma peau parfois. J'écris la relation que j'ai avec cet autre. Je fais le récit de mon écot au partage qu'est une relation.

J'écris la lumière, l'humanité que j'y trouve dans ce compagnonnage avec ton cul, pas la réalité.

J'écris des vanités. Le terme est parfait.

Pour te dire que je ne suis pas le ghost writer de ton égo, ni le biographe de ton cul aussi beau soit-il.

Septembre

J'ai lu une lettre écrite par une ex-amante dans un café parisien. La pluie tombait lorsque j'ai regagné la gare. J'ai mis ma capuche. J'ai marché. J'ai un train à prendre. Comme à la fin d'une histoire ou au début d'une autre. Je me suis dit que j'étais devenu un personnage d'un film de Truffaut.

Et Ulysse aussi. Retour à Ithaque. Mon amie.

Au fond, rien n'est anormal dans cette histoire, c'est juste une question de métamorphose. De choses mouvantes dans un espace mouvant, cher capitaine. Et d'un lien qui se file, différemment. J'espère qu'il restera solide. Quoiqu'il arrive, il aura été important. Pour nous deux.

Et puis, il y a cette chose que j'avais pressentie, que j'ai ressentie et qui est si évidente : le départ était précipité.

Chaque parole dite, chaque regard, chaque posture et gestes disaient la fuite.

Moi assis, elle qui se lève et qui serre ma tête contre elle et sa main sur ton épaule, dans tes cheveux comme pour t'empêcher de te lever

aussi, des paroles douces et son sourire un peu triste.

Elle ne veut pas t'inquiéter, elle ne veut pas que tu sortes avec elle, elle ne veut pas te faire de mal mais elle veut partir, vite. Elle ne peut plus rester. Elle doit partir, fuir. C'est impossible de rester, elle ne le peut pas. Ne le veut pas.

Alors la question, celle qui tourne et qui tournera est : qu'a-t-elle fuit si vite et partant sous la pluie ? Toi ? Ce que représente ? Ce que représentait ? Ses peurs ? Tu sais juste qu'elle ne pouvait plus rester.

Quelques mois plus tard, j'ai su pourquoi. "Acte manqué", tu as pensé. Comme le livre qu'elle m'a rendu. Là, j'ai souffert, j'ai senti l'estafilade. Il est resté dans le TGV. Impossible de la garder. Je n'y suis pas arrivé. Trop lourd, ces quelques pages. On ne rend pas un livre. C'est terrible.

Après je me suis demandé si ce n'était pas inévitable au fond. Et j'ai compris que c'était une erreur. Proposer cette rencontre. Du sel sur des plaies. Les miennes.

J'appréhendais cette rencontre, je ne suis pas stupide, je savais que c'était moment particulier. Je n'avais pas compris que c'était un moment de trop.

Le rendez-vous devant un des quais de la gare était si symbolique que ça clignotait comme un sapin de Noël dans ma tête. J'ai fait exprès d'arriver vers elle sans qu'elle puisse me voir.

Je l'ai fait lentement pour enkyster les images dans ma mémoire.

J'ai lu la lettre après son départ-fuite. Puis je me suis levé. J'ai payé. J'ai souri au serveur. J'ai pris ma valise et je suis sorti. La capuche sur la tête contre la pluie, un peu, caisson d'isolation du reste du monde,

surtout. Je devais digérer. Et marcher aide à cela. KO debout, les premiers pas ont été vacillant. J'ai pris conscience qu'un cycle se clôt. Depuis le début, je savais que ça arriverait. "L'ordre des choses" & co. Le type de clichés que l'on pose sur son amour-propre comme un cataplasme.

C'était un an après l'hôtel. Un an après un moment suspendu et manqué à la fois. Symbolique tout ça, mon cher divan.

Tu m'as dit : "La fin a été rude." Tu as raison. Mais pouvait-il en être autrement ?

Tu m'as dit : "Je ne veux plus que l'on écrive sur moi. Je ne veux plus que l'on me connaisse autant. Je ne veux plus d'une telle intensité. Personne n'écrira mieux que toi mes fantasmes. Non, tu ne m'as pas blessée, rassure toi." Phrases lues. Importantes.

Je comprends, tu sais. Écrire sur l'autre est une boîte de Pandore. Je le sais. Mais écrire est mon interface avec la réalité et les autres, mon estomac pour la digérer, l'assimiler, la phagocyter et la faire mienne. Baiser aussi. Écrire est autant mon estomac que ma bouche et mon sexe. Je m'y abyme aussi. C'est ainsi. C'est un prix a payer. J'y consens. Le prix que l'autre paie, je m'y habituerai jamais.

Alors que je marchais vers le train, dans le bruit incessant de la très grande ville, en regardant l'horloge de la gare, j'espérais que la prochaine fois serait différente. Plus légère.

J'ai relu la lettre, dans le train.

Un autre contexte donne une autre lecture.

J'y lis des choses qui me touchent.

De belles choses.

Nous ne sommes plus les mêmes qu'au début. D'autres choses n'ont pas changées certes. Néanmoins nous nous sommes enrichis l'un de l'autre, j'en suis certain.

Écorchés aussi. Mais ça se guérit les écorchures. Et les cicatrices feront des souvenirs, doux une fois guéries. Sans doute.

Reste l'espoir d'être toujours à portée de vie et de beaux souvenirs d'anciens combattants du cul.

Et puis vint Novembre, une année plus tard.

Et puis, il y a eu une autre gare, un autre quai. Cette fois, elle n'était présente que dans mon oreille mais, là encore,j'attendais un train.

Elle voulait me raconter ce qui lui arrivait. Elle voulait le faire avec moi, celui qui l'a vue, ces dernières années, évoluer. Celui qui est important disait-elle.

Un récit de fantasme réalisé, de puissance trouvée.

Et il y eut cette phrase, terrible, glaçante, de celle qui font basculer, qui révèle, que l'on oublie pas.

"J'aimerais que tu écrives ce qui m'arrive. Ce que je vis."

L'impression d'être pris pour un instrument. Violente.

Se souvenir du "je ne veux plus que tu écrives sur moi".

Comprendre qu'elle n'avait jamais compris que je n'écrivais pas l'autre tel qu'iel était mais que j'écrivais sur ma relation à l'autre

Comprendre plus totalement encore que l'on peut être accro aux mots qui parlent de soi

Elle a senti le malaise dans ma voix mais j'ai été poli. J'étais surtout KO debout. J'ai dit : "A bientôt, mon train va arriver."

Je voulais hurler : "Sors de là. Sors de ma vie. Tu ne sais qu'utiliser l'autre à ta gloire, à tes envies de petite bourgeoise qui n'a jamais manqué de rien, derrière le paravent de ta gentillesse, il y a quelque chose de terrible. Tu me l'avais pourtant dit, on me l'avait pourtant dit. Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi faire tant de mal ? Lorsque je t'ai parlé, j'ai confondu "puissance" et "manipulation", "confiance" et "mépris". J'avais honte. J'étais en colère. Je me sentais ridicule et stupide."

Mais j'ai dit : "A bientôt, mon train va arriver." Et "je t'embrasse" aussi.

Et j'ai pris mon train.

Direction Ithaque.

Et tu es une sirène.

Définitivement.

À C.

Cette histoire est une histoire d’amour. Une vraie. Avec de la guimauve et des gémissements, avec des rêves et des moments de baise, des mots doux et des orgasmes âpres.

Elle sera racontée imparfaitement, vous n’en saurez que des bribes, il n’y a ni happy end, ni drame. J’en suis le chroniqueur mais je mens si bien que vous ne sentirez rien. Rassurez vous.

Introduction : l’amour est une équation à plusieurs inconnues qui sent la guimauve et le drap humide.

Ils s’aiment. Ils ne l’ont pas cherché et ils seraient bien incapables de vous dire pourquoi c’est arrivé. En fait, ça n’aurait même jamais dû arriver.

Cette histoire est cachée. Elle n’est pas faite pour les yeux des autres. Ils seraient capables de la juger. Ils ne veulent faire de mal à personne, mais la morale des honnêtes gens a des tendresses pour le lynchage.

Un couple adultère, ça baise dans l’ombre et ça efface son historique d’appel des mots d’amour chuchotés à la pause-déjeuner.

Certain.e.s pourraient la comprendre, cette histoire, mais qu’importe la compréhension. On parle ici d’amour, de passion, pas de mathématiques.

Prélude : la noyade.

Tout a commencé par une noyade. La sienne, à elle.

Cette impression qu'on lui avait toujours donné une place, une série de petites cases où l'existence l'avait bien rangée : élève douée, études brillantes, métier à responsabilités, un mari aimant et aimé – son seul amant – des enfants, belle maison principale et résidence secondaire. Une vie sur des rails. Confortable, avec des joies, des rires, de l'amour, de la musique et de belles vacances.

Puis vinrent les flots gris. La lassitude de la convenance et les miroirs qui font la gueule. La fatigue d'être ce qu'elle était et la culpabilité de se sentir triste "d'avoir de la chance". Elle avait envie de frapper tous ceux ou celles qui lui disaient cette putain de phrase : "tu as de la chance." Alors elle souriait et acquiesçait, poliment. Comme on lui avait appris, comme son éducation, son milieu, sa morale lui avait appris. Jusqu'à la nausée. Jusqu'à anesthésier son âme.

Même ses enfants, qu'elle aimait plus que tout, devinrent un poids. Son travail si beau, passionnant, devint, lui aussi, une prison. Son mari, cet homme qui l'aimait, qui avait su lui faire comprendre qu'elle était

désirable, belle, même lui, devint gris…

Et puis, il y avait son corps.

Depuis un moment, il jouissait mal son corps, il ne jouissait même plus durant de longues périodes. Un mélange, somme toute banal, de fatigue, de lassitude et d'envies non comprises par l'autre. La culpabilité aussi, celle de ne plus être une amante pour celui qu'elle aimait. Elle se demandait même si elle n'aimait pas un peu moins. Cette pensée la terrifiait.

Elle survivait dans cette gangue avec l'impression, presque à chaque seconde, de ne pas arriver à trouver la force nécessaire à la prochaine respiration.

C'était cela sa noyade. Rien de très spectaculaire. Juste une lente marée haute de flots gris.

Premières lueurs : Eros se fait un ego trip en messages privés.

Paradoxalement, ce fut par ce corps qu'elle commença sa libération.

Par défi, par jeu, elle commença à échanger des photos avec des femmes et des hommes, croisé.e.s sur un réseau social. Ça l'aidait, un peu, à se voir autrement.

Avec un tournant radical le jour où l'un d'eux lui fit comprendre, sans équivoque, qu'il la trouvait bandante. Il était plus jeune qu'elle. Elle en fut étonnée, mais flattée aussi. Son corps était excitant malgré les grossesses, malgré les bourrelets et le reste. Elle découvrit la correspondance érotique, le plaisir de se sentir désirable aux yeux d'un autre homme que son mari.

Alors lorsque les échanges se firent plus intenses, elle se montra à cet homme sans aucune réserve, fièrement. Le partage était réciproque, mais elle en tira le plus grand bénéfice : elle faisait bander, elle en avait la preuve. Quelque chose avait, enfin, changé dans sa vie.

Trinité : Lui, la morale et l'hôtel.

Puis arriva la rencontre avec Lui. Un gars gentil, discret, ils se suivaient sur le même réseau social. Ce fut rapide. Des discussions de plus en plus sensuelles, et la décision de se voir, quelques mois après leurs premiers échanges. Coup de foudre en messages privés.

Elle entra en adultère comme certains trouvent la foi : une révélation qui remplit l'âme de lumière, d'espoir. Elle avait toujours jugé sévèrement celles et ceux qui « trahissaient » leurs conjoints. Elle découvrit que la morale n'était pas un monolithe mais un prisme.

Ils prirent mille précautions pour ne pas trop souffrir si rien ne se passait. Si le truc ne se produisait pas. Et tout se passa comme dans un film romantique sirupeux – ils en rirent après coup mais c'était vraiment comme cela qu'ils l'avaient ressenti – : il la rejoignit devant l'hôtel, posa son sac, lui sourit. Le monde disparut de leur perception. Ils s'embrassèrent longuement. Leurs corps s'accordèrent. Leurs peaux se connectèrent. Chaque geste était celui qui devait se faire.

Ils étaient fondamentalement ensemble.

La chair, acte 1 : un hussard dans le vestibule.

Elle ne se souvient pas vraiment du chemin jusqu'à la chambre. Elle n'était plus vraiment elle-même et c'est exactement ce qu'elle voulait.

Ils baisèrent debout dans l'entrée de la chambre. Jupe relevée, culotte écartée pour lui laisser l'accès à son sexe. Il la pénétra directement, elle était plus que mouillée. Maintenant sa jambe relevée, il la prit sans douceur, sans tendresse. Elle n'en voulait pas. Ils devaient baiser, là, tout de suite. Ce ne serait ni beau, ni tendre, ni même satisfaisant. Mais peu importait. C'était une baise de frustration et de désir incontrôlé. Une baise de retrouvailles pour des corps qui ne s'étaient donnés l'un à l'autre que par l'intermédiaire d'un écran, qui n'avaient joui que par leur main, qui n'avaient entendu leurs gémissements qu'à travers le filtre d'un haut parleur. Ce n'était même pas une bonne baise : il éjaculera trop vite, elle n'arrivera pas à avoir un bel orgasme car son corps était saturé par des émotions violentes, des sensations, des gestes, des odeurs inconnues, qu'elle devra apprivoiser, apprendre à apprécier.

Après viendra le temps de la peau qu'on découvre et parcourt

lentement, du sexe nouveau que l'on apprend à caresser, sucer et lécher, du souffle que l'on décrypte peu à peu.

Elle découvrit le plaisir dans les bras d'un autre. Le deuxième amant de son existence. C'était doux et impudique. Tendre et animal. Ils passèrent leur temps à faire l'amour. Ils n'avaient qu'une journée. Il fallait la remplir de leurs chairs, de leurs odeurs – celle de leurs peaux, de leurs sexes – et de leurs mots – ceux que l'on crie sous le plaisir et que l'on murmure à même la peau lorsque la faim a été apaisée. Elle lui offrait son sexe et son cul, il les prenait bien. Elle jouissait avec une évidence joyeuse. C'était simple. Et, surtout, il y avait cette lumière dans ses yeux.

Elle était en train de remodeler sa perception du sexe, de la manière de jouir et de faire jouir. Ils passèrent des heures à se découvrir, à écouter leurs souffles et comprendre comment ils fonctionnaient lorsqu'ils mettaient leurs corps en tension. Ils apprenaient. Et vite.

La chair, acte 2 : le désir modèle.

Elles prit conscience que ce qu'elle aimait ou pas était à géométrie variable. Elle lui avait dit : « Je n'aime pas trop sucer, tu sais ». Avec la peur de le décevoir, de ne pas être à la hauteur ; mais il lui dit que ce n'était rien, qu'il s'en moquait. Elle en fut soulagée. Et puis… après une matinée de sexe ininterrompue, alors qu'ils se douchaient avant d'aller déjeuner – il avait réservé dans un petit restaurant qu'il connaissait -, elle fit à l'amant ce qu'elle faisait à son mari pour éviter de passer pour une égoïste car, lui, la léchait si bien. Mais, cette fois, elle le fit avec plaisir. Pour la première fois.

Elle s'agenouilla sur le carrelage humide. Avec des gestes doux, elle le fit durcir, le branlant, le caressant et lui disant qu'elle aimait son sexe. Qu'elle aimait cette chair que l'on considère comme forte alors qu'elle est fragile et émouvante. Elle ne mentait pas. Elle était d'une sincérité totale. Elle aimait cette bite. Elle la trouvait belle, désirable. Elle n'avait jamais trouvé ça beau mais son sexe à lui, son amant, était si désirable, qu'elle sentait sa chatte palpiter entre ses jambes autant que son cœur battre la chamade dans sa poitrine. C'était la première fois qu'elle le suçait. Ce fut merveilleux. Elle le fit avec quelque chose en plus. Il ne sut le définir…

Enfin si mais… ça lui parut ridicule sur le moment – ça ne l'était pas, il le comprit très vite – mais elle le suçait avec espoir. Elle le suçait comme on prend la route vers autre chose, un avenir, un pays meilleur.

Il jouit avec les larmes au yeux. C'était plus qu'une bouche qui s'activait sur sa queue. C'était un moment de tendresse et d'amour. Juste cela. De la tendresse et de l'amour.

Puis ils se sont embrassés. Longuement.

Ils arrivèrent en retard au restaurant.

La chair, acte 3 : mise en scène.

Une autre journée, un autre mois.

Elle lui dit :

« Déshabille toi. »

Elle aimait le voir enlever ses vêtements.

Une fois nu et bandant, il lui demanda de faire de même. Cela avait toujours été une épreuve de se déshabiller devant son miroir ou quelqu'un ; même si les yeux qui la détaillaient exprimaient l'envie de sa chair, elle restait mal à l'aise avec son corps, même devant lui. Mais, peu à peu, elle commençait à aimer ce qu'elle voyait dans ses yeux.

Elle avait découvert avec cette relation par vidéos échangées, cette sexualité par écrans interposés – « du sexe en jet-lag » avait-il plaisanté – qu'elle aimait se mettre en scène. Caresser et jouer avec son sexe et ses seins, se faire jouir avec ses mains et ses jouets – souvent les deux à la fois – pour lui. Être impudique et exhibitionniste par plaisir de savoir qu'il allait, le soir ou durant sa pause déjeuner, se branler devant ses images. Elle l'imaginait ou le voyait sur son écran saisir à pleine main cette bite

qu'elle aimait, sa bouche s'entrouvrir et gémir son plaisir ou son prénom.

Elle avait conscience que son plaisir, à elle, était à cet instant ambivalent : elle jouissait de se voir jouir, exposer sa chatte et son cul plugué, de s'entendre gémir et crier son prénom en cambrant ses reins, de le voir, de l'entendre ou l'imaginer faire de même, de savoir qu'elle contrôlait le plaisir de son amant, qu'elle l'alimentait en fantasmes HD, que plus elle était déchaînée à l'écran plus il allait jouir fort. La gentille et respectable mère de famille attendait – c'était même devenu une forme d'addiction – la moindre occasion d'être seule et de devenir webcam girl pour son amant qu'elle savait, qu'elle voulait dépendant à ses images. Elle avait appris à aimer son corps pour cela aussi.

Évidemment, elle savait, mais ne se l'avouait pas vraiment, l'autre raison de ces jeux, plus sombre : elle devait être bonne par peur qu'il se lasse, elle devait être excitante pour qu'il ne se sente pas frustré du sexe peau à peau bimestriel. Bien qu'il lui ait assuré que non, elle ne pouvait faire taire cet acouphène d'angoisse dans son esprit.

La chair, acte 4 : dire de belles choses et jouir dans un sourire.

Il lui avait dit lorsqu'elle lui avait avoué son désamour de sa propre chair : "L'imperfection est belle, ma douce. Il te donne une histoire, une présence. Mon regard te dit ta beauté. Crois-le." Et elle a souri, un beau sourire, apaisant, aimant et lumineux.

Une fois nue, il s'était avancé vers elle. Ses yeux dans les siens. Il prit son visage entre ses mains. Il l'embrassa, lui caressa la joue et les cheveux. Ses mains parcouraient son dos et son cul. Ses doigts lisaient en braille la texture de son sexe.

Il retira ses lèvres des siennes et lui dit : "J'ai de la chance. Tu es belle et sensuelle. Tu n'es pas parfaite, tu es juste réelle. Et avec toi, j'oublie. Nous oublions le monde et sa pesanteur. Tu es mon amnésie. Mes ténèbres douces et chaudes comme un nid, un refuge."

Elle lui sourit, elle aimait son emphase, son besoin de nommer, de mettre des mots sur ce qu'il ressentait. Ça l'aidait, elle aussi, à comprendre ce qu'ils vivaient. Elle l'embrassa sur la joue et lui murmura

à l'oreille, comme une prophétie que l'on n'ose dire à voix haute de peur qu'elle se réalise :

"Ca ne durera pas. Tu le sais comme moi. Nous ne quitterons pas nos vies imparfaites. Mais j'aime comme je n'ai jamais aimé. C'est ainsi. Nous n'avons rien choisi. Alors, mon amant, fais moi jouir. Encore. Fais moi vivre plus. Juste un peu."

Et il le faisait et elle souriait. Elle jouissait très souvent le sourire aux lèvres, ce genre de sourire que l'on peut avoir, enfant, lorsque l'on court dans la lumière de l'été, les yeux fermés, les bras en croix, dévalant un talus, une colline. Un sourire, un rire parfois, d'absolu plaisir d'être libre et heureux. Du bonheur à l'état pur, celui d'être au monde.

Même les châteaux de sable rêvent d'éternité (Fuck you, World)

Que deviendront-ils, me direz-vous ? Je ne le sais pas, pas plus qu'eux ne le savent. Ils arrivent à voler une journée de vie rêvée tous les deux ou trois mois à leurs vies rangées.

Dans une chambre d'hôtel, ils mentent pour aller la vivre, lui donner corps. Quelques heures où ils se tiennent l'un contre l'autre, peau à peau, sexe à sexe, se respirant, se goûtant, se regardant intensément pour ne pas oublier, ne jamais oublier.

Ils ne quitteront ni femme, ni mari. Ils savent qu'ils ne bâtiront rien ensemble. Ils ont posé les bases de l'éphémère dès le début. Ils sont conscients, qu'un jour, ils souffriront beaucoup. Des esprits logiques qui ont bâti un château de sable fait de peaux accolées, de foutre, de cyprine, de gémissements et de phrases murmurées.

Rien que de la vie en plus. Juste un peu de vie en plus.

Et que le monde aille se faire foutre autant qu'ils foutent.

Et que la réalité les oublie autant qu'ils jouissent.

Une chambre d'hôtel. Deux amants. Une seule respiration.

Et sa peau

Nous avons marché vers l'hôtel. Le sien.

Après le dîner joyeux. Après les rires qui deviennent fous-rires, les confidences dans les yeux et les verres qui se lèvent vers les lèvres et les cieux.

A quel moment, ai-je eu envie d'elle ? A quel moment ai-je su que j'aimerais qu'elle m'autorise ses lèvres et sa peau ?

Je me suis demandé – après, il y a toujours tant de questions après – ce qui m'a fait passé du fantasme, de l'hypothèse, du jeu d'esprit au « je dois lui demander », à l'évidence du désir.

C'est la joie, l'évidence de cette joie, de cette complicité qui naît dans les rires partagés qui m'a fait basculer. C'est très intime de rire en tête à tête. Une intimité profonde, regarder quelqu'un rire c'est un peu le voir jouir. On a parlé de choses qui sont des portes ouvertes sur nos tripes, d'autres sur nos plaisirs, sur nos visions du monde, sur nos enfants, notre vie rémunérée et sur ces jeunes serveurs qui ont tant affolé ses compteurs et allumés la lueur du désir dans ses yeux. J'ai évidemment essayé de jouer les entremetteurs. Elle a rougi, je crois, mais ri plus encore, c'est

certain.

Nos corps ont été réchauffés par la joie et l'évidence de notre rencontre. Cela fait des années que nous échangeons, que nous nous apprécions, il y a aussi de l'admiration partagée et soudain, en pleine pandémie, dans un moment particulier de la vie du monde, de la nôtre, l'opportunité, l'interstice et le temps d'une soirée, du début d'une nuit, un peu fauve et belle comme un sourire après la jouissance, nous sommes face à face. Nous existons en chair et en os, en intonations et en mots. Et c'est joyeux et c'est simple.

Nous avons dîné de mets simples et généreux, d'alcools blonds et polémiques, l'un face à l'autre. Parlant à n'en plus finir, nous observant un peu, le temps de quelques phrases et de la première gorgée d'alcool dans les verres levés à la beauté du moment et à ce qui nous avait mené ici – la vie qui sait être belle – avant de nous livrer pleinement à l'autre. Nous n'avions rien à perdre, voyez-vous. Elle m'avait déjà vu nu. Juste avant de manger la viande rouge et juteuse en jouisseuse telle qu'elle est dans ses textes, elle avait déjà goûté, des yeux et de toute son attention, ma chair. Je n'avais plus rien à cacher. Et elle n'avait pas envie de le faire. Nous étions l'un à l'autre avant de goûter lèvres et langues, peaux et sexes. Nous étions amants avant les gémissements et les doigts qui caressent et possèdent. Nous nous sommes livrés pieds et poings déliés à l'autre, les corps ne feront que suivre. Simplement, comme l'eau doit couler.

"Que veux-tu faire ?"

Elle m'a posé la question. Il faisait froid. La nuit était là et son hôtel à deux pas.

Elle a ajouté une série de possibilités. Retourner dans sa chambre fut l'une d'elle. Pour discuter encore m'a-t-elle dit. J'ai choisi. Et si ce n'était que pour discuter, peu importait, la quitter ne me faisait pas envie, elle non plus. Nous nous étions enfin rencontrés, il fallait en tirer tout le suc de cette rencontre. Et si cela se concrétisait que par des rires et des mots, des sourires et des regards complices, c'était bien. J'avais envie d'être avec elle. Nous nous sentions bien ensemble. J'avais envie d'elle aussi. Je ne sais pas toujours le dire, je n'ai pas l'habitude. J'apprends.

Après une cigarette dans la cour de l'hôtel, le cul sur des chaises glacées et regardant la vie s'arrêter dans la rue, le lit devint divan. C'était amusant. Assis, d'abord puis allongés l'un à côté de l'autre. Toujours discutant de choses graves et d'autres légères. Rires et soupirs. Quelques silences. Jamais gênants. Comme des ponctuations. Une prise d'élan.

Les mots devenaient plus éloignés les uns des autres, il était temps, je l'ai senti, là, au fond. J'ai saisi son regard, elle ne le donnait pas facilement. Je l'avais eu quelques fois durant les heures passées.

J'ai demandé si je pouvais l'embrasser, je l'ai fait doucement, l'assurance dans ma voix m'a étonné et si ce n'est dans ma voix, ce fut dans l'intention. Je demandais ses lèvres. Quoiqu'elle réponde, je l'avais fait. Je n'avais plus envie des « et si », j'ai essayé le « si ».

Sa réponse m'a amusé. Elle m'a dit aimé l'attente, la balade sur les bords de l'envie, la bordure autour du désir. Elle m'a dit « attends » sans le dire, elle l'a dit avec le sourire et elle est partie pisser riant et s'excusant. J'ai dit « attends, je mets de la musique, ça sera moins gênant pour toi. » On a ri comme des ados.

J'ai mis Satie, les Gnossiennes.

Elle est revenue en reconnaissant Erik et en se moquant de mon choix, « un peu triste, non ? »

Je sais qu'elle aime ses mélodies. J'ai joué l'outragé. Et j'ai arrêté la musique.

Elle était débout.

Elle m'a dit : « Tu peux. »

Je me suis levé, je me suis approché. Lenteur, tout était lenteur. J'ai appris aussi ça, la lenteur dans le désir. Pour ne pas tout gâcher.

Regards en plongée et contre-plongée. Ses yeux si proches et ma main sur sa joue. On a déjà tant écrit le premier contact des lèvres, tant raconté le moment. Que pourrais-je ajouter ? Que c'était de l'éternité qui avait un petit goût de nicotine, la douceur chaude de nos langues – j'aime tant les baisers où les langues dansent, c'est pornographique au possible – , la couleur de l'obscurité sous les paupières pour saisir l'instant et le son de nos respirations qui se mêlent ?

Déjà dit, non ?

Nous nous sommes embrassés comme on envoie un message en Morse, suite de longs et de courts. Et nos mains ont exploré, cherché à saisir le corps de l'autre, en dessiner les limites, le découper selon les pointillés.

Découvrir la peau aussi, écarter l'étoffe et aller là où il n'y a que les doigts qui peuvent voir.

Pour l'instant.

Il y eut aussi l'aveu. Celui qui me fait comprendre ce que ce moment signifie pour elle. L'importance de ce qui se joue et ce que je ne pouvais

savoir. Et ça me bouleverse, j'ai de la chance. Ce qu'elle s'autorise avec moi n'est pas juste du sexe. Ce n'est jamais « juste du sexe » quoique l'on puisse penser – et dire.

A table, un couple d'heures avant, nous avons parlé du plaisir de l'autre qui est au cœur de ce qui fait mon plaisir, du plaisir, du désir, le nôtre, celui des autres et de ses formes, des voies qui y mènent, de la pénétration-sacrée dont nous doutons allègrement. De clitoris et de l'apprentissage du womanizer, cet artefact magique et des petits culs du petit personnel masculins et sympathiques aussi.

Mais à ce moment précis, je sais que j'en veux du plaisir, j'en veux à ne plus pouvoir tenir debout, à m'y dissoudre. Et je l'aurais en la faisant jouir. Je veux qu'elle soit écartelée et élevée par les orgasmes. Je ne veux rien d'autre. Je veux donner. Prendre n'est pas ce que je veux, je veux donner. Je veux qu'elle ait une nuit courte et un matin aux goûts mêlés de café noir, de courbatures, de fatigue douce et du goût de ma peau. Qu'elle ait un sourire de comploteur et des flashs de mémoire brute durant tout le jour d'après.

Je veux cela aussi. Et l'odeur de son sexe sur mes lèvres et mes doigts. Je veux les sentir jusqu'à la douche qui me les enlèvera. Je veux le sourire que cela provoquera et mes yeux qui se fermeront à la recherche des images et de la lumière.

Je veux que l'on ne s'oublie pas.

Je veux arracher un morceau de nuit que je pourrais tenir contre moi. Longtemps.

Comme je le fais de son corps alors que mes lèvres effleurent son cou et accélèrent son souffle.

Nous sommes foutrement vivants.

Et nous allons en jouir.

C'est le moment de la découverte, de son corps, du goût de sa peau, de sa chaleur et de ses seins pâles.

On a pris le temps. C'était doux. Nous avons les doigts fébriles et les lèvres aventureuses.

Debout, nous nous dépouillons de nos oripeaux, avec un peu de maladresse et des sourires, quelques excuses aussi.

Je baise ses seins, j'en trace les contours et c'est à genoux que ma bouche doucement parcourt son ventre, mes mains sur ses hanches. Inversion de la plongée et de la contre-plongée des regards. Je glisse près du sexe jusqu'au haut des cuisses. Sa peau est douce et je la respire. Elle me domine et j'ai un genoux à terre. Je la regarde. Je suis à ma place. J'aime son corps, j'aime être contre lui, j'aime ce qu'elle est ici, avec moi, j'aime son intelligence, j'aime son rire, ses fêlures et sa force. Je veux m'oublier et faire d'elle le seul sujet. Elle me touche. J'ai envie d'elle. Je suis heureux. J'espère qu'elle l'est et le sera. J'ai envie de cela.

Elle m'a dit une chose importante, dans sa voix et dans ses yeux, il y avait l'importance que peuvent avoir quelques mots qui disent une portion de vie. Je n'en ai pas compris immédiatement l'ampleur, j'ai juste compris qu'il fallait la lenteur, qu'il me fallait avancer à pas de loup pour ne pas l'effrayer, elle, la louve. Qu'elle avait un territoire à reconquérir avec moi.

Je crois que je lui ai souri, mes lèvres encore sur sa peau, les mains sur l'échancrure de ses hanches. J'avais envie de mes lèvres sur sa vulve,

de ma langue qui s'insinue et de mes yeux qui saisissent le flou dans les siens. Cela arrivera. Il y a un temps pour tout. Lécher n'y échappe pas.

Le lit nous attendait, nous avons l'âge du confort. Nous avons l'âge des jouissances confortables et des alangissements d'odalisque.

Il y aurait de la baise bien torride bien-sûr ; du choc des chairs avec des bruits obscènes, délicieusement obscènes et des regards plein de défi avant de se perdre sous les paupières. Après.

Nous avons l'âge de la patience et de l'élaboration d'une grammaire commune.

Avant d'aller rejoindre, nus, le lit nous sommes tombés d'accord sur une chose : la lumière n'était pas la bonne, elle était trop franche pour un moment de trouble, pour éclairer du sexe de chambre d'hôtel, une baise d'interstice, une baise de littéraires, celle d'une conteuse et d'un conteur. C'était une lumière trop crue pour deux amants sensibles à la narration et à la pénombre qu'elle nécessite, engendre parfois.

Agencer les mots, c'est aussi apprendre à mettre en scène les corps et les décors.

Il ne s'agissait pas de mentir, juste d'agencer, de mettre en lumière, de créer l'interstice. Ce mot, je l'ai déjà écrit et je recommencerai. Il fut notre monde ce soir là.

Nous voulions une lumière d'alcôve avec des draps immaculés qu'il faudra deniaiser.

On s'est couché-touché. On s'est découvert à l'horizontale. C'est différent nus et allongés. On devient fragile, presque vulnérable.

Et les baisers qui s'accélèrent et nos mains qui réclament de savoir et ses seins que je dévore et la découverte de son sexe. Sous les doigts, les lèvres fermées qui s'entrouvrent, la chair humide, les cuisses glissant sur le drap, et son sexe-grenade que je cherche à comprendre. Plus tard, entre les « rounds » – encore une fois, le terme vient d'elle -, je lui ai demandé si je pouvais voir son sexe. Elle m'a dit, amusée, qu'elle ne pouvait me refuser cela – elle était encore essoufflée de l'orgasme. Je lui ai demandé comme une faveur. C'est si beau une vulve. J'en ai des doigts parcouru les crêtes, observé les nuances et les détails. C'est un monde une vulve. Elle m'en a offert l'accès. Un petit miracle dans une chambre d'hôtel en plein mois de décembre.

Et on a fait l'amour, on a baisé et on s'est aussi regardé, parfois en silence, parfois en gémissant, parfois en souriant, parfois avec nos doigts sur les contours de l'autre. Saisir les contours du don, de la communion et de ce qui ne sera peut-être plus jamais fait.

Mes doigts ont encore le souvenir ému de ce moment où son sexe, doucement préparé par nos frictions, s'ouvrit, les laissant prendre place là où ils avaient envie de tant faire. Le souffle, le son, la tension du corps. Admirable. Inoubliable.

Et puis vinrent les images, celles qui s'impriment, celles qui hurlent : « Putain, ça, ne l'oublie pas ! »

Il y a tes yeux et ce regard par en dessous, derrière tes cheveux couleur de rêves et décoiffés. Tu me souris louve et sorcière.

Mon sexe est en dessous. A portée de tes lèvres.

Il y a ta langue et tes lèvres qui prennent et explorent mon sexe. Gland gobé et langue lovée. Je dis mon plaisir.

Il y a moi, allongé, et toi, qui baise, explore, fait frémir chaque centimètre de ma peau, c'est long, c'est lent, c'est bon et la nuit est devenue silencieuse pour écouter nos souffles.

N'en pouvant plus, je me suis redressé pour, dans un même mouvement rebelle, prendre tes lèvres et ton con ; deux doigts en toi, agenouillée au-dessus de mes hanches.

Il y a ton corps, ton bassin qui devient épileptique. Je te sens jouir autour de mon doigt et sous mes lèvres. J'écoute les sons que ta bouche laisse vivre. J'essaie de lire ton plaisir, de déchiffrer sa partition pour le mener crescendo. J'ai mon visage entre tes cuisses. Je voudrais que cela n'arrête jamais. Je me sens bien, libre. Vivant.

Il y a ton dos sous mes yeux. Je suis agenouillé sur le lit comme tout à l'heure. Ton cul est tendu, reins cambrés, ton bassin est légèrement relevé, mes doigts fouillent ton sexe. Les autres caressent tes fesses. Je suis ébloui. Tu as un cul de déesse païenne. Je te prends de mes doigts. J'ai envie de baiser ta nuque, ton cou. J'ai dû le faire avant de laisser claquer ma paume sur la chair bombée d'une fesse. J'ai demandé ton consentement. Tu as dit oui. Je t'ai fessée et caressée. J'ai accéléré le jeu de mes doigts. Tu t'es enfoncé sur eux, tu as élevé ton bassin. Ton sexe humide chantait, j'ai saisi un peu tes cheveux. Et tu as joui, tendue comme un arc.

Et puis, il y a ce moment où tu m'as offert ce qui est précieux et rare, difficile aussi pour toi : un long regard, tes yeux dans les miens, ton bleu pâle dans mon vert grisé. Allongés sur le côté, nos têtes sur les épais oreillers blanc-froissés, on est encore un peu essoufflés et on se regarde. On ne parle pas. Je vois tes pupilles osciller, je vois l'effort conscient ou non, je vois ce que tu m'offres. Je souris, toi aussi. Nos yeux ne se

déconnectent pas et ma main va sur ta joue, elle caresse et va jouer avec tes cheveux de licorne rebelle et glisse du cou à l'épaule. C'est doux, il n'y a plus d'angles aigus dans l'interstice entre nos deux corps nus, nos deux corps vécus. Deux pôles d'un interstice devenu un nouveau monde. Tu m'as offert ton cul et ton sexe, ton plaisir et tes râles, ces pierres précieuses mais il y avait bien plus précieux : ton regard. Long et sans détours. Rare. Foutrement.

Et je le comprends et j'en jouis, j'en suis ému et je m'y laisse tomber. Je souris.

Après je t'ai fait longuement jouir avec ma bouche, après j'ai collé ma bouche à ton corps, là où il y a le creux, celui qui mène à l'âme. J'ai cherché à te rendre ton cadeau. Don et contre don, potlatch corporel. J'ai voulu de faire jouir avec l'intimité la plus puissante que je connaisse, celle de ma bouche sur ton sexe. J'ai voulu te sentir partir, loin, aussi loin que je pouvais te maintenir. Tes mots me revenaient, ceux du début, ceux qui donnaient un enjeu plus grand qu'une baise d'hôtel. Alors j'ai voulu t'envoyer là-bas. Là-bas où tu allais retrouver ton corps en exil pour le ramener. J'ai senti les à-coups et les tressaillements, j'ai senti ton vagin palpiter comme un cœur de pigeon voyageur, j'ai senti ton corps t'appartenir à nouveau et j'étais heureux. Ce fut mon orgasme.

Puis il y eut le souffle repris et les vêtements cherchés. Les rires et les baisers. La traversée de la réception silencieuse, comme des voleurs et notre rire étouffé en voyant le réceptionniste endormi dans un canapé inconfortablement rococo.

Le froid qui saisit et la fumée de sa cigarette qui s'élève, ample et parfumée.

Nos paroles au ton de conspirateurs et les baisers, ses explications pour que je trouve la station de taxis, les baisers au goût de nicotine, son sourire et ses lèvres, les baisers qui savent qu'ils sont les derniers, définitivement uniques, que les interstices sont faits pour se refermer. On sait la séparation proche, juste à côté de nous, de l'autre côté du portail de l'hôtel, on essaie de dire quelque chose qui ne soit pas niais ou insipide, on ne dit pas grand chose et l'homme endormi arrive et nous ouvre la porte lourde incise dans le portail. Il s'éclipse discrètement, il sait que le couple qui se quitte au milieu de cette nuit ne devrait pas être là, qu'il est un couple de moment volé, d'interstice. Il ne dit rien, il disparaît car il sait que les dernières minutes sont pour nous. Nous le remercions. Je retiens la porte. Le baiser dernier est là. Je lui dis bonne nuit et de prendre soin d'elle. Je pars, je me retourne une dernière fois, je l'aperçois juste avant la fermeture de la porte. Je ne vois plus que la fumée de sa cigarette. J'ajuste mon écharpe et j'avance. Elle est derrière moi, j'ai un taxi à prendre, j'ai un taxi à chercher sur la très grande avenue proche.

Il fait froid. Je m'en fous. La nuit est belle. Et je marche en son sein. Le monde n'existe plus. Je l'aime, c'est évident. Mais je ne lui ai pas dit. Ça n'aurait servi à rien. Ce n'était pas ce que nous voulions, les grandes déclarations. L'évidence ne se dit pas. Nous avons atteint une forme rare de communion : esprit, corps et âme.

Nous n'exigeons rien l'un de l'autre. Rien d'autre que du respect et de la confiance auxquels nous avons ajouté, un soir, nos peaux. Leurs goûts et l'abandon qu'elles permettent, l'oubli aussi. Comme un opium.

Les physiciens disent que lorsqu'il disparaîtra, l'univers se contractera, se densifiera pour se réduire en un point. Il se trompe. Ça ne sera pas un

point, ça sera un interstice. Et il donnera naissance à un autre monde.

Fragments de décembre

Il y a ton regard par en dessous derrière tes cheveux décoiffés couleur de rêve. Tu me souris,louve et sorcière,à quatre pattes et me dominant,moi,l'homme-nu. Mon sexe à portée de tes lèvres. Tu me souris. Je suis proie dans ton ombre. Je veux mourir et que l'éternité soit ici.

Je suis apaisé. C'est étrange. Et c'est bleu d'iris, l'apaisement. Rouge de pivoine aussi. C'est silencieux comme des yeux qui ne se lâchent plus et un souffle qui se reprend, corps sur le flanc.

Je suis un mélancolique de la peau tenue contre la mienne. Des bras qui m'enserrent et me libèrent. Des rires nus et des caresses qui habillent. C'est une nostalgie qui fait sourire et avoir laquelle on s'endort. Emmitouflé.*

Je respire lentement. Je hume une dernière fois son odeur encore accrochée à mes doigts, sur mon visage. Juste avant la douche.

Je bois un thé nommé « thé des amants ». Je souris et je pense à la vieille anglaise, aux abdos coréens et aux boulettes sucrées-salées, aux rires et aux cris, aux petits culs des serveurs, aux derniers regards échangés et au silence nocturne des rues après l'amour.

1- Nuit pile

Les premières notes de Lovesong emplirent l'habitacle lorsque j'atteignis l'autoroute.

J'ai senti à nouveau le goût de sa peau sur mes lèvres, de son sexe sur ma langue et celui du baiser absolument indécent, de nos langues mêlées et de foutre baignées à jamais gravé.

La douceur des mains qui caressent et la fureur des gestes pour donner du plaisir.

Les rires dans la plus absolue intimité et les confidences chuchotées en tremblant sous la couette.

Les heures qui comptent triple et la vie plus belle.

La nuit couvraient le bitume et les flashs surgissaient. L'endorphine était encore là, imprégnant la viande et l'âme.

Je revis son sourire de madonne après l'amour alors que je refermai la porte de la chambre. Je revis son corps dans le plaisir, ses lèvres sur mon sexe et sa main sur ma joue, mes doigts se souvinrent de la douceur de son cul et de la chaleur de sa peau. Je faisais de la nuit autoroutière un

écran pour être encore un peu avec elle. Je me remémorais nos corps en pelures d'étoffe collés l'un à l'autre, tremblants dans le froid d'un abribus-nid, nos baisers presque cachés et nos désirs évidents. Nos vêtements ôtés comme on résoud des énigmes, le sourire aux lèvres et la parole gaie avant le silence des premiers baisers des amants qui vont se prendre l'âme et le corps comme on défie le destin, maudit les dieux, partage un repas. Nous avions apporté nos écots. Le temps avait fortifié nos faims.

Nous sommes des amants annuels.

Presque une année que nous avions fait l'amour dans une autre ville. Pour la première fois. Une première fois de révélation et d'émerveillement. Une première fois d'évidence sereine et de sexe en communion.

Nos rencontres ne sont pas silencieuses, nous sommes des êtres de paroles, de mots, de rires et de joie. Et de chair. Il y a de cet aspect romanesque, de cette étrangeté cachée dans le flot du monde dans notre histoire.

Notre chemin, de perpendiculaires et de parallèles mêlées, d'ellipses en orbites, sort de l'ordinaire. Il était cimenté de mots, de confidences et d'une absolue confiance. Il s'est paré, depuis, de pourpre aux joues, de l'or des lumières de décembre et du même blanc que celui du bruit des orgasmes qui foudroient et élèvent.

Nous ne faisons l'amour qu'une fois par an. Nous ne lisons nos peaux qu'une fois l'an, comme une cérémonie secrète. Un interstice dans les parois de nos vies. Une fois l'an, peau à peau, nous rêvons ensemble.

Ce soir-là, la nuit eut deux faces. La première de sociabilité et d'échanges, légère et agréable. Avec aussi la présence d'une personne

chère à nos deux vies, une adelphe, une âme belle et combattante. Une trinité qui fut courte, une promesse de se revoir, plus longtemps, de rester tous les trois dans la chaleur des autres et de se parler comme on construit un monde.

La nuit était froide et mes mains dans les siennes se réchauffaient. Je ne pus résister à l'envie de l'embrasser. Je demandais, elle acceptait. Dans la fumée des cigarettes et le bruits des conversations, nous avons stoppé le monde, nous lui avons volé du temps, discrètement caché.e.s dans le troupeau des fumeurs, dans le bruit des humain.e.s, sur un trottoir. Contact des lèvres, caresses des langues. Et le sourire qui suit fut de joie pure. D'envie lente de plus. De ce qui viendra après.

"Je voudrais, à genoux, te lécher. Te sentir trembler, tenter de garder ton équilibre." Nous avions échangé, avant, nos envies, nos désirs et l'impatience sereine de se revoir. Elle avait aimé mes clichés. J'ai proposé, pour la première fois, une vidéo. J'avais joui en pensant à elle, j'avais joui d'elle et de ce que nous étions. Elle avait dit "oui". J'ai joui sur mon ventre, comme l'époque le permet, en tenant mon téléphone d'une main, l'autre branlant pendant que mes yeux fixaient les siens devinés. Sur mon visage, un sourire post-coïtal où je déposais ma joie, ce que j'éprouve pour elle. Une forme sereine d'amour, qui n'exige rien, qui se contente de peu, qui s'abreuve de l'autre, de ce qu'il donne. Simplement. Une forme d'amour ascètique qui fait son viatique de peu, une forme d'amour simple comme une caresse sur la joue.

La première nuit, celle où nous avions découvert nos corps fut une révélation douce. Un moment unique mais sans précipitation, où tout se fit lentement presque par surprise.

Cette nuit allait être celle des retrouvailles.

La nuit pile allait succéder à la nuit face.

Un long moment, dans le froid, à parler et rire. Nous rions toujours beaucoup. Habillés ou nus, peu importe. Elle a l'esprit vif et la réplique acérée.

Parler de nos vies présentes et passées. De ce que nous sommes au quotidien. Une inconnue pour nous : le quotidien. Nous ne le partageons pas. Et cela n'arrive que rarement. Nous sommes un couple d'exceptions. Je t'imagine sourire en lisant cette phrase, car tu liras ce texte. Tu les as tous lus même ceux qui ne parlaient pas de toi.

La détresse étrange des transports publics de cette ville nous a permis de nous tenir chaud, d'emmêler nos doigts et de mettre mes mains dans ses poches. Elle permit quelques baisers en plus. Puis le trajet en taxi, attendu par nous comme Pénélope son Ulyssse, jusqu'à l'hôtel.

Discussion amusante avec un chauffeur sympathique et je regarde les lumières de la ville dessiner et redessiner son visage jusqu'au petit hôtel caché dans une rue tout aussi petite.

Comme il y a une année, elle ouvre la porte de son hôtel, elle m'amène dans sa chambre, elle me permet d'être dans son espace, d'y exister

2- Nuit Face.

La réception est petite. Nous saluons le réceptionniste, savait-il ce que nous allions faire ? Je me posais la question. Evidemment qu'il savait, iels savent toujours.

L'ascenseur était aussi petit que la réception. Et nos lèvres s'en accommodèrent très bien, nos mains aussi. Encore une fois, elle m'ouvrit la porte. Nous avons plaisanté sur le côté vintage de l'hôtel. Elle n'avait pas pu louer une chambre dans l'hôtel qu'elle préfère. Je m'en moquais. Totalement. Le monde venait de rétrécir. Soudainement. Il n'y avait plus que cette chambre et nous. Il n'y avait plus que ces gestes banals : enlever nos manteaux, trouver un endroit où les poser, parler de la chambre, plaisanter, se regarder et penser à ce qui va suivre, que l'on sait proche, que l'on désire. Les retrouvailles de nos corps, le dialogue de nos peaux. Il y a toujours l'appréhension du "et si". Et si ce n'était pas comme la dernière fois, et si c'était différent, et si c'était moins bien, et si je la/le décevais. On en avait parlé. Avant. Quelques semaines avant. On savait que c'était possible. Qu'il n'y aurait ni coupable ni victime.

Nos corps se trouvèrent. Naturellement. La magie était là. À nouveau.

Nos bras se sont ouverts. Nos doigts ont redessiné nos corps. Les miens étaient froids, un peu trop. Elle frissonna. Elle n'avait pas osé me le dire. J'ai souri. Je lui ai demandé de me pardonner et, les mains croisées dans le dos, j'ai entrepris de laisser mes lèvres suppléer mes doigts. Ses mains étaient chaudes sur ma peau.

Son cou, la courbe d'un sein puis celle de l'autre. Je me suis agenouillé, les mains toujours prisonnières volontaires au bas de mes reins. Son ventre et la plénitude de ses hanches à hauteur de lèvres, j'ai levé les yeux. Nos regards se soudèrent et son sourire répondit au mien. Elle me caressa la joue.

Je mis sur ma langue un mamelon. Entre mes incisives-enclume et ma langue-marteau, je le travaillais. Elle gémit, mi surprise-mi amusée. Elle découvrit une nouvelle sensation, elle me le dira après. J'ai expliqué la technique, elle a ri lorsque j'ai tenté de parler en le faisant.

J'avais une telle envie de la voir jouir, d'être l'outil qui jouit de l'ouvrage qu'il fait. Être à genoux était une déclaration d'intention, un credo.

Jouis, prends du plaisir et j'en prendrai moi aussi. Que tu me donnes accès à ton plaisir, que tu m'emmènes là-bas avec toi est un présent. Je ne te donnerais pas du plaisir, non, c'est une prétention absurde, tu sais très bien l'obtenir seule. Tu vas me permettre de l'atteindre avec toi. Tu m'acceptes dans cette quête.

Nous étions seuls au monde. Plus rien ne compte. C'était le moment du festin nu.

Nous avions une faim mutuelle qui nous porte. Pas de masques. Pas de faux-semblants. J'ai envie d'elle pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle

m’apporte. Elle a envie de moi, pas de mon image. Ni celle que je lui renvoie. J’ai envie d’elle comme on s’abreuve à une source, comme on mange le pain, comme on sourit au soleil. J'ai autant envie de son cul que de son regard, d’effleurer sa joue que de la prendre avec mes doigts, de son rire entre deux orgasmes que de sa bouche qui m’engloutit, de nos silence, têtes posée sur l’oreiller et mains caressant nos sourires. Nous allions baiser sincère. Nous allions partager quelque chose de rare et en jouir. Tête et corps synchrones.

Mes lèvres parcoururent sa peau comme pour me prouver que je ne rêvais pas.

Ses cuisses, son sexe sous la dentelle - noire, arachnéenne superbe sur son cul de déesse callipyge - que je baisais. Je vais le dévorer ton sexe. Mon regard doit le hurler. J’avais envie de l’entendre gémir, de la sentir palpiter sous mes lèvres.

Elle me caressait les cheveux, j'écoutais sa respiration, ses moindre soubresauts, les accélérations de son souffle.

Je la fis s’asseoir sur le lit. Je voulais la lécher. Je voulais le faire toute la nuit s’il le faut.

Elle m'y autorisa, moi l'homme qui voulait tant.

Elle m'y autorisa en me souriant lorsque reposant sur ses coudes, elle soulèva son bassin pour que je fasse glisser sa culotte. J’aime tellement ce moment où le sexe m’apparaît. Cette révélation de l’origine du monde qui va être le mien, le seul qui va compter ici et maintenant.

Je l’ai léchée avec le respect et l’écoute nécessaire pour faire un truc totalement indécent et sale. J’ai fouillé sa vulve comme un orpailleur, j’ai

enfoncé un doigt comme un gamin dans le pot de confiture, j'ai ecouté, j'étais couvert de salive et de cyprine. Je me suis vautré dans son sexe, j'ai entendu ses gémissements, suivi le chemin, exploré ses entrailles de femme. C'était beau, c'était bon. Elle a joui le corps tendu, les bras levés haut derrière sa tête. J'ai usé de son clitoris jusqu'à l'intenable.

J'arrêtais.

Pour l'instant.

Je la rejoignais sur le lit, allongés côte à côte, on se sourait comme des complices, on riait comme des amis, on s'embrassa comme des amants. Nous frissonnions de concert, l'intensité nous avait fait oublier que nous avions le cuir tendre.

Elle me dit : "Viens sous la couette." Cette situation, d'une banalité totale, fut d'une intimité absolue. Nous nous blottîmes l'un contre l'autre, comme durant ce sommeil que nous ne partagerons jamais. Nous étions peau à peau, nous étions l'un avec l'autre, sans fard ni atours, la peau ne ment pas. Nous étions infiniment bien.

C'était de l'eau de rose qui coulait et nous nous en foutions. On étions heureux. Nous nous tînmes chaud.

Ce que nous faisons depuis si longtemps maintenant. Ce que nous faisions bien avant que nous peau eurent appris à se connaître.

L'appétit revint.

Nos bouches et nos peaux se réchauffaient. Et ce fut elle qui prit possession de moi.

Elle me cartographia, des doigts et des lèvres, de la clavicule au sexe.

J'aimais. Je lui dis. Je gémis. Je la regardais faire. Elle sait. Elle connaît la science des peaux et des nerfs. Elle me goûtais comme un bon vin. C'est l'image qui lui convient.

Et puis, ce que je croyais être bon, fut dépassé.

Elle m'a sucé comme on fait passer un rite initiatique. Elle n'a pas juste usé de sa bouche sur mon sexe. Elle l'a pris, elle en a fait un objet de désir et de plaisir pour elle. Un stupéfiant pour moi. Je ressentais, je voyais mais ça ne disait pas tout. Je me souviens m'être dit :"Seigneur… son regard, son appétit, sa maîtrise, elle écoute mon corps, elle prend son temps, elle joue de moi. Je suis si chanceux". Et d'avoir dit des mots dont je ne me souviens plus. J'étais vulnérable et c'était merveilleux.

Elle m'a tenu sur la limite pendant longtemps, a enfoncé un doigt dans mon cul et j'ai tendu mon bassin, et j'ai gémi. Elle m'a pris le cul et l'esprit. Elle a fait de moi ce que je voulais. Elle s'offrait le plaisir de m'en donner. J'ai murmuré que je ne pouvais plus tenir. Comme pour m'excuser.

Elle a arrêté sa sorcellerie, elle a doucement libéré mon sexe de ses lèvres. Elle est impitoyable et douce. Elle est bouleversante dans ce qu'elle met d'elle même dans la fellation.

J'ai dit : "Ta bouche est aussi divine que ton cul."

Elle a souri.

Elle a posé sa tête sur mon ventre.

Je reprenais mon souffle en caressant ses cheveux.

Sa joue était chaude sur mon ventre.

Elle m'a dit que j'avais un beau sexe. J'ai bafouillé un "Merci" mi-surpris, mi-amusé. Je lui ai dit que c'était la première fois qu'on me le disait. Je ne lui ai pas dit mais ça m'a touché. C'était d'une grande tendresse.

Elle a dit qu'il était bien dessiné et, le caressant de la pulpe de l'index, elle m'a montré : "Tu vois ici, par exemple. Et puis, ta peau est si douce." Son index l'a parcouru, léger.

Nous sommes restés un moment ainsi sa tête sur mon ventre, ses doigts cartographes, mes doigts caressant ses cheveux et puis sa nuque.

Et puis, le feu est revenu. Nos corps étaient une grève avec le désir, celui qui brûle, qui exige, qui emporte, en ressac.

Nos bouches, nos mains et les regards qui s'enflamment. Elle est sur le ventre, sa nuque en camp de base pour la descente de son dos à pleine bouche, la mienne. Ses fesses sont sous ma main et je goûte le sel de son épiderme. Je glissais un doigt, là, un peu plus bas, un peu plus dans l'ombre de sa chair, dans l'humide et le chaud.

Je branlais doucement, ses reins se creusèrent et son cul s'élèva, elle gémit, son souffle devint plus profond, plus grave. Elle s'ouvrit lentement et j'entrais en elle, phalange après phalange. Elle montais vers le plaisir, je plongeai vers sa vulve, cuisses écartées, fort, deux doigts pour pal, elle tangua et se cambra. Ma proie était là, mes lèvres furent sur sa vulve, ma langue lappa.

Sa voix était sourde dans l'oreiller. Entre ses cuisses, je faisais des clapotis. Et l'orage au loin s'annonça.

Elle manquait de me désarçonner mais je tins jusqu'au "stop" supplié.

Clitoris supplicié. A genoux, je restais. Sur le dos, elle se mit.

Je caressais doucement son ventre de mes doigts mouillés. Elle reprit son souffle et nous nous sourîmes.

Le feu était toujours là. Plus rien ne comptait. On se regardait, silencieux. Je traçais des arabesques sur sa peau et elle caressait ma cuisse.

J'étais à nouveau un homme à genoux.

Cette fois, elle était nue et elle me dit : "Que veux-tu ?" Elle voulait m'offrir une fin flamboyante, elle voulait ma mort, petite.

Elle a les yeux qui disent : "Tu vas jouir. Je le veux. J'en ai envie."

Je veux sa bouche. Je veux jouir entre ses lèvres et partager un baiser de foutre. Je veux cette indécence là.

Ça m'est venu soudainement, j'ai failli ne pas dire. J'ai osé, j'ai demandé, j'ai eu peur de ma propre audace. Elle a dit "oui", elle a souri et, entre ses lèvres, j'ai plongé.

Ce fut comme une transe, elle m'a pris comme une chamane, elle m'a donné l'accès à des strates de plaisir, j'ai gémi, j'ai encouragé, j'ai remercié et j'ai dit la beauté de cette femme qui m'amenait à jouir dans sa bouche, qui m'encourageait, me branlait avant de me replonger entre ses lèvres. J'ai saisi ses cheveux, j'ai accompagné le mouvement. J'ai mis mes doigts dans sa vulve. Nous nous sommes donné du plaisir l'un à l'autre. Ça a duré, je ne sais combien de temps puis je me suis entendu dire que j'allais jouir, que c'était bon, putain, si bon. Elle gémissait en me suçant, tout allait vite, rien n'était réel et pourtant tout était si vrai, le monde était une pulsation, j'ai joui en criant - du moins, je le crois - elle m'a gobé, elle

m'a contenu, elle était Lilith, elle était sainte et succube, elle m'a fait jouir plus fort encore.

Sa bouche est un sortilège.

Ses lèvres se sont entrouvertes sur la nacre qu'elles contenaient, je me suis penché vers elles avec appétit, joie et fascination. Ce fut une onction, un baiser fou, plein de foutre et d'amour, de fièvre et de sérénité, un baiser animal et tellement humain à la fois.

Dans le goût de mon sperme partagé entre nos lèvres soudées, dans le mouvement de nos langues dansant comme des faunes sous la lune, la nuit devint lumière pure.

Elle est un miracle qui m'a été offert, un trésor dans une île.

Une femme-louve venait de m'aimer.

Je suis béni.

Plus tard, après la douceur des étreintes et des caresses de l'apaisement, après la tendresse, après avoir refermé la porte en lui souriant, en lui disant au revoir, à elle, nue sous les draps blanc contrastant avec ses cheveux couleur de rêves, après l'ascenseur minuscule, après avoir dit : "Bonsoir" au réceptionniste souriant et surpris qui savait - Iels savent toujours. Iels gardent des secrets dont iels se moquent totalement -, après avoir traversé la ville plus grande dans la nuit froide, après avoir croisé les noctambules, cherché son odeur sur mes doigts et souri aux étoiles, j'ai pris la route.

Une femme-louve m’a aimé.

Une femme-louve m’aime.

J'aime.

Je suis béni.

Je suis vivant.

Nous sommes uniques.

Whenever I'm alone with you

You make me feel like I am home again

Whenever I'm alone with you

You make me feel like I am whole again

Lovesong, The Cure

Fragment 1

La mousse dérivait lentement sur l’eau laiteuse et, entre tes cuisses, ta main reposait sur ta vulve.

Assez pour que je devine sans voir.

Assez pour que je désire sans pouvoir.

Mon désir dérivant priait pour s’abîmer, comme la mousse, sur ton corps-récif.

Fragment 2

Chaque fibre des cordes imprimait dans sa chair sa volonté. Chaque coup de rein lui rappelait de ne pas oublier son pouvoir. Chaque gémissement étouffé par le bâillon hurlait sa force. A elle. Elle était libre. Elle était forte. Elle n’avait plus peur.

Fragment 3

Lorsqu'entre tes cuisses ouvertes, ton sexe se dévoile, je sais que le monde fut d'abord cela. Il n'y eut ni argile, ni éther à façonner, Dieu est une femme qui entrouvrit ses cuisses pour se donner du plaisir. Dieu est un con. Et de ce con branlé nous sommes tous nés.

Fragment 4

Tu me tiens. Tu as dans ta main ce qui fait de moi un homme. Un morceau de chair, de sang gonflée, érigée. Une excroissance de force et de puissance crânement montrée n'osant avouer qu'elle n'est rien sans le vide. Ce petit espace vide au creux de ton corps. Cette absence qui remplit mon désir. Tu me tiens en main comme on tiendrait la main d'un aveugle. Je bande comme on lance un appel au secours, comme un jour de mai.

Nous, hommes, sommes des naufragés recherchant entre vos cuisses, un refuge, un havre de paix. Nos bites se prétendent conquérantes, trop souvent. Elles ne sont que mendiantes quémandant l'asile, pour une nuit ou une vie, de votre vagin, de votre jouissance-cathédrale.

L’oeil

L’oeil était au milieu des cieux et il nous fixait. Toutes et tous. Le silence était minéral. Qu’avions-nous fait pour que l’iris accusatrice nous brûle ainsi ? Nous nous mirent à avouer nos fautes. La crasse de nos âmes devint éclatante dans l’ombre des confessions.

Sablier

Vous m’avez dit « S’il vous plaît, comptez ».

J’ai dit : « A partir de combien ? »

Sablier arithmétique qui finit dans un cri et la lumière dans vos yeux que j’exige parfois d’être ouverts. Autour d’eux, j’aime voir votre visage se déchirer comme l’océan sous la tempête.

Le jouet, multiplicateur exponentiel, bourdonne en hors champs.

10

Mordillement des lèvres. Et ce regard mi-chienne mi-louve.

9

Gémissements de souris et rictus de chatte affamée.

Je ralentis le décompte. Les mathématiques sont aussi question de rythme.

8

Vous sentez ma main sur votre nuque et je chuchote : « Il faut tenir. »

Vous acquiescez de la tête. Je souris.

7

Derrière vos lèvres closes, des souffles puissants grondent, Pandore, je suis.

6

J'ai laissé trainer le « s » et regarder votre menton se poser sur votre poitrine. Nuque en tension. Et la bouche, ouverte, cherche l'air. Submersion en cours.

5

Je sens le « S'il vous plaît » arriver. Je relève un coin de ma bouche, en bon salopard.

4

Le bourdon du jouet disparaît sous le ressac de votre souffle et vous me fixez, soudainement, votre regard est celui d'un jour de mai.

« Tenez. Encore. »

3

Votre poitrine se soulève comme un cœur qui palpite. Vos joues rosissent et ma queue durcit.

2

Le tonnerre gronde au dessus de l'océan. Et votre corps se tend.

Voile blanche.

Halètements.

1

La connexion entre tête et clitoris est faite. Il y a le plaisir et la douleur de le contenir.

J’attends. Un peu.

Je souris franchement.

Votre visage est un martyre.

« Jouissez ! Maintenant ! »

Le jaillissement et l’assouvissement.

Une femme a joui.

L’espace d’un instant, une éternité est née, a vécu et s’est éteinte.

Plus tard, vous m’avez dit « Merci « .

Après avoir joui, encore une fois.

Seule.

Infidèles

Elles me l'ont dit.

Elles ne sont pas infidèles parce qu'elles n'aiment plus, non. Elles sont infidèles parce qu'on les aime par habitude, sans y penser, sans penser à elles.

Elles aussi ont trop longtemps aimé sans penser à elles.

Et puis un jour, à la faveur d'une rencontre ou des choses que les nuits sans sommeil chuchotent à leur oreilles, elles comprennent qu'elles aiment sans éclat, qu'il leur manque une certaine forme de lumière et de désirs. D'animalité parfois.

Certaines m'ont fait comprendre que c'était nécessaire, que ça a sauvé leur vie. D'autres n'ont pas pu, pas su encore. Elles y pensent, le font derrière leurs écrans, cherchent d'autres désirs sans franchir le pas de la chair contre la chair. Ce n'est pas une question de courage, juste de ce que l'on peut faire, de ce que l'on sait possible ou pas.

Il y a aussi des choses que l'on n'arrête pas. Même si elles déchirent.

Elles aiment ailleurs parce qu'elles veulent voir cette lueur dans les

yeux de l'autre, en pleurer de joie et rire de jouir, d'en prendre plein l'âme, la chatte et parfois le cul.

Et parfois, il n'y aucune raison, aucune justification, rien d'explicable, nulle passion hétéro-romantique, elles ne sont pas des Emma Bovary. Elles sont infidèles sans raisons acceptables, sans maris ou compagnons qui les négligent. Elles désirent et font selon leur bon plaisir. Ce plaisir qui ne peut être féminin car la femme est romantique. C'est écrit dans les romans, les films et les chansons, ça dégouline des cimaises.

Alors dans les interstices de la vie, dans ces lieux où leurs quotidiens coulent lentement, chez l'autre ou dans des chambres d'hôtel louées pour quelques heures, parfois une nuit ou deux, elles s'aménagent des cabanes dans les arbres et des cachettes sous les couvertures.

Elles vivent une vie rêvée.

Une vie sans quotidien, sans réelle érosion. Une vie qui brille comme un sous neuf, qui vrille le ventre et trace sur leurs lèvres des sourires beaux comme l'aube, le jour d'après.

Il y a l'ombre bien sûr. Celle que projettent les mensonges et le reste. La peur de la perte et de la tristesse qui brisera confiance et illusions. Et cette douleur qu'elles ne voudraient jamais lire dans ces yeux tant de fois scrutés.

Elles savent qu'infidèles, une femme, parce que femme, sera brûlée jusqu'à l'os. On n'admet pas ces choses là dans une société d'hommes. Emma Bovary doit expier, rappelez-vous.

Tout cela, elles le savent mais elles veulent vivre, quel qu'en soit le prix.

Elles sont des natures mortes n'en pouvant plus mourir.

Elles sont des étoiles ne brillant que lorsque les yeux du monde se sont fermés.

Elles sont des secrets se chuchotant lorsque le silence se fait.

Elles sont des êtres désirants qui n'ont pas besoin de prétextes pour vouloir jouir et qui emmerdent la morale.

Elles sont dangereuses.

Les femmes infidèles me bouleversent.

C’était après

C’était après le moment des rires et des souvenirs. Celui des mets francs et sans prétention mais qui réchauffent l’âme et le corps.

C’était le moment des silences qu’il n’est jamais nécessaire de remplir de paroles inutiles entre deux confidences.

Ces silences dont l’amitié profonde ne s’offusque pas et qui donne de la douceur aux regards.

Après l’un d’eux, il dit : « Tu sais ce que les miroirs ont le plus de mal à supporter ? »

Un silence pour réponse.

« Ne jamais savoir si on les aime pour eux-mêmes ou pour la qualité du reflet qu’ils offrent. »

Ils se regardèrent.

Et dans un sourire triste comme un baiser d’adieu, il tendit son verre.

« Remplis mon verre, mon ami, j’ai encore trop de lucidité dans mon ivresse. »

La nuit était tombée.

Ils regardèrent les étoiles en buvant en silence.

L’alcool était chaud niché au creux de leurs mains.

Pronom personnel de soumission

« Vous ». Elle a entendu le pronom personnel de soumission. Elle s'est figée, il y a eu comme une ombre sur son visage, une ombre douce. Et même sa voix, sa posture et d'autres choses sans doute, de l'ordre de l'impalpable, ont changé.

Elle, l'autre « elle », l'a perçu. Elle lui a dit, plus tard, « J'ai vu, tu sais. Je l'ai senti. ». Ca l'avait troublée. Ca la trouble encore. Elle a senti la laisse se tendre. Elle a aimé le voir. Et depuis, elle se dit : « Et si ? ». Elle n'est pas la seule. Ca le fait sourire.

Parce qu'il se dit que la prochaine fois, il sait où appuyer, juste un peu, pour retrouver les minutes des possibles, celles de la dernière fois dont il a goûté tout le flou et la possibilité d'une île. Et qu'il n'y a pas que dans son ventre que la faim chuchote des choses.

Sous le saule

J'ai regardé le ciel à travers les branches d'un saule pleureur. J'ai ri et regardé tendrement une sœur et un frère dont j'ai tenu la main si petite lorsqu'ils faisaient leur premiers pas, chez moi, le mari de la nounou.

J'ai bu du champagne mélangé de cognac et de morceaux d'ananas, bu un peu de vin et mangé des bonbons au goût d'enfance et des dragées. Des choses bonnes et grasses, sucrées et crémeuses aussi. Je me suis senti un peu vieux. Mais je me suis dit que c'est la vie.

J'ai regardé mon épouse dans le soleil. Ses yeux dans les miens lorsqu'elle rit. J'ai vu des gens que je connais depuis mon enfance, d'autres pour la première fois. J'ai écouté des paroles sans intérêt, un peu lourdes ou très belles, des récits de souvenirs anciens.

Ma fille était loin. Elle m'a manqué. Elle avait à vivre d'autres choses. Et c'est bien. Aujourd'hui, j'ai regardé le ciel à travers les branches d'un saule pleureur. J'ai souri. Aux autres. A moi. Et je me suis dit que j'avais peut-être encore des choses à vivre.

J'ai pensé à toi, à toi et à toi aussi. Je me suis dit que j'avais de la chance de t'avoir connu, de t'avoir pour amie, confidente et d'avoir pu

goûter, parfois, tes lèvres et ton corps, un peu, partagé tes pensées, ton histoire et tes espoirs. Tes failles aussi.

J'ai pensé que la morale c'est simple en haut d'une chaire ou dans un livre, que j'ai fait ce que j'ai pu, que je ferai ce que je peux. Que je l'aime aussi celle qui tient ma main sous le saule pleureur. Que j'aime, j'ai aimé et que j'aimerais peut-être encore, à côté. Dans les interstices de ma vie.

Que c'est ainsi. Je ne suis pas parfait. Fragile certainement, contradictoire fondamentalement. J'ai regardé mes pieds puis le ciel à travers le saule-pleureur. Je me suis senti aimé et aimant. Pas inutile. Un peu important. J'avais une place dans ce monde. Sous le saule pleureur.

Récifs

Il y a des amant.e.s-récifs sur lesquels le courant vous ramène encore et encore pour vous y déchirer la chair, la tête et le sexe. L'âme, je n'en parle pas, vous l'avez vendu depuis longtemps.

Peu à peu, vous comprenez que le courant sera miséricordieux et qu'il vous en éloignera.

Vous priez pour que ça ne soit pas trop loin, juste ce qu'il faut pour rester à portée de vue et de vie. De voix peut-être.

Mais rien n'est certain.

Et vous chérissez les morceaux de récifs enchâssés dans votre chair.

Comme des reliques.

Comme des shrapnels.

#1

◆

Masturbations mutuelles.

Il tient le smartphone. Il se masturbe. Elle aussi.

Elle a le visage couvert de sueur, les mèches de cheveux sont collées à sa peau. Elle a le regard ailleurs. Cette expression dans le regard qui dit les ravages du plaisir. Elle a joui et elle continue plus loin.

Il se branle. Il parle un peu. En Anglais. Elle gémit. Même langue. Elle l'encourage le regard de plus en plus absent. En hors champ, on perçoit le mouvement de sa main. Sextoy ? La question se pose. Question excitante.

Il va jouir. Il accélère. Elle lui dit de venir. Elle n'est plus vraiment là. Elle est dans une orgasme lent et long, un orgasme en ricochets, flux et reflux.

Il jouit sur son visage. Jets lents et blancs.

Ses joues, ses lèvres, son menton se couvrent de cette écume opaline. Elle le perçoit peut-être. Elle continue de se masturber. Elle continue pendant un moment. Elle jouit. Elle n'est plus là. Elle est ailleurs.

J’ai joui mes yeux dans son regard d’absente.

#2

◆

Après-midi

C’est une vidéo faite au portable. Posé sur la table de chevet sans doute.

C’est l’après-midi, elle a, je pense, la quarantaine. Blonde, un corps de femme qui a eut des enfants – d’ailleurs on les entendra au loin, au rez-de-chaussée sans doute, jouer – j’aime ses corps de femmes qui n’ont rien des clichés. Avec du ventre, une poitrine qui n’est pas en lévitation, des vergetures, toutes ces choses que je trouve belles, touchantes. Des corps qui sont beaux d’être réels.

Lui, on le voit un peu moins, un corps plutôt svelte. Un corps d’homme lambda. Même tranche d’âge. Cheveux très courts. Pas vraiment beau. Pas vraiment laid.

Ils sont nus, ils vont baiser. Elle est sur lui.

Ce genre de baise d’après midi, de retrouvailles aussi. Elle lui répondra : « Elle t’a manqué ma chatte ? » à un de ses « C’est bon. Tu m’a manqué. » Il dira oui. Il le gémira plutôt.

Avant l'amazone, elle le masturbe et laissant son gland juste posé sur les lèvres de son sexe.

Le cadrage fera que parfois que leurs visages sont hors champ durant cette belle amazone. Elle va jouir. Son bassin est agile. Il se retient. Ils se parlent en chuchotant, ils essaient. Les enfants ne sont pas si loin que cela. C'est du sexe de parents avec des jeunes enfants.

Elle lui dira : « Je veux que tu jouisses sur moi. Je veux ton sperme sur mon ventre. »

Je me demande si cette vidéo a été faite pour se retrouver sur pornhub. Ont-ils tous les deux décidés de le faire ? Où est-ce lui ? Elle ? Une vidéo volée par un hacker ? Un réparateur de téléphone qui s'est « amusé », en bon bâtard de base, à la uploader sur ce tube. C'est la zone grise de la branlette sur le net.

Il va s'accroupir entre ses cuisses ouvertes, ils se branlent. On voit plus son visage à lui. Il est concentré, tendu, le visage rougit comme s'il retenait sa respiration. C'est sans doute ce qu'il fait, c'est un peu ridicule. Je me concentre sur son profil à elle, ses gestes, ses gémissements et ses mots chuchotés. Elle se caresse de la main droite avec des bruits humides qui m'excitent. Elle a déjà joui lorsqu'elle était sur lui mais on sent que l'orgasme qui monte va être plus fort. Elle jouira plus de se donner du plaisir et de le voir, lui, s'en donner en la regardant, en éprouvant du désir, fort, puissant, animal devant son corps et son plaisir.

J'essaie de me retenir et de jouir en même temps qu'elle jouira, elle. Je sais qu'elle va jouir un peu avant lui. J'ai déjà vu la vidéo. J'y reviens régulièrement depuis que je l'ai découverte. Je n'entends plus que ses gémissements, le bruits de ses doigts qui font des clapotis entre les lèvres

trempées de sa vulve. Elle accélère le geste, moi aussi.

Je jouis, elle aussi. Il viendra quelques secondes après. J'ai l'impression d'avoir baisé avec eux.

Chute(s)

Une chute.

Son corps était une chute.

Une suite de chutes en réalité.

Ses cheveux, longs et sombres, tombaient en cascade.

Chute d'eau lourde.

Visage en embuscade.

Dissimulé.

Un dos en pente douce et voluptueuse, dos chuté, chute dos. La peau douce, chaude. Frissonnante peut être, si on y pose les doigts ou les lèvres, sûrement. Peau érectile. Épiderme sensible.

Un appel.

A la chute.

Ici aussi. Dans le sillon des vertèbres, chute de baisers, de caresses ou de perles de sueur, lorsque le plaisir ensevelit. Long glissement de petites

perles opalines, peut-être, si je me répand sur ses reins.

Comme un homme en chute.

Libre.

Et il y a son cul. Déchu de l'Eden, Eve avait le même. Il appelle le gouffre celui de l'abandon, la chute lente et le souffle profond.

Le regard inévitablement entre les cuisses plonge. Sous le rouge du tissu, cherche la faille, celle du sexe doux qui engloutit tout. Le monde, la lumière, le phallus dur et l'âme éternelle.

Tout.

A genoux, les hanches en piédestal, fesses sur talons, elle est ma chute, mon saut dans le vide. Ma pénitente.

« Là, au bout du quai, je t’attends. »

Elle m’attendait sur le quai. Elle avait traversé la moitié de la ville pour venir me rencontrer.

J’étais heureux.

Elle est mon amie. Celle avec qui je devais regarder les étoiles.

C’était le matin, elles étaient parties.

Mais ce n’était pas grave, j’allais la voir.

Le quai était aussi long que la ville était vaste.

Il y a eu un imprévu une semaine avant : nous ne pouvions nous voir que très peu de temps.

Elle avait peur que l’on se manque. Que l’on ne puisse que s’effleurer à quelques minutes près, à quelques pas de distance.

Moi aussi.

Rien n'est facile. Cette fois encore. Mais on devait réussir.

Je la cherchais des yeux. Mon cœur battait la chamade (tu le sauras en le lisant).

Je l'ai appelée. Elle m'a dit : « Là, au bout du quai, je t'attends. »

Elle est arrivée vers moi avec ce sourire que j'aime tant. Mais là… C'était autre chose. La gare, les voyageurs, le bruit, le froid, le reste furent engloutis dans la lumière de son sourire.

Elle est belle. Incroyablement belle. Mais ce n'est pas pour cela que je l'aime (je ne te l'ai jamais dit, je crois), c'est pour ce rayonnement, cette lumière dont elle semble composée.

Elle avait un long manteau jaune. Habillé de lumière. Ça ne m'a pas surpris. J'ai pensé un roman de Modiano où il est question d'une femme en manteau jaune, de métro, de Paris. Je n'étais plus très clair dans ma mémoire.

Elle était comme une pépite, sur le gravier terne et gris, dans le courant d'une rivière. Elle n'était pas au milieu des autres, ce sont les autres qui étaient autour d'elle.

J'ai ouvert les bras, elle les siens, et on s'est étreint.

C'était doux, c'était de l'humain, c'était du temps suspendu par les ailes. Je l'ai serré deux fois dans mes bras. Je crois que je lui ai dit que j'étais heureux de la voir. J'espère que je ne lui ai pas paru étrange, mais je ne savais rien dire d'autre. J'étais heureux. Je ne sais pas le dire. Je sais l'écrire, après.

Je lui ai dit que son sourire était merveilleux. Je ne pouvais faire

autrement.

J'ai scruté son visage. Il était si prêt, j'ai pris son empreinte. Mes yeux ont essayé d'en graver le moindre trait dans ma mémoire. C'est évidemment impossible. Je ne sais que fixer des détails. Cela a toujours été ainsi. C'est ce qui est important, qui me perce l'âme qui reste.

Ses yeux donc, le crépitement que l'on y trouve, comme celui de la lumière du soleil, un après midi d'août dans l'eau d'une fontaine, là où la lumière sculpte la dentelle liquide, l'eau devenue flammèches.

Son sourire aussi la révèle. Un sourire qui est une porte sur la profonde bonté et l'empathie qui l'habite. C'est un sourire de foi en l'autre. C'est une bénédiction.

Croyez moi.

Une belle âme.

On a recherché un dealer de caféine.

Elle m'a dit que la gare du Nord n'était pas vraiment son territoire. J'ai ri. Moi, c'était cette ville qui n'était pas mon territoire.

Elle m'a payé mon café. J'ai protesté. Elle m'a dit c'est comme ça. J'ai fait taire le vieux mâle blanc cis. J'ai encore souri

Je souris beaucoup. Je ne le sais pas toujours.

On a parlé, à la fois un peu intimidés mais aussi impatients d'entendre l'autre, de le voir parler, se modeler dans une réalité autre que celle de nos échanges derrière un écran ou dans le haut-parleur d'un téléphone. On a beaucoup ri aussi. Elle est drôle, intelligente, vive.

Elle m'a appelé « Monsieur l'écrivain ». Elle sait que je ne sais plus où me mettre lorsque l'on me dit cela. Elle est taquine. Ça fait aussi son charme. J'ai répondu, bredouillé un truc peut être drôle, je ne sais plus, mais j'étais confus. Elle a ri. C'était beau.

Je tentais d'être à la hauteur, de ne pas décevoir… Mais je ne sais pas jamais trop comment faire.

Mes yeux clairs l'ont fixés. Je voulais savoir. Une femme forte, pleine d'humour, qui en impose, sûre d'elle, à l'aise avec sa féminité, ça je l'ai vu. Lumineux.

J'ai aussi perçu les fêlures, je les connais. On se dit beaucoup de choses. Elles sont là mais elle est plus forte qu'elles. Elle ne le sait pas mais elle est très forte.

Le temps filait, hémorragique, nous sommes allés vers la station de métro.

On prenait la même ligne mais dans des directions opposées. J'avais le temps. Je l'ai accompagnée sur le quai. Les portes des voitures étaient ouvertes. Elle m'a dit : « je prendrai le suivant ». Elle a étiré le temps au maximum. On a parlé, c'était bien.

Puis d'autres portes se sont réouvertes. Elle m'a dit : « Je dois y aller ». Elle a ajouté mon prénom, le vrai, et ses yeux brillaient. J'ai eu l'impression que ce fut soudain, précipité. Comme si elle fuyait. Comme si elle réduisait au minimum l'adieu. Elle aurait voulu rester, des heures – elle me l'a dit après, dans les mots du téléphone – moi aussi, j'aurais voulu, mais la vie, l'exigente, la prosaïque, celle qui reçoit un salaire, exigeait son dû. Elle a presque couru vers le ventre ouvert de la voiture. C'est ce que j'ai cru. La vérité est sans doute autre.

Son visage était triste. Je lui ai souri. Je n'aime pas la savoir triste. Elle est partie se placer parmi les autres. Juste derrière les portes.

Le gobelet de café à la main, les yeux dans les miens. Elle était, dans son manteau-soleil, différente. Elle était au monde.

Elle était triste mon amie. J'étais heureux de l'avoir vue, enfin, mais on allait déjà se quitter.

On ne s'est pas quitté des yeux, petits sourires un peu tristes aux lèvres, lorsque le métro est parti. Jusqu'à ce qu'elle disparaisse, je l'ai serrée dans mes yeux. Bien fort.

J'ai oublié de lui dire, qu'un jour, on les regarderait ces fichues étoiles. Et que je l'aimais, mon amie.

Camille

Vous avez 2 minutes ?

Minuit était passé et Camille me demandait un peu de temps encore.

Camille était une aimante. Elle aimait. Pas moi, non. Je ne lui demandais d'ailleurs pas. Elle aimait un autre. Camille aimait jouir, faire jouir. C'était nécessaire pour elle. Pas juste une pose ou une obligation amoureuse. Le plaisir était essentiel, elle en tirait une force vitale. Cela se voyait, se ressentait dans ses clichés, dans ses tweets.

Camille publiait des clichés de son corps, parfois celui de son amant, souvent en noir et blanc. Rien de vulgaire, de putassier. C'était doux, sensuel et affirmé. Émouvant aussi.

Le corps de Camille était un vrai corps, chaud, imparfait, en courbes et en vie.

On ne voyait jamais le visage de Camille. Mais souvent son sourire. Et il est beau le sourire le Camille. Parfois un peu triste, souvent épanoui, touchant, toujours.

Moi, je le connaissais son visage. Elle me l'avait offert, en DM. Elle

m'avait offert ses yeux aussi.

Elle m'avait dit : “mes yeux et mon sourire sont ce que j'ai de plus beau.” C'était vrai. Mais son corps Camille, elle n’y croyait pas. Elle ne croyait pas dans sa capacité à être beau, désirable. Elle disait que tout cela n'était que mise en scène.

Camille aimait son corps par le regard de son compagnon, par celui de celles et ceux à qui elle l'offrait dans ses clichés ou dans un lit.

Nous discutions de temps à autre, c'était toujours plaisant. Elle m'avait offert certains clichés non recadrés, d'autres jamais publiés sur son compte. J'en avais été bouleversé, pas uniquement par leur beauté et leur sensualité franche. C'était la confiance qu'elle me faisait qui m'émeut. Elle m’offrait son visage, son identité. Elle m'offrait tout. Elle ne me connaissait pas. Camille me parla aussi de son histoire, de sa vie. Un peu. J'aimais Camille.

Une Mona Lisa avec un corps et des désirs que plus jamais elle ne réprimeraient.

En lignes fines, en pigments étoilés et cursives douces, la peau de Camille aussi parlait.

Elle me parla, un peu, de Lui. Son amoureux. Pas l’amant à grosse queue, la bête à jouir, non, l’androgyne du Banquet. Celui qui la possède et qui la laisse le posséder.

L'autre qui donne à son existence du sens, à son corps de la substance et à son sourire de la profondeur.

Ce soir là, je venais de lui demander de ses nouvelles.

C'était badin et léger. Puis je sus.

Je sus alors que je devais lui dire. J'avais besoin de lui dire. J'avais peur. Un peu. Qu'elle me prenne pour ce que je n'étais pas, un de ces connards en rut qui l'aborde en DM, la bite au vent et en selfie.

Ce que je voulais lui avouer, là, après minuit, était une forme particulière de respect.

Alors je lui dis que je m'étais branlé en regardant certains de ses clichés offerts en DM. Je lui dis avec d'infinies précautions, je lui dis l'émotion pas la viande qui veut exulter. Je ne voulais pas le glauque, l'impression d'être un onaniste poisseux.

Et elle me dit - ce sourire si beau aux lèvres, j'en étais persuadé : "Oh ! Mais c'est génial !"

C'est moi qui sourit alors. Je lui racontais ma peur de l'incompréhension.

Elle m'envoya d'autres clichés. Toujours en noir et blanc. Son corps nu ou déshabillé, contraint ou libre, son sourire et ses yeux dirigés vers celui ou celle qui regarde. Son regard était un manifeste. Une déclaration de guerre à tout ce qui pouvait - ou avait voulu - l'empêcher de jouir, à tous les jugements qui auraient voulu la blesser. Et elle souriait. Toujours. Il était beau son sourire, presque innocent alors que son corps, ses gestes criaient "je veux baiser jusqu'à en crever, jusqu'à l'épuisement, jusqu'aux larmes".

Cinq, sept peut être dix photographies fortes, prenantes, intimes. Pas de la représentation, du narcissisme minable, elles avaient été faites pour n'être vues que par peu de personnes. Peut être seulement celui qu'elle

aimait… Je me surpris à le croire.

Je bandais. Naturellement. Comment ne pas bander ?

Je lui demandais s'il y avait une photographie sur laquelle elle voulait que je m'abandonne. Comme un hommage.

Quelques secondes passèrent.

Et, soudain, je lus :

Je les avais. Évidemment.

J'attendis. Je me caressais distraitement. Je regardais une à une ses images.

Un rectangle apparu. Une vidéo d'une trentaine de secondes. Une miette de temps qui montrait un moment d'éternité . Celui d'une femme qui jouit. Lentement, avec talent et qui sourit en le faisant jusqu'à fermer les yeux, jusqu'à former, de ses lèvres peintes, le "O" d'un cri inarticulé.

Au loin, entre ses cuisses, sa main caressait - pénétrait peut être - variant les cercles concentriques, leurs vitesses, utilisant la main puis un doigt, posé là où le plaisir né, où le corps débute sa combustion.

Ces yeux qui me fixent. Sans fausse pudeur, sans faux semblants. Ce regard plus indécent que si ses cuisses s'étaient ouvertes devant moi. Il n'y avait plus rien d'autre que son visage transfiguré par son ascension.

Je repassais la vidéo, encore.

Puis encore et encore.

Je jouis en la regardant me sourire.

Puis un jour, je la rencontrais.

Les textes qui suivent m'ont été inspirés par des femmes qui ont partagé et/ou partage encore avec moi des instants d'intimité, un peu de leur vie, de ce qu'elles ne disent qu'a peu d'autres personnes. Elles ont toutes lu ces textes. Elles sont importantes quoiqu'il adviennent.

Celle qui dessinait

“Encule moi”

Deux mots. Une phrase simple. Elle me demandait de la prendre par le cul. Elle le demandait ou elle l’exigeait. Ce n’était pas clair. Rien n’était clair depuis le début de soirée.

Chez elle. Elle avait insisté pour que je vienne dans son appartement. Étonnant, pour une première rencontre. Une invitation à dîner. On savait tous les deux comment cela allait finir si notre première impression se confirmait. Du sexe. Un truc classique entre deux adultes consentants.

Dès mon arrivée, je sentis que quelque chose était différent. Un décalage, une sensation confinant presque au malaise… non… plutôt à un sentiment d’étrangeté. Comme une impression de déjà-vu qui ne serait jamais arrivé. Je sais : c’est confus. Mais je vous l’ai dit : rien n’était tout à fait “normal”.

Le côté “cabinet de curiosités” du lieux ne faisait qu’accentuer les choses. Un astrolabe aux reflets dorés posé sur un meuble, une reproduction de la boîte des lamentations à côté de quelques bocaux remplis de formol et d’organes, mais aussi des livres et des BD, beaucoup,

et des dessins, partout.

La voix grave et menaçante de Nick Cave et le clair-obscur des lampes sourdes finissaient de patiner le tout.

Un roman gothique ! Voilà où j'étais ! Un roman gothique écrit un soir d'orage dans une vaste demeure aux ombres profondes sur les bords du lac Léman.

On discutait…enfin "discutait"… je lui ai surtout posé des questions sur ce qui nous entourait. J'étais nerveux. Je me sentais ridiculement nerveux.

Et plus encore, sous son regard franc, décidé, presque cinglant, qui me détaillait, elle avait ce demi sourire ambigu, pas méprisant ou moqueur… non. C'était plutôt celui du joueur qui sait que ses cartes sont imbattables ; que le reste de la partie est définitivement sous son contrôle.

Elle répondait avec enthousiasme et esprit, riant sincèrement, faisant des références amusantes à des œuvres que nous aimions, me questionnant à son tour sur ma vie, mes goûts. C'était charmant et de bon goût.

Puis elle posa son verre de Graves, se pencha vers moi et posa une main sur mon genou.

"Tu préfères me prendre avant ou après dîner ? Je t'avouerai que j'aime baiser avant. Ça m'ouvre l'appétit. Cela donne même une autre saveur à ce que je mange."

Elle souriait, la garce. J'étais totalement perdu, paralysé. Elle le savait parfaitement. Elle l'avait même provoqué, cherché. Un piège. L'invitation, l'appartement, son sourire, ses yeux, son corps même, tout était un putain

de piège. J'étais perdu. Perdu et sous le charme.

Confus. Je vous avais prévenu.

"Avant… enfin si tu veux. Je ne sais pas…" Pitoyable réponse. Je décidais alors de ne plus dire de conneries en faisant ce qu'il y avait à faire : l'embrasser.

Porter le fer au cœur de la plaie. Elle me laissa faire, s'abandonna même. Je posais mes lèvres sur les siennes comme je serai entré dans un lieu où je n'avais rien à faire. Avec prudence. À l'affût.

Lèvres entrouvertes d'abord. Round d'observation. J'introduis ma langue. Elle ne me refusa pas la sienne. À pleine bouche, nous nous pénétrâmes.

Très vite, elle me toucha la queue. Il n'y rien d'autre à dire. Ce fut franc et direct. Sans circonvolutions. Moi, j'osais à peine poser mes mains sur autre chose que son genou et sa cuisse. Figé, je vous dis.

Mais bandant, tout de même.

Le contraire eût été impoli.

Il me fallait agir. Jamais elle ne supporterait ma passivité. Pas son genre. Je lui pris le sein. À pleine main. Pressant la chair nue, tiède et tendre sous l'étoffe sombre. La pointe dure du mamelon se logea entre l'index et le majeur. Je serrai.

Elle réagit.

– "Plus fort".

Je pinçais plus fortement et fit de même avec l'autre sein.

J'embrassais son cou. Elle appréciait et me l'offrit. Ses cheveux blonds ruisselaient sur le tissu sombre du canapé.

Elle ouvrit mon jeans et sortit mon sexe avec une dextérité surprenante.

Elle se mit à me branler. Pas une branlette polie, du bout des doigts. Non. Elle me prit à pleine main et me branla vigoureusement. Je me dis qu'à ce rythme, j'allais quitter la partie plus vite que prévue.

Je posais ma main sur la sienne et ralentis son mouvement.

– Monsieur n'est pas joueur ?… Elle riait.

– Disons que je préserve mes chances de te faire jouir avec autre chose que mes doigts et ma bouche.

– Hum… Parfois cela vaut mieux… mais je ne veux pas te mettre de pression.

– Ben voyons. Ça ne serait pas ton genre.

– L'ironie comme aphrodisiaque ? Risqué comme méthode.

– Et celle-ci ?

Je déboutonnais son pantalon et, lui soulevant les fesses dans le même mouvement, je retirais culotte, pantalon et chaussures. Je me retrouvais à genoux devant sa chatte. Blonde, elle aussi. Les poils translucides laissaient deviner une fente plus claire que la peau brune du renflement entre ses cuisses. Elle mouillait.

– C'est beau une chatte. Ça m'émeut toujours.

Je la regardais. Elle soutint mon regard et, écartant les cuisses, posa

ses pieds encore couvert de ses chaussettes sur mes épaules.

Elle pencha un peu la tête sur le côté, un sourire d'infinie tendresse aux lèvres, comme attendrie.

– J'aime te voir ainsi…

Et, saisissant mes cheveux d'une main ferme, elle fourra ma bouche au beau milieu de son sexe.

– Lèche-moi.

Et, voyez-vous, j'obéis. Je ne pus rien faire d'autre. Non pas que je n'aime pas cela, bien au contraire, j'adore lécher, mais je n'étais pas habitué à l'expression brute du désir d'une femme. À son verbe. À ses mots qui disent ce qu'elle veut. Clairement. Abruptement. Simplement.

Une phrase. Deux mots.

Donc je léchais. Ma langue lapait, pressait, explorait, pénétrait. Mes lèvres contre les siennes. Je m'appliquais. Je mettais du cœur à l'ouvrage et je la sentais prendre son plaisir, lentement, avec application et une exigence évidente sur laquelle, là encore, elle posait des mots. Ses mots.

Ils me guidaient, m'encourageaient, me corrigeaient ou me refreinaient. Des mots mettant mon corps au service du sien. Parfois prononcés dans un souffle, crachés la mâchoire serrée ou criés à pleine bouche. Ses mains empoignant ou caressant mes cheveux me traduisaient aussi ce qu'elle voulait. Je parcourais en tous sens le drapé de sa vulve. Jouir. La faire jouir. Vraiment. Donner du plaisir avec la bouche nécessite une réelle abnégation, une empathie profonde. Une vulve n'est pas sapide, elle n'a pas de réelle saveur ou une vague impression de sel peut-être. Ce sont des auteurs en mal de clichés qui donnent cette fausse idée

que bouffer un con, c'est dîner d'Ambroisie à la table des Dieux.

S'il y a bien un parfum, ce sont des fragrances différentes selon l'excitation, la période du cycle ou l'heure de la journée. Il n'y a pas de "goût ». C'est du moins mon avis… et vous me faites confiance, non ?

On ne tire aucun plaisir concret de cette pratique. Personne, jamais, n'a joui avec sa bouche, même Linda Lovelace – surtout Linda Lovelace devrais-je même dire.

On suce, on lèche pour le plaisir de l'autre, pour la satisfaction de l'emmener là où on ne peut aller.

C'est un don de soi, un putain d'acte de foi. Bien plus honnête qu'une pénétration au fond.

– Tes doigts.

Deux mots. Encore. Phrase simple. Clarté du propos et de l'envie.

Allons-y pour quelques phalanges.

Les doigts. De précieux alliés. Impossible de ne pas utiliser ces petits pénis si mobiles, si adaptables.

Elle jouit glorieusement. Cette sensation d'être "pleine" de mes doigts dut amplifier l'orgasme provoqué par ma langue. Orgueil très bien placé, non ?

Elle jouit dans une lente ascension de son bassin.

– Je vais jouir ! Ne t'arrête pas… furent les derniers mots intelligibles que je pus saisir avant le maître-orgasme.

Elle cria, peu, et, mordant ses lèvres, se retint, beaucoup. C'était

fascinant. Et très beau. C'était aussi effrayant. Comme une déchirure profonde ravageant son corps.

Elle arracha ma tête de sa chatte lorsque le plaisir devint agacement.

J'avais la mâchoire et les genoux endoloris.

– Ça suffit…

Je me contentais d'embrasser l'intérieur des cuisses et les plis de l'aine. Doucement. Je retirais mes doigts. Lentement.

Posant sa main sur ma poitrine, elle me repoussa. Sans brusquerie, du bout des doigts. Je me retrouvais agenouillé devant ses cuisses ouvertes, devant sa vulve mouillée et luisante, une franche érection contrariant la verticalité de ma posture.

Elle me sourit. Elle se leva et se tourna, m'offrant la vision de son cul. Elle avait gardé son haut noir. Sa nudité partielle le mettait en valeur par contraste, comme un révélateur. Un cul blanc, bien dessiné, un cul réel, avec des imperfections qui n'en étaient pas, un cul qui donnait envie de le caresser, de l'embrasser, de le baiser.

Lorsqu'elle se mit à quatre pattes sur le canapé, les avant-bras sur le haut du dossier, les genoux suffisamment éloignés, son sexe, ouvert sur des plis incarnats, auréolé de ses fins poils blonds, rayonnait. C'était beau. Putain que c'était beau, vous ne pouvez pas savoir… Enfin, je crois que si… vous arrivez à deviner, non ?

Elle tourna un peu la tête vers moi – je m'étais relevé – et sous ses cheveux, je devinais son regard – verts, ses yeux étaient verts, vous ne l'aviez pas deviné, hein ? Vous pensiez "bleus". Vous pensiez cliché. Normal.

J'enfilais un préservatif lorsqu'elle me dit deux mots. Une phrase simple.

– "Encule moi"

Alors, je l'enculais.

Cette fois, c'est elle qui s'était déplacée. Il l'avait invitée. Elle le faisait rarement. Il y avait quelque chose chez lui qui l'avait touchée. Au-delà du physique, une proximité intellectuelle, un amour des mêmes livres, films… Elle avait aussi perçu de l'intelligence. Il était au-dessus de la moyenne. Et elle détestait la moyenne. Elle ne baisait pas avec un corps. Jamais totalement. Ni même avec le sien. Elle baisait avec sa tête. Il lui fallait de l'intelligence pour jouir. Toujours. Et de la confiance, parfois.

Il y eut du Graves profond et un repas très agréable. Ils parlèrent, beaucoup. De films – les clairs obscurs d'Alan Parker, la scène prémonitoire de l'ascenseur d'Angel Heart – mais aussi de livres, de musiques – des Doors notamment. Intellectuellement stimulant, évidemment. C'était comme des préliminaires pour elle, elle parlait beaucoup, elle réfléchissait plus vite encore. Il répondait avec pertinence, suffisamment pour montrer qu'il suivait ses raisonnements, souvent justes et complexes. Il la relançait. Assez pour écouter sa voix. Un peu grave, texturée par le tabac, un débit fluide mais solide. Un truc qui pouvait vous emporter si vous n'y preniez garde. C'était un flot puissant, sûr de lui qu'il fallait parfois affronter.

Il savait l'interrompre. C'était aussi un aspect qui lui plaisait, à elle, qu'on puisse l'interrompre. Intelligemment bien sûr. Du répondant, elle voulait du répondant.

Cela faisait quelques minutes qu'il n'avait rien dit. Il l'observait le

verre à la main et lui dit, au milieu d'une phrase sur Mary Shelley.

— On va baiser. Tu le sais, ça ?

Elle s'arrêta net. La colère et la surprise dans les yeux et sur le visage.

— Évidemment que tu le sais. Tu es même venue pour cela, non ? Tu es intelligente, cultivée. C'est d'ailleurs une chose que j'aime chez toi mais, là, aujourd'hui, tu es venue pour coucher avec moi.

Elle le savait. Elle ne s'était pas habillée de cette jupe, ni mis cette lingerie, ni épilée pour discuter uniquement littérature et cinéma. Elle voulait baiser.

— Oui mais…

Arrête. Ici, on va le faire selon mes règles. Tu peux refuser, je ne t'en voudrais pas, je te raccompagnerai. Tu comprends ? Je veux que tout soit clair.

– Je ne suis ni sourde, ni stupide…

– Tu arrêtes immédiatement. Tu me réponds simplement. N'oublie pas que je t'ai enculée, sur tes ordres, certes. Je t'ai aussi entendu jouir sans retenue, ma chère. J'ai entendu et aperçu l'autre. Alors tes grands airs…

– Oui…

– Oui quoi ? Le ton était cassant.

Il sonnait comme une gifle pour elle. Elle était à deux doigts de le frapper et de se lever… Mais elle avait envie de baiser. Plus que tout, envie de baiser.

Elle sentait aussi que cela l'excitait. Il lui tenait tête. Enfin.

Il se leva et s'éloigna sans une parole.

Lorsqu'il revint, il se positionna derrière elle et chuchota à son oreille :

— Je vais te mettre ce bandeau.

Elle allait répondre.

— Chut… tu vas aussi ne parler que lorsque je te le dirai. Compris ?

Les mots, leurs murmures étaient un aphrodisiaque pour elle. Il le savait. Elle se sentait humide. Déjà.

Elle acquiesça de la tête.

— Bien.

Relevant délicatement ses cheveux, il plaça et serra le bandeau. Nuit noire.

— On jouit mieux sans les yeux, ne trouves-tu pas ?

Il souriait. Il s'amusait de sa faiblesse. Elle se mit à le haïr pour ça.

— Maintenant, nous allons nous déplacer un peu.

Il la guida. Elle était désorientée. Ce fût court.

Soudain, il lui plaqua le buste et la tête sur une surface dure, froide.

Elle gémit. De surprise et de la morsure du froid sur ses tétons.

Il se pencha, se colla à elle, la contraignant à ne pas bouger. Le froid pinça davantage. Ses tétons étaient durs. Sa bouche approcha de son oreille, au plus près. Un murmure encore. Le ton était calme, doux.

— Je vais te prendre. Et ton plaisir, je n'en ai rien à faire. Tu

m'entends ? Tu es devant le miroir de ma salle de bain. Je vais te prendre. Je vais te regarder te faire défoncer. Ce sera très graphique, non ? Une belle mise en abyme. Le genre de truc qui te plaît. Et finalement, je vais me répandre. Pour marquer mon territoire. Et je vais voir ton joli petit visage se contracter, ta bouche s'ouvrir, gueuler peut-être. Tu imagines bien tout cela ?

Elle ne dit rien. Elle était perdue.

Il lui claqua les fesses. Elle voulut se redresser mais la main sur sa nuque la maintenait.

— Alors ?

– Oui…

– Bien.

Il releva sa jupe noire. Et siffla.

— Eh bien, au vu de ta lingerie, tu voulais vraiment te faire prendre. N'est-ce pas ? On ne met pas ce genre de choses si on ne compte pas les montrer.

Pas de réponse. Nouvelle claque.

— Oui… le ton était pitoyable, sa joue pressée contre le marbre gênait l'articulation.

Nouvelle claque. Au même endroit. Plus cinglante.

— Oui quoi ?

– Oui, je voulais me faire prendre.

– Tu vas donc m'enlever ta culotte. Allez ! Dépêche. J'ai une belle érection à utiliser.

Elle essaya gauchement de glisser ses mains le long de ses hanches pour faire glisser la culotte. Elle se sentait ridicule. Elle mouillait comme une dingue. Il ricanait.

— Quand il s'agit de donner des ordres, en ton palais, tu es plus agile.

Nouvelle morsure sur ses fesses.

La culotte était restée à mi-cuisse mais sa vulve était dégagée.

— Entièrement épilée… pourquoi tu t'épiles intégralement ? Explique-moi. Moi, j'aime bien quand mon foutre reste sur les poils. Pourquoi tu fais ça ?

– Je préfère…

– Tu préfères pour te caresser, non ?

Choc des doigts sur la peau nue cette fois.

— Non… je préfère sans…

– Tu mens.

Sa fesse rougit davantage.

— Tu aimes te caresser… mais on en reparlera tout à l'heure.

La surprise fut totale lorsqu'il la pénétra. Elle se contracta sous le coup d'une douleur qui ne vint jamais. Il la pénétra facilement. Elle mouillait vraiment.

— Tu es prête. Je n'en doutais pas. C'est bien.

Il lui donnait des coups de reins violents.

Elle gémissait. Sa poitrine était douloureuse, son cou aussi, elle essayait de se maintenir en place en saisissant les bords du plateau.

— Tu devrais voir ton beau visage, ma douce. Si dur parfois… Pour le moment, – il lui asséna un beau coup de rein – il ne sait pas s'il doit jouir ou pleurer. Hum… je sens que je vais bientôt te marquer.

Il jouit sur son cul en grognant et étalant largement son sperme avec sa queue. Elle sentit les saccades et la chaleur humide de son gland glissant sur sa peau. Il avait choisi l'endroit où sa main avait marqué le plus. Elle n'avait pas joui. Elle était tremblante des crispations musculaires, du plaisir qui s'annonçait à peine.

— Bien… c'était vraiment bien, non ? Tu n'as pas joui ? Tu m'en vois désolé mais je n'avais ni le temps, ni l'envie d'attendre que tu viennes. Tu ne m'en veux pas, hein ?

Elle ne répondit rien. Mais elle aurait voulu lui exploser la mâchoire et lui cracher à la gueule. Elle en tremblait. Une larme coula accentuant la colère et la honte.

— Tu peux enlever ton bandeau et te nettoyer. Je t'attends dans le salon. Nous n'en avons pas fini.

L'éblouissement lui fit cligner les yeux. Elle le regarda s'éloigner après avoir refermé sa braguette, la laissant seule, penchée au dessus du lavabo. Elle évita de croiser son regard dans le miroir.

Lorsqu'elle revint dans le salon, il était assis dans un fauteuil, face à elle. Elle essayait d'être le plus digne possible avec son rimmel ayant un peu coulé, sa coiffure, si savamment travaillée, en désordre et sa jupe

chiffonnée, tachée de sperme.

— Viens. Approche. Il lui tendait un verre de vin. Bois. Il est bon.

Elle but une gorgée. Il l'était. Ses saveurs s'insinuaient dans sa bouche, son palais, son nez. Après ce qui venait d'arriver ses sens étaient plus affûtés, plus sensibles.

Elle ferma les yeux.

— Profite. Garde les encore un peu fermés.

Il se leva.

— Car tu vas devoir les garder bien ouverts. Pour la suite.

Il alla ouvrir le tiroir d'une antique drèche. Il se saisit de quelque chose. Elle ne voyait pas ce que c'était, il lui tournait le dos. Et le miroir face à lui ne reflétait pas l'intérieur du tiroir. Il la regarda à travers ce dernier.

— Relève ta jupe au-dessus de tes hanches. Expose cette vulve si belle que tu en enlèves la toison. Voilà. Enlève ton haut, ton soutien-gorge. Montre-moi tes seins. Il mérite d'être… libérés.

Elle aimait ses seins. Elle savait qu'ils étaient beaux. Qu'ils plaisaient. Elle savait exactement ce qui plaisait aux hommes chez elle. Ce n'était pas de l'orgueil, ni un pathétique narcissisme. Juste la vérité. Elle était intelligente, très. Et elle savait ce qui leur plaisait chez elle. Et certaines choses étaient difficiles à admettre. À avaler. La chienne en elle, lorsqu'elle hurlait, lorsqu'elle se déchaînait, éclipsait cette intelligence, cette sensibilité extrême aux yeux de ses amants, à ses propres yeux aussi. Et c'était une souffrance. Une injustice immense. Elle en pleurait parfois.

Elle espérait que lui serait différent. Qu'il verrait au-delà des apparences. De la surface glacée. Là où presque tous échouaient.

— J'espère qu'il sera à ta taille… elle entendit un bruit. Assieds-toi. Sur le fauteuil.

Il l'observait toujours à travers le miroir.

— Tu vas devoir regarder les choses bien en face. Tu vas aussi me raconter. Te raconter.

— Mais…

Il saisit le large miroir par les côtés de l'encadrement ouvragé. Il avait une esthétique très gothique.

–… j'ai un petit dispositif scénique à mettre en place.

Captivée, elle l'observa le poser contre le fauteuil qui lui faisait face. Dès qu'il se retira, elle se vit. Assise, elle distinguait sa chatte au creux de ses cuisses, son ventre en partie caché par sa jupe tire-bouchonnée, ses seins fermes, pleins et elle se fixa, scrutant son visage. Ainsi décomposée, elle se trouva presque belle. C'était rare.

Elle regarda le meuble au tiroir resté ouvert. Un gode. Il avait sorti un gode.

Il avait suivi son regard. Sourire aux lèvres, il s'en saisit et vint vers elle.

— Tu as vu ton jouet. Il est beau. N'est-ce pas ? Il lui mit devant les yeux. Mais est-il à ta taille ?

Elle trouva qu'il était de taille tout à fait normal. Rien d'effrayant. Il

était rouge. Elle se dit qu'il allait la branler avec. L'idée lui plaisait.

— Ouvre la bouche. Et il le glissa doucement. Le faisant allant et venir lentement. Plus de salive, s'il te plaît. Bien…

Il s'écarta un peu. Elle se vit en train de sucer le gode, les mains posées sur les accoudoirs. Le dos bien droit.

— Est-il à ta taille ? Réponds en suçant. Tu aimes sucer. Ça se voit.

Un "vui" humide sorti de sa bouche. Quelques gouttes de salive tombèrent sur ses cuisses.

— Prends le. Continue de sucer.

Elle s'en saisit. Il se plaça derrière elle.

— Regarde moi.

Elle tourna la tête.

— Non. Dans le miroir. Regarde-moi dans le miroir. Montre-moi comment tu vas me sucer tout à l'heure.

Elle fit montre de tout son talent. Elle suçait bien. Ça aussi, elle le savait. Elle ne le lâchait pas du regard tout en faisant courir sa langue sur le plastique, en pompant plus ou moins fortement. Ses yeux à lui en point de mire.

— Tu fais bien tes gammes. Tu es bonne élève, hein ?

Elle sourit, le gode dans la bouche. Fière, de l'exciter, de le mettre dans l'attente de la suite. Il sourit.

— C'est nul. Tu suces comme on récite sa poésie devant la maîtresse.

Elle blêmit. Blessée dans son orgueil de bon coup, de virtuose de la pipe. “Connard ! Tu te prends pour qui ?!”, ses yeux hurlaient.

— Regarde-toi. Regarde comment c’est artificiel, faux.

Elle ne voulait pas regarder. “Putain, non ! Vas te faire foutre !”, elle avait envie de lui gueuler dessus.

— Regarde…

Ses yeux ne bougèrent pas. Elle le défiait

Il lui saisit le crâne, des deux mains et l’obligea à regarder.

Ce qu’elle vit la glaça : elle avait cette bite en plastique dans la bouche, elle était nue, décoiffée, ses seins pendaient, des bourrelets…

— Va te faire foutre, putain ! Elle hurlait de toutes ses forces, à pleine gorge.

Le gode percuta le miroir avant de rebondir vers ses pieds.

Il se retrouva devant elle, la saisissant à la gorge.

— Tais-toi.

Il serra.

— Je te dis de te taire.

Sa voix était calme, très froide, assez pour être menaçante.

Elle se tut. Mais ses yeux étaient des puits de haine, elle pleurait. Elle haletait. Un peu d’écume aux coins des lèvres.

Il s’accroupit. Sans la lâcher. Il ramassa le gode, le brandit devant son visage puis, lui ouvrant les cuisses, il la pénétra.

Elle tressaillit.

— Écarte. Plus. Ta jambe. Sur l'accoudoir.

Elle fit passer sa jambe sur l'accoudoir. Le droit.

Il la branlait. Doucement. Il savait qu'elle avait un peu séché. Mais elle mouillait à nouveau.

Il allait accélérer. Elle en était certaine.

— Touche-toi.

Leurs regards étaient imbriqués. Aucun ne voulait baisser les yeux. Une partie de la suite de leur histoire se jouait là. Tenir tête.

— Caresse-toi. Tu m'as entendu ? Caresse-toi. Répété et lentement articulé.

Elle descendit sa main et commença. Elle sentit sa chatte trempée de cyprine. Elle en avait honte. Comment pouvait-elle être excitée dans une telle situation ? Putain, comment ? Elle ne comprenait pas. Elle ne le comprenait jamais.

— Tu vas me dire ce que tu fais. Et tu jouiras quand je te le permettrai. Je te fous dehors si jamais tu foires, si tu refuses, tu dégages. D'accord ?

Elle déglutit. C'était pénible. Mais ce n'était pas la main enserrant sa gorge qui la gênait, c'était la honte.

— Je me caresse la chatte. Autour des lèvres. J'aime bien quand je la saisis à pleine main, quand je la caresse dans… son ensemble pour commencer.

– Bien. Continue. Ne t'arrête pas.

– Je sens les mouvements du gode sur mes lèvres… J'ai commencé à enserrer le haut de ma vulve, autour du clitoris…

– Il est sensible ? Très ?

– Oui, je suis… excitée.

– Difficile à dire, hein ?

– Oui…

– Redis-le.

– S'il te plaît…

– Redis-le !

– Je suis excitée, putain ! Comme une putain de tarée que je…

– Arrête ça. Tout de suite. Tranchant. Il ne criait pas. Continue de me raconter.

– Des cercles, je fais des cercles avec trois doigts sur mon clito.

– Tu te sens venir ?

– Non, pas tout de suite… mais ça ira vite…

– Pas si je ne le veux pas. N'oublie pas.

– Oui… je sais.

– Tu peux te taire si tu ne fais rien de nouveau. J'aime bien te regarder te branler. La couleur de tes yeux change selon la montée de ton plaisir, tu le savais ?

– Non… elle gémissait faiblement. Je suis passée à deux doigts. J'accélère… un peu. C'est bon. C'est comme un bourdonnement.

Il accéléra le va-et-vient du gode.

— Hum…

– Tu le sens ?

– Oui… oui. Je me branle avec un doigt. Ça vient. Je le sens…

Il retira le sextoy et saisit sa main pour l'arrêter.

— Non ! Tu vas attendre. Un peu.

Elle avait le regard un peu vitreux, ailleurs, vaguement douloureux.

— S'il te plaît… continue. Ça fait… mal.

Il lui sourit.

— Évidemment.

Il fit courir l'extrémité du gode autour de son sexe. Elle se cambra s'ouvrant plus largement.

— Tu en as envie ? Il lui montrait le cylindre rouge.

– Oui. Vraiment.

– D'accord. Lubrifie-le.

Elle se mit la main entre les cuisses et se couvrit les doigts de ses sécrétions puis vint en couvrir le gode qu'il tenait.

— Tu ne m'as pas bien compris. Avec ta bouche.

"Enfoiré".

— Allez.

Il pressa sa nuque et avança l'objet. Elle essaya de résister. Mais il força. Elle l'avala.

Elle eut un mouvement de recul et il la laissa faire.

— Parfait. Tu aimes le goût ?

– Non. Mais c'est plus une odeur qu'un goût…

Le gode s'enfonça. Elle poussa un petit cri étouffé. Il reprit le mouvement interrompu.

— Ta main. Vas-y.

Elle se précipita sur son clitoris.

Il baissa la tête pour regarder.

— Directement à l'essentiel. À l'os, hein ? Demi sourire. Moqueur.

– Je veux jouir… je peux ?

– Oui mais dis-le moi. Formule-le et prends le gode.

Elle le saisit et accéléra immédiatement.

Il se décala légèrement. Elle se vit. Elle vit son reflet… ses reflets dans le miroir brisé. Elle ne vit plus rien de laid, d'imparfait. Elle ne voyait qu'une femme jouir. Elle voyait ses mains s'agiter sur son sexe, sa bouche s'ouvrir, son souffle faire trembler ses seins.

— La couleur. La couleur de tes yeux change. Tu vas jouir.

– Oui… oui… je viens. Putain, ça vient.

– Le miroir, regarde-le !

Elles étaient toutes en train de jouir, elles gémissaient de concert, elles se donnaient la main. Rien ne comptait d'autre qu'elles, leurs corps, leur plaisir.

— Tu es belle. Regarde-toi.

Elle pleurait.

— Donne-toi du plaisir. Vas-y ! Crie ! Hurle !

– Putain ! Oui ! Oui ! C'est bon.

Toujours plus de larmes. Un véritable flot. Des sanglots

— Tu es superbe. Viens ! Maintenant ! Viens !

– C'est bon ! Mon Dieu !

Elle se poignardait littéralement le sexe.

Elle fixait le miroir. Ses yeux étaient fiévreux. Elle se vit sourire. Se sourire. Sincèrement. Avec amour.

Elle jouit dans un hurlement qui lui glaça le sang.

Elle sentit sa main sur sa bouche. Depuis combien de temps était-elle là ? Pourquoi sa gorge était-elle si douloureuse ? Pourquoi son vagin lui faisait mal et, putain, pourquoi alors était-elle en train d'y remuer un gode ? Elle ouvrit les yeux. Il la regardait. Intensément. Ses pupilles brillaient. Il lui souriait. Aucune ironie, aucune cruauté, juste un sourire. Infiniment doux et compatissant. Le sourire d'un amant. De celui qui accepte, qui ne juge pas. De celui qui veut tout, qui aime autant la boue que l'or, la chienne que l'esthète, le corps déchaîné que l'esprit contrôlant

tout.

Pourquoi la regardait-il comme cela ? Elle ne comprenait pas. Plus.

— Le miroir ? les reflets ? Ils sont…

– Non. Je les ai fait disparaître. Ils ne sont que des ombres.

Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Pour vérifier, être certaine. Le miroir avait été posé au sol. On n'en voyait que l'envers.

— Ne fait plus jamais cela.

– Quoi ? Sa voix tremblait.

– Douter de moi. De ce que je dis. Jamais. Nous ne jouons pas à un petit jeu gentillet de maître et d'esclave. Pas moi en tout cas. Et toi ?

– Je… je… non, je ne sais pas.

– Si tu sais. Mais je vais le formuler pour toi : je ne te veux aucun mal, je vais te soumettre, je vais te faire faire des choses… bestiales, animales. Tu vas te rebeller, refuser… mais tu ne feras que ce que tu veux faire. Ces choses sont en toi, elles sont profondément ancrées en toi. Elles sont toi. Je les aime. Toutes. Plus que toi, apparemment mais cela va changer. Je te le promets.

Sa voix était posée. Décidée mais amicale. Une voix de consolation qui annonçait la souffrance, l'épreuve. L'espoir de la rédemption. Un acte de foi.

— Mais je serai impitoyable.

La main sur la gorge. À nouveau. Le ton sec, presque froid.

— Suce-moi.

Il se releva et se déboutonna.

— Mais pas comme celle qui l'a fait tout à l'heure. Si fière, si sûre de son talent, de sa technique. Si propre sur elle. Tu vas me sucer comme un voyageur perdu au milieu du désert se jetterait sur la mare d'une oasis. Tu vas le faire salement. Tu vas me prendre dans ta bouche comme si ta vie en dépendait. Tu vas me pomper, me cracher sur la bite, tellement baver que ton visage en sera couvert. La salive mêlée à la sueur. Ton visage devra être marqué par l'épreuve. Pas par mon sperme. Ça, on verra. Je déciderai. Tu comprends ? Chaque mot ?

– Oui. Chaque mot.

– Tes mains. Elles ne devront pas me toucher, ni te toucher. Parce que je ne veux pas que ce soit facile… pour toi. La bonne élève risquerait de revenir. Je veux de la maladresse. J'exige une offrande, tu m'entends. Et elle n'a de valeur que si elle est difficile.

– Oui…

– Et c'est mon plaisir qui compte. Le tien sera plus… abstrait. Plus désintéressé. Mais n'oublie pas, je dois sentir l'effort, l'envie, l'avidité. Si je sens que tu fais cela comme si tu te regardais dans un miroir…

– Non. Je le ferai. Vraiment. Tu seras content.

– Ça je m'en fous.

– Pourquoi ? Elle était désarçonnée et peinée.

– Tu es intelligente, tu trouveras et maintenant, tu suces.

Elle aimait la fellation. Elle aimait sentir cette chair chaude, tendre et dure à la fois. Elle aimait sentir le souffle de son amant varier selon le chemin que prenait sa langue, la pression de ses lèvres, les caresses de ses mains. Lorsqu'il saisissait ses cheveux pour lui enfoncer sa bite au fond de la gorge, accélérer la pompe ou l'arrêter avant qu'il ne lui macule le visage. Elle aimait tout cela. Même le sperme chaud sur son visage – qu'elle savait beau, attirant car ils le lui avaient tous dit et elle savait qu'aucun n'avait menti – après le grognement final. Mais ce qu'elle aimait par dessus tout, c'est l'étonnement dans les yeux du mec au bout de la queue et l'admiration qui ne manquait jamais de surgir. Elle savait ce que ses amants se disaient : "Mais comment fait-elle ? Elle est merveilleuse, j'ai de la chance. C'est la meilleure pipe de ma vie.", et, parfois, "Comment peut-elle tant aimer cela ? Combien en a-t-elle sucées pour être si bonne ?". Ça, elle essayait de ne pas le voir.

Mais que ce soit la première fois ou la dixième, elle lisait l'admiration à chaque fois. Dans leurs yeux.

Elle se jeta comme une démente sur son sexe, commençant par lui lécher le gland non pas à petits coups mais de toute sa langue, en salivant le plus possible. "Salement", elle n'avait pas oublié. Elle l'enfonça le plus possible, à la limite de la nausée, la faisant glisser sur sa joue lorsqu'elle lui échappait. Frénétiquement. La sueur coulait sur son front, poissant ses cheveux, les plaquant sur ses joues, son front.

Elle n'arrivait pas à voir ses yeux. Elle aurait dû ralentir pour cela et il lui avait rappelé sèchement la seule fois où c'était arrivé : "Tu refais ça, une fois, et tu te finiras seule à la main en pleurant dans ta chambre lorsque je t'aurais ramenée." Et elle ne l'aurait pas supporté, plus maintenant. Ils avaient été trop loin.

Elle le suçait, lui léchant même les couilles, les gobant, tirant sur leur peau élastique et granuleuse. Elle crachait sur son gland, étalant la salive avec sa langue. Mais le souffle ne variait pas, aucune main ne venait caresser, tirer ou replacer ses cheveux. Ça la rendait folle, la fellation en devenait plus erratique encore.

“Salopard ! Dis-moi quelque chose, merde ! Donne-moi quelque chose ! Je me défonce pour toi et tes exigences de merde ! Putain, va te faire foutre ! Je te fais ce que je n’ai jamais fait à un homme. Les autres auraient tué pour que je leur fasse cela. Fils de pute ! Dis quelque chose !… S’il te plaît… Dis quelque chose…”

— Arrête.

Un mot. Un seul. Elle se dit que c’était gagné, elle l’avait amené au bord. Tout au bord de la jouissance. Elle avait gagné. Il avait vacillé.

— Je m’ennuie.

Elle eut, l’espace d’un instant, l’impression que le monde se diluait, comme une gouache sous la pluie.

— Mais j’ai fait tout ce que tu m’as demandé…

-Oui, tu es une bonne élève.

Tout en elle se révolta.

Elle se releva en hurlant. Un long cri inarticulé. Et elle le vit sourire. Un sourire de victoire.

-“Va te faire foutre ?! Tu m’entends ! Va te faire foutre !”

Elle le frappa. Des deux poings. Sur sa poitrine.

Il la saisit par les poignets. Il l'immobilisa. Mais ce ne fut pas difficile. Elle s'était vidée de toute son énergie. Elle était vide. Vidée.

D'abord le murmure lui parvint dans la nuit, au-dessus du bruit des vagues d'un océan sombre et agité puis il se rapprocha, peu à peu.

— Écoute-moi. Concentre-toi sur ma voix. Reviens. Doucement. Voilà. Je suis là, devant toi.

Elle le vit. Elle l'entendait. Il tenait ses poignets, ses poings reposaient sur sa poitrine. Elle ne sut pourquoi mais elle baissa les yeux. Il bandait.

— C'est toi qui vas te faire foutre. Tu m'entends. Tu vas te faire foutre, tu n'imagines pas à quel point. Pas encore. Mais ça va venir.

Il la lâcha. Elle ne bougea pas. Elle en était incapable. Sa chair était devenue pierre. Elle ne voulait plus bouger, jamais. Elle le regardait.

Il lui caressa le visage doucement.

— Tout va s'arranger. Il y a un dernier cercle à franchir. C'est tout.

Il la fit asseoir sur le canapé. Il s'agenouilla devant elle, lui écarta les cuisses et se mit à la lécher. Il le fit comme on réanime un noyé. Réchauffer le corps pour faire revenir le souffle. Et elle se mit doucement à respirer. Sa langue la lapait. Il savait que la vulve est un labyrinthe, il faut le parcourir, l'explorer. Il caressait du bout de la langue les lèvres intérieures, jouant avec elles, les saisissant parfois entre ses lèvres à lui. Le souffle, là, aussi. Il l'utilisa pour faire naître le plaisir, le frisson. Il introduisait sa langue dans son vagin, le plus loin possible. Elle sentait sa chatte prise par sa bouche toute entière et le souffle. Son souffle. Chaud, vivant, presque liquide, se mouvant comme une vague, comme le ressac.

Et il y avait son regard. Plus aucune ironie, plus aucune dureté. Juste de la compréhension, de la compassion et de l'abandon. Il s'abandonnait pour elle, sa bouche sur son sexe. Il ne lui demandait rien.

Enfin il atteint le cœur du labyrinthe, le cœur des ténèbres.

Son clitoris.

Il le lécha, le suça, le pinça de ses lèvres, le pressa de sa langue. Il le baisait. Il lui faisait l'amour par l'intermédiaire de ce petit morceau de chair connecté à sa tête. Elle préférait ça, c'était mieux. Moins dangereux. Et elle jouit.

Par saccades violentes qui soulevèrent sa poitrine, comme celle d'une noyée, expulsant l'eau de ses poumons pour respirer, à nouveau. Enfin.

Ce fut long, fort, si fort qu'elle eût l'impression, tangible, inexorable de mourir. Mais paradoxalement, elle se sentait vivante, chaude.

Elle rouvrit les yeux. Il était debout. La bouche, le menton luisant.

— Je veux le retour de la chienne. Que tu la fasses réapparaître.

Le ton était à nouveau impérieux.

— Fais la venir !

Elle sentit quelque chose monter en elle, une envie inexorable, irréprimable au risque d'en crever ou de basculer dans la folie.

— Attache-moi. Je veux être attachée. Et défonce-moi. Défonce-moi le cul. S'il te plaît. Défonce-moi.

– Évidemment.

Il prononça ce mot non pas comme une réponse, un acquiescement mais plutôt comme la conclusion logique d'une réflexion intérieure.

— Attachons donc cette chienne enragée pour la soumettre. Comme elle le demande.

– Oui. S'il te plaît. Je le demande. Vraiment.

Il revint avec deux draps blancs.

— Tu me vois dans l'obligation… d'improviser. Il souriait. Mais peu importe le lien, non ?

– Arrête… Attache-moi. Je t'en supplie. Attache-moi et baise-moi. Fort.

– "Fort" ? Je te le promets. Ce sera même pire.

Elle le regarda. Interdite.

Ses poignets furent enserrés dans le drap. Un nœud simple, épais, avec le plus de contact possible avec la peau. On ne jouit pas que d'être entravé, on jouit aussi du contact de l'entrave. Ils le savaient tous les deux.

Elle était nue, il l'avait déshabillée, calmement. Elle était dos à lui, les genoux sur l'assise. Son corps blanc contrastait avec le tissu sombre. Il commença par le poignet droit. D'abord, le nœud, serré lentement, puis l'autre extrémité attachée à l'applique en métal – il y en avait une de chaque côté du canapé – et enfin la mise en tension du lien. Ses poignets s'élevèrent l'un après l'autre.

Elle le regardait faire. Aucune parole, juste leurs souffles. Leurs souffles et le crissement du tissu pour seuls bruits.

Elle le sentit s'éloigner, comme un peintre le fait de sa toile pour avoir une vue d'ensemble, apprécier la composition, les lignes de force.

Une crucifixion. Inversée. Païenne. Mais une crucifixion. Très bien.

Elle était les bras en croix, chacun d'eux prolongé par le tissu blanc, torsadé, chiffonné.

Il se rapprocha. Il glissa une main entre ses jambes. Exerçant une pression douce mais ferme sur chaque cuisse, il les écarta. Son autre main, posée sur ses reins, la guidait pour accentuer la cambrure, placer au mieux son bassin.

— Tu as un sexe magnifique. Le sais-tu ?

– Non…

Il soupira.

— Il y a tant de choses que tu ne veux pas voir. Tant de choses… mais je vais te dessiller. J'y parviendrais. Que tu sois d'accord ou pas, cela n'a pas d'importance.

Il prit sa vulve à pleine main, la caressa sans aucune douceur. Elle était humide.

— Tu sens ça, tu sens ce que je fais ?

– Oui.

– Non, tu ne le sens pas.

Il lui enfonça deux doigts dans le vagin.

— Tu sens ce que je te fais ?

– Oui… oui…

– Tu te fous de moi. Tu sens mais tu ne ressens pas.

– Vas-y ! Défonce-moi, je suis ta chienne. Vas-y !

– Tu veux que je t'encule ?! Hein ?! Tu veux te mentir, encore ? Ton corps et ta tête sont sortis de l'Enfer par des chemins différents. Ils ont dû le faire pour survivre. Pour s'échapper de là, ils ont dû faire des choses… terribles. Mais cela les a séparés, ils n'osent plus se regarder en face. Putain ! Tu dois jouir ! Pas mentir ! Pas te mentir. Je vais te prendre. Mais pas t'enculer. Prendre ton vagin, oui. Je vais le prendre sans retenue, je vais le prendre jusqu'au fond, tu dois m'y rejoindre. Tu dois faire le chemin. Tu vas souffrir. Mais tu vas jouir. Vraiment. Il est plus que temps. Plus que temps de sortir de l'Enfer.

Il la pénétra. Doucement. Mais totalement. Le plus loin qu'il pouvait.

— S'il te plaît. Je veux jouir…

– Alors donne-toi le droit de le faire ! Je ne suis que le moyen pas le but.

Il prit un rythme lent mais violent. Chaque coup de rein la percutait, la faisait vaciller, les liens la retenaient mais elle était en déséquilibre, ballottée d'avant en arrière. Sa tête pendait entre ses épaules.

Il lui saisit les cheveux, de longues mèches blondes de poupée, les réunit d'un coup de poignet en une corde épaisse et à peine tressée. Et il tira.

Sa nuque se tendit, son visage se leva.

— Regarde-moi.

Elle continuait de regarder devant elle.

— Regarde-moi ! Ne fuis pas !

Il la prenait impitoyablement, une main profondément enfoncée dans la chair de ses hanches. Chaque coup était une secousse qui la ravageait.

Elle tourna la tête. Il ne voyait qu'une partie de son visage, inondé de larmes.

— Tu mérites d'être aimée. Tu m'entends.

Les coups de reins étaient métronomiques.

— Mais ni par moi, ni par aucun autre.

Leurs corps s'entrechoquaient, se fracassaient.

Son regard était celui de la peur, de la panique mais aussi du désir.

— Aime-toi. Reprends ce qu'on t'a volé. Reprends ce que tu as mérité. Mets fin à la douleur. Jouis. Rejoins-moi.

Elle sentit ce sexe dans son vagin, son mouvement, sa chaleur, cette sensation d'être prise entièrement et de sentir l'autre totalement en elle, d'être liée à lui au-delà de la simple mécanique des corps.

Elle sentit aussi leurs souffles s'accorder, leurs corps se synchroniser, bouger dans un même mouvement.

Une pression. D'abord, cette pression dans son vagin qui annonce le plaisir lent, rayonnant qui se répand de plus en plus rapidement dans le ventre, les seins, dans tout le corps pour venir exploser dans sa tête.

Un acte de foi… dans sa voix… cela revint à son esprit. Il voulait

réaliser un acte de foi envers elle mais un acte de foi qui devait venir d'elle.

Elle jouissait. Pleinement. Avec une telle intensité que cela en devenait insupportable. Comme observer le retour du soleil après l'éclipse.

Il jouit.

À l'apogée.

Ce fut plus qu'un orgasme partagé, ils communiaient. Au plus profond, de leurs chairs, de leurs esprits, ils communiaient. Par ce qu'ils avaient de plus beau et de plus laid, avec leurs peaux et leurs souffles, ils communiaient. Par leurs regards, leurs cris, les larmes, par la morsure des liens sur la peau, par la vision de la soumission absolue, par leurs sexes, par le sperme et la cyprine, ils communiaient.

Aucun d'eux ne put dire combien de temps, ils restèrent peau à peau, lui, le torse collé à son dos, ses hanches à ses fesses caressant doucement ses cheveux, reprenant son souffle à même sa peau. Elle, haletante, les bras écartés comme le Christ en croix, le corps écartelé, brûlant, ses dernières larmes se tarissaient en traînées noirâtres.

Après il y eut la tendresse et la consolation.

Les liens furent détachés, son corps libéré de la contrainte, de la tension. Il la soutint l'allongea. Des gestes simples, d'une infinie précaution. Il prenait soin. Il ne comptait plus, il ne voulait plus compter à ce moment. Il n'y avait plus qu'elle. Il embrassa le sel des larmes séchées, la peau meurtrie de ses poignets, il baisa son front, ses lèvres. Il baisa aussi ses seins si chauds, si doux. Il baisa même son sexe.

Il s'assit derrière elle, la prit contre lui, peau à peau. Sa bouche près de son oreille et sa main dans ses cheveux. Il la bercait, un peu, comme on le ferait pour une enfant après un cauchemar ou durant l'orage.

Et il lui murmura, doucement, des mots comme un secret que nul ne devait savoir, à part eux.

Il dit aussi l'amour auquel elle ne croyait pas, il lui dit que ce n'était pas grave, il lui dit le chemin, il lui dit de ne plus pleurer et d'oublier.

Il lui dit tout cela. Et bien plus encore.

Elle s'endormit. Paisiblement. Enfin.

Celle qui se métamorphose

On a discuté art plus ou moins sacré, du corps et de sa redécouverte anguleuse. De clavicules évidemment.

De don et de contre don. De masturbation plus ou moins intellectuelle et de dame de la luxure. Elle me parle de son corps qu'elle redécouvre. Il est en pleine mue, des angles émergent. Un corps-prisme se crée. Elle s'interroge sur ce qu'il va révéler. Je ne le sais pas, c'est une chose que l'on vit seul mais elle le découvrira. Je la comprends, le mien aussi a changé. Ce que je sais, c'est qu'il émane d'elle une lumière. Chaude, douce. Une lumière qui tranche dans les ténèbres pour révéler son humanité. De la Tour, j'y pense inévitablement. Il y a des ténèbres autour d'elle. C'est ainsi mais sa lumière est plus forte. Elle est croyante. Sincèrement croyante. Une foi d'amour sincère. La lumière a aussi ce sens pour elle. Elle en est pleine. De lumière. Elle est faite pour aimer. Elle en a souffert, en souffre mais ce n'est pas grave, c'est l'amour qui remporte tout chez elle. Il sera le gagnant. C'est écrit. La foi que je n'ai pas me le dit.

Sa conversation est érudite, pleine d'humour, douce et subtilement évocatrice.

Nous avons comparé nos tétons. Nos clavicules.

Et puis, on est passé à la voix.

Ah sa voix…

Elle est sans fausse pudeur, elle est belle. Et puis, on a imaginé ce qu'on se ferait, on a dit ce que l'on faisait. Elle a joui avec science et lenteur. Avec puissance.

Elle connaît son corps, elle en parle avec talent. Ses doigts sur son sexe, ses doigts béni par lui.

Elle jouit avec gourmandise et c'est un chant sacré. Elle n'a pas peur du plaisir. J'ai parlé aussi. J'ai joui.

C'était intense. Peu importe la distance.

On s'est dit merci.

Elle est belle ma dame aux clavicules nouvelles. Elle est entière. L'intelligence sans la manipulation, le désir sans l'ombre.

Ils nous restent, un jour, à nous retrouver dans la pénombre.

Et dialoguer peau à peau.

Il y a 3 clichés.

L'un de sa clavicule.

« Je l'ai fait pour toi », c'est le message qui l'accompagne.

Elle aime mes clavicules et les siennes sont vraiment belles.

Il y a aussi la bretelle sombre de son soutien gorge. Et sur son sein, la dentelle et la finesse d'une lingerie sans doute coûteuse mais surtout très

belle. Elle aime la lingerie et elle sait la porter.

La courbe douce et émouvante de sa nuque, je la regarde aussi. La contre plongée du cliché rend inévitable de glisser sur elle, d'en suivre la chute. Je devine aussi son sourire. Juste un petit bout.

Et puis, il y a l'élément provocateur. Elle sait ce qu'elle fait et moi, ça me bouleverse ce qu'elle fait : le kimono a été glissé sur l'épaule gauche comme un rideau d'un théâtre s'ouvre sur la scène.

Ce cliché est aussi un effeuillage. Le terme est désuet, presque cliché, mais je m'en moque. Il me plaît. C'est beau.

C'est aussi une ouverture vers l'autre cliché.

Elle tient mon regard, elle le guide. Elle sait très bien ce qu'elle veut. J'aime cela chez elle.

Légère contre plongée et le haut a été ouvert largement pour rendre son décolleté provocateur. Ses seins sont couverts et, à la fois, montrés. Le soutien-gorge sublime ce que j'ai immanquablement envie de goûter, de parcourir et de saisir.

Et je vois une partie de son visage.

D'un œil, elle me fixe et son sourire, écarlate, me fige. C'est une succube. Une autre. Elle sait. Elle sait parfaitement ce que je dois penser, ce que je désire. C'est un cliché à la fois pudique et totalement indécent. Elle veut me baiser. J'ai un harpon à travers le corps et je bande comme un pendu. Je suis perdu.

Dernier cliché. Dernière plongée. La peau comme du marbre et la violence du porte-jarretelles noir ceignant son ventre, zébrant sa cuisse,

sur sa peau encrée, pour attacher le bas. C'est très beau.

Et le noeud se resserre autour de mon cou.

Violemment.

J'ai envie de laisser ma main courir. Sentir la chaleur et de plonger ma tête entre ses cuisses pour la lécher longtemps, de l'emplir de mes doigts tout en lui dévorant le sexe. J'ai envie d'être à genoux et de n'être que bon à ça : lécher, la faire gémir, crier, la pousser à dire des choses terribles et d'autres très belles. Entendre le son du nylon frottant ma peau, le bruit humide et animal de mes lèvres et de mes doigts baignés de son eau, d'en être couvert, maculé et bénit.

La pousser à me supplier de la faire jouir encore et, dans le même mouvement, d'arrêter – son clitoris, saturé de plaisir , devenu trop douloureux.

Et elle sait tout cela. Tout est construit pour que je désire comme on s'immole.

Elle est intelligente. Une intelligence puissante, profonde, qui m'intimide souvent. Celle de l'humanisme, d'une soif de connaissances aussi puissante que sa soif de jouir. La chair n'est pas faible avec elle, elle est flamboyante, conquérante, puissante.

Elle a le désir franc, respectueux. Il ne cache rien son désir. Il ne blesse pas.

Elle m'offre cela. Son intimité, son corps et ses désirs partagés. Nos désirs partagés.

Une autre femme me fait ce don. Une autre femme me fait confiance.

Nous nous faisons confiance. Totalement.

J'ai tellement de chance.

Deux images. Un Diptyque.

Première image.

Son visage et ses seins, sous la douche. L'eau, gouttelettes figées dans le mouvement, se précipitant sur sa peau pâle. Elle me regarde. Elle a le regard presque sage derrière les grands verres de ses lunettes. Ça la définit bien : "presque sage". Elle les a gardées. Tout est là dans l'accessoire et le regard qui le traverse : elle sait exactement ce qu'elle fait, elle sait exactement ce qu'elle veut. Intelligente et décidée. Je regarde ses seins. j'aimerais les caresser. Je sens leur chaleur et je sais aussi que je pourrais jouir sur ses aréoles et qu'elle pourrait jouir aussi de ce que j'en ferai. Ses bras les serrent l'un contre l'autre, je pourrais les pénétrer, dans la fente douce qu'ils forment, y poser ma joue, mes lèvres, lécher et pincer. Elle sait tout cela, elle connaît son corps, elle sait ce qu'il peut faire, à elle, aux autres. Elle le connaît et le redécouvre. j'ai fait ce chemin aussi. Regarder avec curiosité la chair se transformer, modifier sa place dans l'espace et en jouir.

Je me demande si c'est elle qui a pris la photographie. L'idée m'amuse et m'excite aussi, celle de l'autre homme, un de ses amants, qui prend un cliché pour un autre. C'est arrivé, une fois. Elle me l'avait dit. Je me demande ce qui m'excite dans cette idée. Un jour, je trouverai.

Elle ne pratique pas l'exclusivité, elle aime voguer et découvrir. L'important n'est pas la destination mais le voyage. Tout le monde sait cela. C'est un cliché. Ça n'empêche en rien sa véracité. Elle cherche quelque chose. Sans blesser, ni manipuler. Elle cherche, elle ne détruit

pas. Elle se construit un chemin vers Damas.

Et moi dans cette histoire ? Pour le moment, “Je ne suis pas possible” comme une faute de frappe – qu’elle a trouvé belle – l’a révélé.

On a déjà joué/joui à distance. Sa voix lorsqu’elle est dans le plaisir est belle et sans retenue aucune. Tout aussi récemment, sur le chemin qui la menait à un amant, elle s’est définie de la même manière qu’elle a qualifié la robe qu’elle portait : “Faussement chaste”.

On ne s’est jamais rencontré, l’occasion fut manquée récemment. De mon fait. Pas le choix. Peut-être bientôt. Se passera-t-il quelque chose ? Peut-être ou peut-être pas. J’ai déjà expérimenté le fait d’être “fantasmé”. Oui cela semble prétentieux, mais j’écris sur des femmes qui lient des relations avec moi, j’écris bien. Enfin, j’écris des choses qui peuvent avoir une certaine force. Alors je deviens un autre homme. Celui qui est devant elles à un moment, nu, dans la même pièce – c’est arrivé, peu souvent mais c’est arrivé -, n’est pas l’auteur, le narrateur de ce qu’il voit chez elles, il est celui qui a un corps, une voix, une sensualité et des désirs. Un bite aussi mais je n’ai jamais pénétré mes amantes – cela vous étonne, n’est-ce pas ? – je m’en suis rendu compte après la première fois, dans une chambre d’hôtel près de la gare du Nord, il y a quelques années, une éternité. Cela s’est confirmé les autres fois. Un impensé sûrement. Culpabilité de l’homme adultère ? Là encore, rien n’est certain. Mon sexe n’est pas pénétrant, il n’en a pas besoin, il est “au service de” – quelle prétention, hein ? -, elles m’ont sucé, branlé, il est à leur disposition. Et je mets le reste de mon corps au service de ce but : faire jouir. Je jouis de faire jouir. C’est immensément égotique. Evidemment. J’ai joui sur des seins, dans une bouche, que j’ai baisée juste après. J’ai abandonné l’idée même de jouir, une fois, naturellement, sans y penser réellement. Ce fut

une des plus belles nuits de ma vie. Je m'en moque de me répandre. Une femme qui jouit, un corps qu'on me permet de parcourir, me suffit. C'est ainsi. Ce n'est pas une posture, vous pouvez le penser, c'est votre droit et je vous emmerde bien profond si c'est le cas, je crois que c'est un fantasme pour moi : ne pas pénétrer et en jouir quand même. Avec l'âge, on gagne en sagesse, dit-on. Dont acte.

Qu'en sera-t-il avec elle ?

Peau à peau, il est certain que la contemplation n'aurait qu'un temps, que les chairs hurleraient la faim et la dévoration. Nous ne sommes pas fait d'éther de délicat mais de sécrétions désirées et d'envies abyssales. On se baffrerait l'un l'autre, du cul gargantuesque, du sexe de faunes déchaînés. Un truc animal et beau à vivre.

Mon sexe entre ses lèvres et son regard, levé vers moi, qui me dit : "J'ai le pouvoir."

Allongée sur le ventre, mes doigts en elle et une main qui claque son cul comme on donne le tocsin. Ou peut-être une conversation plaisante, devant un thé brûlant, des échanges de regards, des doigts qui se touchent et un baiser à la fin.

Peut-être tout cela. Peut-être quelque chose de différent.

Peu importe ce que ça sera, un jour, la rencontre, elle sera belle. Ça, je le sais.

Deuxième image.

L'image est aussi puissante que douce.

Son sexe. Après ses yeux, son sexe. Il n'y a aucune dualité des deux

images, elles se complètent. Elles disent ce qu'elle est. Entre ciel et terre, le sexe est aussi le reflet de l'âme.

Entre ses cuisses serrées, un taillis sombre, et une fente sous couvert. Sur ses cuisses, il y a de l'encre sous sa peau formant de beaux dessins qui étrangement créent avec ses poils une trinité cohérente rappelant le jardin premier, celui de l'origine du monde. Des animaux, des végétaux et une figue. C'est beau ce sexe en friche sur son ventre doux et ses cuisses ornementées. Les poils dessinent un arbre, je m'en rends compte – une révélation ? -, leur densité dessine un tronc le long des lèvres puis, sur le clitoris, s'évase en une canopée dans laquelle j'aimerais enfouir doigts, nez et langue. Elle me montre un Eden à explorer, que l'eau chaude irrigue. Si sa vulve, dans mon regard, devient Daphnée, mon désir n'est pas celui inextinguible d'Apollon, il est respectueux, presque apeuré. Un sexe de femme c'est impressionnant, c'est un labyrinthe, un chemin initiatique vers les mystères. Ça me donne, depuis la première fois, plus envie de poser un genou à terre et de l'admirer que de dresser la queue pour le posséder. Je suis un contemplatif.

Et ma Madone à la douche m'offre le sien.

Celle qui sourit

« Raconte moi. Comment est-elle ? Comment est son corps ? Qu'est-ce que tu aimes ? Qu'aime-t-elle, elle ? »

Elle était allongée sur le ventre. Sur son lit. Les pieds au milieu des moelleux oreillers blancs. J'étais assis, face à elle, dans un petit fauteuil.

Il avait neigé durant la nuit et toute la matinée. La lumière était cotonneuse, sourde.

« Raconte moi, s'il te plaît. »

Elle fit glisser le bas de son pyjama me dévoilant, en partie seulement, ses fesses. Un cul de statue. Marmoréen, plein et ferme. Avec un détail, un délicieux détail qui la rendait réelle : la marque du maillot des dernières vacances.

Elles ne les aimaient pas. Moi, je les trouvais merveilleuses. Un cul de femme. Un vrai cul.

Elle glissa une main sous son ventre.

"Raconte moi, s'il te plaît. »

Elle souriait. Un sourire désarmant. Elle avait de grand yeux sombres. Profonds. Elle savait en jouer de ce regard. En virtuose.

Pour une femme au milieu de la trentaine, son visage avait étonnement conservé l'ambiguïté de l'adolescence. Un mélange d'ingénuité et de séduction. Un truc extrêmement inflammable.

Elle aimait les histoires. Le soir, avant de s'endormir, elle s'en inventait. Elle faisait cela depuis l'enfance. De petites histoires – parfois érotiques, souvent tendres. Elle hésitait à les raconter – elle en avait un peu honte et puis elles ne savaient pas si elles étaient dignes d'être écoutées – alors elle les gardait pour elle. Comme des secrets un peu honteux. Ce n'était que récemment qu'elle m'en avait confiées quelques unes. Elle était douée.

Elle aimait aussi beaucoup en écouter.

Le mercredi – elle ne travaillait pas, ce jour là –, elle me demandait de lui raconter les miennes. Je suis doué. C'est elle qui le dit. Moi, j'aime la voir se caresser. Sentir le plaisir monter dans ses yeux, voir ses joues rougir – comme une enfant surprise la main dans le pot de confiture –, regarder son bassin onduler doucement, imaginer cette main, sous son ventre aller et venir, caresser et fouiller. J'aimais aussi le pouvoir que j'avais, voir concrètement l'action de mes mots.

Parfois, lorsqu'elle est très mouillée, j'entends le clapotis de sa vulve que je sais trempée au point de couvrir l'intérieur de ses cuisses de cyprine. Elle ne se branlait qu'allongée sur le ventre. Je n'ai jamais vu son sexe. Elle le réservait à son mari. Je comprenais cela. Elle l'aimait. Beaucoup. J'espère qu'il avait conscience du privilège.

Ses seins, eux, je les voyais. Ronds, vraiment ronds et pleins.

Appétissants. Elle les caressait lorsqu'elle se masturbait au cours de mes petites causeries au coin du lit.

Des seins vanille à l'aréole caramel. Des seins qui avaient nourri de petites bouches affamées. Les tétons étaient épais, à la texture marquée. Ils appelaient la bouche, le baiser, la morsure et le pincement. On pouvait jouir avec de tels seins.

Lorsque mon récit était achevé, elle se rhabillait puis elle venait me sucer ou me branler à mon tour. Elle voulait que je la regarde, droit dans les yeux, jusqu'au bout. Elle voulait me voir perdre peu à peu le contrôle et retrouver le sien. Celui qu'elle m'avait abandonné durant les quelques instants que duraient mes petites histoires.

Elle me laisse m'abandonner sur sa poitrine. Elle me sourit toujours lorsque je viens. Un sourire très tendre, sans aucune ironie ou expression de circonstance. Elle me sourit simplement parce qu'elle aime me voir jouir. Elle me sourit comme un ange le ferait, avec une douceur infinie.

Une femme de tête, de grandes responsabilités à assumer mais avec moi, elle était juste là . Elle n'était ni mère, ni épouse, elle était elle . Elle et son corps. Elle et son plaisir qu'elle se construisait et se donnait. Je racontais mais c'était elle qui menait le jeu. Je n'étais qu'une étincelle. C'était elle qui mettait le feu aux poudres.

Je commençais à raconter. C'était le moment.

"Elle a les yeux en amande, héritage de la part slave de son sang. Ils sont beaux ses yeux. Ils brillent lorsqu'elle veut faire l'amour. Elle a un corps tout en courbes. Généreux et doux. Sa poitrine est celle d'une nourrice. Des seins lourds, denses, si chauds lorsque que je les caresse, les embrasse ou les lèche.

Cette peau est tendre. Tellement douce, si tu savais…

Elle a une bouche fine, petite et, parfois, lorsqu'elle jouit, je vois sa langue, pointe rose, lécher ses lèvres.

A la commissure de sa bouche, à droite, une mouche.

Elle a des rides au coin des yeux, elles lui donnent du caractère – ce qu'elle a sans elles, d'ailleurs.

Le temps a marqué son visage. Mais il l'a bien fait.

Ses hanches sont larges, féminines. Infiniment. Lorsque je les saisis, en levrette ou pendant que je la lèche, j'ai l'impression de prendre le contrôle de son corps. De cette partie de son corps qui abrite son sexe, le cœur de sa chair de femme. Son sexe. Ah son sexe ! Il faut que je t'en parle. De ce qu'il est, de l'éblouissante beauté du sexe des femmes. De cette puissance tellurique qu'il abrite.

Elle a une vulve fermée comme une cicatrice fine. Sa toison est châtain. J'aime lorsqu'elle la garde. C'est doux. Un peu mystérieux aussi."

Elle a posé sa joue sur le tissu écru de la couette. Les yeux mi-clos, elle écoute. Son avant-bras bouge doucement. Elle a un peu écarté les cuisses. Son souffle est plus profond, juste un peu plus profond.

"Son odeur aussi, je l'aime. Je suis sensible aux odeurs. Souvent je sais qu'elle a envie de faire l'amour avant qu'elle me le dise. Son sexe exhale une odeur plus profonde, capiteuse. Un parfum qui me bouleverse. Ça me fait bander presque immédiatement.

Le parfum de sa chatte reste longtemps sur mes doigts. Souvent, le lendemain, je le sens encore. Est-ce réel ou est-ce moi qui le

“reconstruit” ? Au fond, je m’en moque. Ce que je sais, c’est que, lorsque je les porte à mon nez, pour les humer, je ne peux m’empêcher de sourire.

La partie de son corps la plus sensible est son dos. Et sa nuque. Son cou aussi.

C’est là que je frappe.

Lorsque mes lèvres se posent là, juste à la naissance des cheveux, elle frémit. Toujours. C’est irrépressible.

Mes mains parcourent son dos. De la pulpe des doigts, j’effleure sa peau. Lentement. Des épaules à la naissance des fesses. Mes caresses, je les fais légères, comme des souffles.”

Elle relève imperceptiblement les hanches. Sa bouche est légèrement entrouverte. Des mèches de cheveux lévitent sous le va et vient de sa respiration.

Ses yeux se ferment. Elle entre dans le labyrinthe. Celui qui mène dans le cœur des ténèbres intimes, là où est la bête. Elle veut l’animalité de l’orgasme, sa brutalité. Elle a une quête à réaliser, un but à atteindre. A chaque lascis, à chaque couloir parcouru, à chaque nouveau pas fait vers le centre du dédale, elle va se dépouiller des oripeaux qu’elle a patiemment tissé pour être avec les autres, pour être celle qu’elle doit être aux yeux des autres. Au cœur de son corps, de son esprit quelque chose l’attend. Une chose terrifiante et belle. Ma voix sera son fil d’Ariane.

« Alors mes baisers deviennent plus entreprenants, plus passionnés, à la limite du suçon. J’ai envie de marquer sa peau. Elle pourrait en jouir si je ne m’arrêtais pas. Mais souvent elle me demande, à regret, d’arrêter. On pourrait le voir.

Mes mains caressent plus fermement son dos. Son bassin ondule doucement mais je sais qu'elle n'en a pas conscience.

J'adore ça, sentir, voir son corps répondre à mes caresses sans qu'elle ne puisse le maîtriser. »

Et, toi, je te vois faire de même. Alors je souris. Tu ne me regardes pas. Pas encore. Mais cela va venir. Cela vient toujours.

« Je commence à déposer des baisers sur la courbe de son dos. Je ruse afin qu'elle ne puisse anticiper l'endroit où je vais poser mes lèvres.

Chacun sera accompagné d'un petit sursaut. Son épiderme est, à ce moment, hypersensible. Je la torture avec ma bouche. Elle aime. Ses ongles – lorsqu'elle ne les a pas rongés – crissent sur les draps. »

Comme les tiens. Ceux de ta main gauche. Ils griffent le tissu. Ça fait un beau drapé avec cette lumière cotonneuse. Mais ta main va bientôt relâcher son étreinte. Et je sais ce qu'elle va faire.

« Mes mains caressent ses seins. Ils se sont durcis. Ils sont plus pleins encore.

Je commence par leur pourtour, puis j'étends ma main pour les presser lentement. Sans brusquerie.

Je coince, entre deux phalanges, son téton et je le pince jusqu'au gémissement.

Ils deviennent durs. Très durs. Je viens les lécher, les sucer, les mordiller. Tout en malaxant plus rudement son sein.

De temps à autre, je les saisis, tous les deux, et les presse l'un contre l'autre, pour en accoupler les mamelons, les lécher et les sucer – les

mordre précautionneusement aussi. Elle aime. Elle se cambre. Et elle gémit. Je l'ai déjà fait jouir avec les seins. Je me souviens encore de cet air étonné qu'elle avait alors eu. »

Et toi, tu fais de même. Ta main a enfin lâché l'étoffe du lit pour s'occuper de tes seins. Tu me regardes. Au travers des mèches en désordre, je vois tes yeux. Ils brillent. Ton regard est un peu vague. Tu n'es pas vraiment là. Mais, ici encore, ce n'est qu'une question de temps.

« De temps à autre, je viens l'embrasser à pleine bouche, mêlant nos langues, ou doucement sur une lèvre, son menton, ses joues, le lobe de l'oreille.

J'aime lui caresser le visage. Les cheveux aussi.

Lorsque mes doigts passent sur ses lèvres, de temps à autre, elle en suce un, elle me mord parfois.

Son souffle se fait profond, s'accélère ou se ralentit. Il guide mes caresses. J'entends aussi de petits gémissements, un "oui" chuchoté par épisode. »

Toi aussi tu gémis. C'est une série d'orgasmes très doux qui s'annoncent. Tu as relevé un peu trop vivement la tête. Je pense qu'un ou deux de tes doigts ont dû pénétrer en toi.

Ton front repose sur le lit, ta nuque se courbe et tu avales bruyamment l'air. Tu jouis, c'est évident mais tu tiens encore les rênes. Il y a encore du contrôle. Ça ne va pas durer, tic-tac, ma belle. Tic-tac.

« Ma main droite quitte alors sa poitrine ou son dos. Ma paume glisse sur son ventre. Je parcours les irrégularités émouvantes de ce ventre de femme. Je les aime tant. Plus qu'elle, je le sais aussi. Je passe sur son

sexe. Je ne le caresse jamais directement, non. Je le survole. Souvent sa toison laisse quelques traces humides sur ma peau.

Je poursuis mes caresses sur ses cuisses puis ses jambes.

Je descends jusqu'à la cheville. Elle aime que je la saisisse, fortement. Lorsque je la prends, que ses jambes reposent sur mes épaules, elle gémit toujours plus fort lorsque mes doigts les enserrent comme des entraves. »

Tes doigts ont arrêté de jouer avec ton con. Toujours sur le ventre, la main entre les cuisses, tu t'offres une pause. Tu fais toujours ça avant de jouir à nouveau, plus fort. Tes hanches bougent, c'est presque imperceptible. Tu continues de frotter ton clitoris contre ta paume. Tu n'éteins pas le feu, tu l'entretiens. Juste ce qu'il faut. Il couve dans ton étoupe. De petites braises au creux de ton ventre, fille du feu. Je vais donc souffler un peu. Juste ce qu'il faut. C'est la dernière ligne droite, mon allongée.

« Je baise son ventre, le pli de l'aine, les rondeurs de ses hanches. Elle se tortille un peu. Elle rit parfois. Chatouilleuse.

Lorsque ma bouche revient vers ses seins, ma main remonte de concert vers sa chatte, vers ce renflement de chair chaude, humide. Les lèvres sont plus charnues, sa vulve est pleine. Les femmes sont des hommes comme les autres, elles bandent aussi.

Je lui prends le sexe, entièrement, dans la main comme une conque. Je le masse, je le pétris doucement. Ma bouche est dans son cou, je l'embrasse tendrement. Cela dure un petit moment. Je veux sentir battre son sexe, le sentir prendre de l'ampleur et sa chaleur couvrir ma main de rosée. Je glisse lentement mon majeur, toujours le majeur, dans le sillon, passant sur son clitoris pour caresser ses lèvres intérieures – qu'elle a

vraiment petites – puis je m'enfonce.

Ma bouche est accolée à la sienne. Je veux sentir cette lente expiration, ce souffle gémissant lorsque mon doigt – le premier – va la pénétrer.

Je ne l'enfonce pas entièrement. Pas tout de suite. Je joue. Je veux que chaque phalange compte.

Lorsque je l'introduis, je l'embrasse à pleine bouche. Langue contre langue. Je voudrais être à sa place, sentir par tous les moyens ce que ça lui fait, ce que son corps dit, ce que des nerfs lui hurlent. Tu comprends ? Je veux savoir. »

Elle me regarde. Son regard est dans le mien. Totalement. Elle a relevé les fesses et sa main est à nouveau à l'œuvre. Elle me regarde et elle attend. L'achèvement et l'assouvissement. Elle attend les doigts en embuscade.

« Continue… Raconte moi… Comment jouit-elle ?"

Comme ta voix est rauque…

« Elle aime être possédée, totalement, par ma main.

Je vais l'investir. Doigt après doigt. Ils vont se mouvoir en elle, doucement, caresser, explorer, s'agiter, devenir épileptiques et la faire jouir. Oui, je tiens toujours à la faire jouir de ma main. Plusieurs fois. Mes doigts réunis en faisceau vont lui emplir le vagin. Je la prends au son de son sexe détrempé, mon autre main sur son clitoris. Je suis agenouillé et je regarde son corps se débattre avec le plaisir.

Parfois, quand elle n'est pas entièrement concentrée sur son plaisir,

elle me branle. »

Tes mains sont sous ton ventre, elles bataillent pour te faire jouir. Ton souffle est celui d'une marathonienne. Tu comptes tenir. Tu veux aller jusqu'au bout… de mon histoire.

« Je lui demande – voire j'exige mais ce n'est pas si difficile à obtenir – qu'elle me dise son plaisir. Les mots m'excitent. Ceux qu'elles prononcent difficilement, en soufflant, en accentuant les syllabes finales, les laissant se prolonger me bouleversent. Ça me fait jouir, les mots. »

Mais je ne suis pas le seul…

Je la regarde, appuyée sur son coude, elle s'était un peu redressée.

Je la fixe et je lui dis :

"Parles moi. Dis moi. Que ressens-tu ? Dis moi ou je me tais."

J'affiche un petit sourire en coin. Un vrai sourire de salopard. Je la tiens. Elle le sait.

"Non… s'il te plaît… non… continue." Elle se caresse toujours, elle ne s'arrête pas. Elle ne s'arrêtera pas. Pas maintenant.

"Dis-moi."

Je ne dirai plus rien. Elle l'a deviné à ma voix. Je vois, un instant, le froid de la colère figer son visage mais je suis certain que cela l'excite.

"C'est comme des vagues… oui, des vagues. Elles naissent de mon sexe…"

"De ta chatte. Elle naissent de ma chatte. Dis le."

Je suis un salopard. Vraiment. Mais je sais que je vais jouir d'entendre cette phrase, ces mots de sa bouche. Elle est si belle, si délicate, cette bouche. Y entendre ces quelques mots, un peu osés, un peu "sales" va me ravir et me faire bander plus que je ne le fais maintenant. Mais elle aussi. Elle va aimer, il faut juste la pousser un peu. Un tout petit peu plus loin.

"Arrête…" Son regard est suppliant. Je fais mine de me lever.

"Non ! » Elle l'a dit plus fort qu'elle ne l'aurait sans doute souhaité. « Elles naissent de ma chatte… Elle naissent de ma chatte et de mes doigts. Je me caresse et j'en jouis tellement… putain, tu es content comme cela ! Tu l'as entendu, hein…" Elle n'avait pas arrêté un seul instant de se masturber et elle avait, à l'évidence – ces pommettes rougies, son regard vague, les quelques perles de sueur sur son front –, jouit à la fin de sa tirade.

Je me rassoie.

« Alors je la lèche. Parfois, elle agrippe ma nuque et me guide vers son ventre. Elle attend ce moment. J'en arrive à penser que tout ce qui précède n'est fait que pour cela. J'en tire même une certaine fierté. Elle ne me l'a jamais vraiment dit mais c'est avec ma bouche qu'elle jouit le plus. C'est avec ma langue sur son clitoris qu'elle jouit à en oublier le reste.

Pas mon sexe.

Elle prend du plaisir lorsque je la pénètre, bien sûr, mais rien d'équivalent à ma langue et mes doigts.

Je commence par son clitoris – qu'elle a déjà gonflé. Je parcours, d'un premier et lent coup de langue, les plis de sa vulve, en commençant par

ce point focal, son centre de gravité. Là où son plaisir tient en équilibre.

Puis j'insiste et je m'enfonce. Mes lèvres ouvrent les siennes, les embrassent, jouent avec elles, les étirent et les pincent délicatement.

Je laisse mes baisers dériver vers la peau tendre et bouleversante, juste entre la fente moelleuse et sa cuisse. C'est là où naît son sexe de femme, là où débute le mystère.

Mais, il est temps de revenir vers ce qui va être le centre de toute mon attention, là où pour quelques minutes, longues ou courtes, le monde va se résumer. »

Elle se saisit d'un sein. Elle le sort doucement de son corsage, de la dentelle transparente. Il s'épanouit, ferme et rond, le mamelon bombé. Elle le caresse du bout des doigts, l'orbe et le centre, de ses ongles bien taillés et d'une blancheur d'opaline. L'incarnat pâle de son sein s'y accorde parfaitement.

Elle aime les caresser. Ils sont si sensibles. Elle peut jouir grâce à eux. C'est arrivé. Elle me l'a dit. Elle prend fermement entre deux doigts le téton et l'étire, juste un peu avant de le relâcher et en effleurer, de la pulpe de l'index, le sommet. Elle le fait avec une expérience, une assurance qui ne laisse que peu de doutes sur ses habitudes.

« Son clitoris, sa chatte, je vais les posséder. Je sais, au plus profond, que c'est ce que j'aime vraiment . Lécher une vulve. Et je le fais bien. Je le sais aussi. A pleine langue ou par petites touches, je vais la parcourir. Sucer et souffler, engloutir et embrasser. Et enfoncer mes doigts, presque ma main. Elle aime être remplie, elle aime tant cela. Elle écarte si fort les cuisses pour que je lui remplisse le cœur et le con. Elle fait jouer son bassin autour de mes doigts en faisceau. Marionnette de chair qui va et

vient, jouissant autour de ma main.

Puis arrive le moment, celui de l'ascension. C'est à la fois son corps et sa voix qui annoncent l'acmé. Elle soulève légèrement les fesses et sa bouche faiblement dit "oui". L'adverbe est bref. Mais il va devenir épileptique, se déformer et s'étirer alors que je vais sentir son vagin battre. D'abord sporadiquement, faiblement puis – tandis que l'orgasme s'érige, que son corps se cambre et que s'élève son bassin – son vagin va se révolter et, au son de gémissements inarticulés, il lutte contre ma main et ma langue pogotant sur sa deadline.

Elle jouira comme on demande grâce. »

Je te vois. Vraiment. Tu es totalement nue bien que ta peau soit encore couverte. Une femme n'est jamais aussi nue que lorsqu'elle va jouir pleinement, lorsqu'elle sait que rien ne la menace, que personne ne la juge. Tu as levé les yeux vers moi. Immenses, profonds comme des abysses. Tu halètes, et chacun de tes souffles est un appel à l'aide. Tu vas te noyer, c'est inévitable, tu le veux, mais tu te débats encore un peu. Ta bouche est ouverte et tu cherches l'air. Tu me dis que tu vas jouir, comme un sous-titre à mon histoire. Je ne m'arrête pas de parler et de dire. Ce n'est pas ce que tu veux, tu veux que je raconte comment "elle" jouit, comment je la fais jouir. Tu veux des mots pour jouir, des mots qui te disent la beauté et le plaisir. Même ceux qui reviennent à une autre. Des mots qui te pénètrent, jusqu'au cœur pour mieux te libérer, te permettre de faire disparaître ce qui te construit et te piège à la fois.

Ton cul, ton si joli cul, monte et descend au rythme de ta main entre tes cuisses. Ton bras s'agite de plus en plus.

Et tes doigts s'enfoncent, caressent et saisissent.

Et tes mots se salissent.

Et tu redresses la tête si fort que ta nuque pourrait se briser.

Et tu lèves ton visage vers le ciel en criant.

Et tes yeux sont si écarquillés, mon ange, que j'y vois, l'espace d'un instant, ton âme brûler. Comme en Enfer.

C'est fini.

Tu as joui. Une dernière fois

Je te regarde comme un soldat étonné d'avoir survécu regarderait, fasciné, le champ de bataille.

Tu reprends ton souffle. Sur la peau de ton dos, une fine rosée – j'en ai presque le goût salé en bouche – s'est condensée.

Tu essaies de reprendre haleine, ton souffle se répercute dans l'atmosphère capiteuse de la chambre. Je ne t'avais jamais vu jouir aussi fort. Tu sembles ravagée par les orgasmes, écartelée.

De petits soubresauts agitent ton ventre et font trembler ton cul.

C'était beau.

Je n'ai plus rien à t'apporter. J'ai fini de te conter ma petite histoire.

Oui, je bande.

Oui, j'aimerai que tu me suces et venir sur tes seins blancs.

Oui, j'ai envie de tout cela mais ça serait salir ce que j'ai vu.

Tu ne m'as pas entendu quitter la chambre.

Je t'ai laissé, seule. Je n'avais plus rien à faire ici. Rien de plus.

Elle était agenouillée sur des bouillonnements de coton aussi blanc que sa peau. Entre ses jambes, son sexe, fente émouvante, s'ouvrait un peu sur les méandres rosés d'une chair chaude.

Elle avait un corps dense, vivant, présent au monde et qui hurlait, dans chacune de ses courbes, chacun de ses gestes, sa faim de plaisir, son désir dévorant de jouir comme on espère la lumière après une nuit trop longue.

C'était aussi un réflexe de survie. Elle avait souffert. De son corps, de son métier, de la maternité, de tout ce qui rend le temps lourd et le plaisir lointain. Trop de sérieux, de responsabilités, de choses urgentes, importantes, trop. Tout le temps. Jusqu'à l'écœurement.

Alors elle avait décidé de baiser.

Non qu'elle fût vierge – elle avait ri en me disant cela – mais elle avait décidé de faire de son corps un havre de paix, de plaisir, de liberté et de fierté.

Alors, de temps à autre, en pointillés, nous couchions. Sans obligation, ni contrainte. Nous couchions comme deux vieux amis prendraient une bière pour le plaisir d'être ensemble, de se sentir l'un à côté de l'autre, au chaud, pour rire, refaire le monde et dire par les yeux et les gestes ce qui était important.

Nous avions choisi l'option « l'un dans l'autre ». C'est plus convivial qu'une bière.

Elle m'accueillit donc, agenouillée et nue, sur son lit blanc comme un linceul.

Je me penchai vers elle pour l'embrasser. Lorsque mes lèvres se posèrent sur les siennes, j'enfonçai sans coup férir et avec une grande facilité, dans son sexe tiède et glissant, deux doigts bien fermes qui lui firent ouvrir la bouche et quitter mes lèvres

— Allons droit au but, veux-tu ? Je vais te faire jouir. Reste à genoux, ça donne à ton corps une posture admirable et, à ton cul, un aplomb tout à fait charmant. Et ta chatte restera d'un accès si facile que tu ne devrais pas regretter les courbatures que ton corps t'offrira demain.

— Arrête de faire des phrases et baise-moi.

J'accélérai et amplifiai l'action de mes doigts. Elle voulait baiser ? Qu'il en soit ainsi. J'ouvris la main, emplissant la cavité et je me mis à la masser. Son sexe était gonflé et coulait presque.

— La baise est-elle à ton goût ?

Un doigt de plus.

Elle posa sa tête au creux de mon épaule.

— Oui…

Je pris le temps de bien la branler. C'est chose délicate une bonne branlette. Il faut être à ce que l'on fait et ne jamais être branlé soi-même, ça distrait trop. Il faut doser. Il faut sentir l'autre. Ce n'est pas qu'une question de mouvements ou de techniques, c'est plus profond. Il faut guider un corps étranger vers quelque chose qui doit s'approcher le plus possible du plaisir.

Entrer en possession de son vagin, l'emplir de mes doigts, de ma main jusqu'aux limites et, pour parachever l'œuvre, faire de son clitoris, un

point de plaisir si dense que rien chez elle, ni corps ni esprit, ne pourra s'y soustraire.

Mais le branleur ne doit jamais oublier que la branlée est la seule maîtresse à bord. On ne peut faire jouir – vraiment jouir, pas l'orgasme réflexe – que si l'autre le veut, s'y soumet. Branler est une œuvre de patience et de modestie, c'est de l'altruisme dans ce qu'il a de plus pur. C'est de l'altérité qui jouit.

« En veux-tu encore ? » demandai-je. J'aime l'entendre parler, dire ce qu'elle ressent, ce qu'elle veut. Les mots donnent corps à cet impalpable qu'est le plaisir. Quoi qu'elle réponde, peu m'importe, si elle dit.

Je l'embrassais aussi. Beaucoup. Elle embrasse bien. Elle est douce et forte. Elle est avec moi lorsqu'elle m'embrasse. On sent que sa langue, sa bouche, ses lèvres deviennent une connexion avec mon corps.

J'accentuai le mouvement de mes doigts sur son clitoris et dans son vagin. Elle allait jouir. Elle était prête.

Elle se mit à suffoquer, à dire son plaisir par une suite complexe de dénégations, de révoltes, d'acquiescements, de soumissions et de suppliques. Aucune ostentation, pas de cinéma dans ses cris. C'est une libération, jouir. Alors elle le crie, elle le gueule et elle jouit plus encore de s'entendre.

Puis elle prend son envol. D'abord de petits soubresauts, qui agitent ses seins, son torse. Elle s'agrippe un peu à moi. Elle dit toujours "non" comme si elle ne voulait pas quitter la terre, s'élever, comme si elle avait soudain peur. Je sentis son vagin palpiter, un peu. Alors survint la deuxième vague, plus brutale. Je l'observais. Je la scrutais. Je ne me lasserai jamais de chercher à percer ce mystère. On dirait un

anéantissement précédant une renaissance. Une femme qui jouit c'est un Phénix.

Il arrive qu'elle entrouvre les paupières. J'essaie de capter son regard. Il peut se faire fuyant, absent ; parfois même, il me défie. Mais il est là, l'éclat. Ce truc à la fois mystérieux et évident, cette « lueur », cette « présence » – je ne sais comment la nommer vraiment – qui habite son regard, son corps et qui dévore tout en elle.

Je regardai sa bouche s'ouvrir, je sentis ses doigts se serrer sur ma peau, jusqu'à la marquer. Elle ferma les yeux, fort, très fort puis elle les ouvrit. Alors elle sourit ; parfois même elle rit, elle exulte. Elle est heureuse. L'espace d'un orgasme, elle est libre. De tout.

Elle mit quelques minutes à reprendre son souffle toujours agenouillée et agrippée à mes épaules.

Je retirai doucement mes doigts de son sexe. Ils étaient luisants et ils avaient son odeur : animale et douce à la fois. Ils sentaient la femelle et la femme, ils sentaient ce qu'elle est avec moi.

Je l'allongeai sur le lit et lui ouvris les cuisses pour découvrir sa vulve humide et odorante. Elle me dit en riant : « Alors, on veut lécher son meilleur pote ? »

Je lui avais décerné ce titre dans les premiers mois de nos échanges – sur Twitter, on avait lié connaissance par ce réseau, heureux croisement de TL – après que, très naturellement, nous nous soyons fait des confidences. Je n'avais plus de véritable « meilleur ami » depuis mes vingt ans, elle le devint. L'absence de jugements, une certaine communion de pensées, un amour commun du second degré et de l'intelligence, et puis aussi des fêlures en miroir firent de nous inévitablement des amis. Alors

on avait aussi décidé de baiser comme des gamins se crachent dans la main ou se coupent la paume pour échanger leurs sangs afin de sceller un pacte. Dans notre version adulte, ce furent nos corps et nos souffles que nous mêlâmes.

« Mon meilleur pote devrait arrêter l'ironie et profiter du moment. » Je conclus par un long coup de langue sur sa vulve, l'ouvrant jusqu'au clitoris.

Elle poussa un profond soupir. « Un bon cunnilingus… Ça renforce l'amitié, tu as raison. »

Je caressais à pleine paume son mont de Vénus tandis que de la pointe de la langue, je parcourais les crêtes de sa vulve. Effleurer et faire mouiller, ma devise de cunnilingue. Flatter délicatement avant de saisir à pleine bouche son sexe marin, l'engloutir et faire de ma langue un pieu, un fléau ou une plume. Lui bouffer la chatte sans aucune délicatesse, simplement l'envie de l'entendre me dire de continuer, plus fort ou que je suis sur la bonne voie pour qu'elle jouisse. J'aime lorsque sa main, caressante ou pressante, passe dans mes cheveux, elle est mon guide. Elle m'indique le chemin.

Mes doigts pénétrèrent, explorèrent et vinrent caresser, sous le mont où ma main reposait. La partie immergée d'un plaisir que l'on dit féminin. On ne fait pas de cunnilingus digne de ce nom sans utiliser ses doigts. C'est une faute de goût. Oubliez ce que vous disaient vos mères, on peut, on doit même, jouer avec la nourriture.

Son vagin se mit à palpiter. J'aime cette sensation lorsqu'elle approche de « l'Archipel ». C'est comme cela que j'appelle – ça l'amuse, elle me dit que ça lui rappelle « L'île au trésor » – les différents orgasmes, de formes

et de forces différentes, qui vont se succéder avant l'explosion. Cet orgasme majeur qui prend la forme chez elle d'une élévation. Son souffle s'accélère, devient plus erratique, comme apeuré. Elle relève la tête pour me regarder lécher ; parfois, comme luttant contre elle-même, ses yeux se ferment, ses traits se crispent, sa mâchoire se serre, les muscles de son cou saillent dans l'effort. Puis elle abandonne, se laissant retomber, bougeant la tête de gauche à droite, comme niant ce qui lui arrive. Elle se met à geindre, à me dire que je le fais bien, qu'elle en veut encore, plus. Elle jouit comme on respecte des paliers de décompression, avec méthode et crainte. Son île au trésor, elle l'atteint en élevant son bassin vers mes lèvres et en précipitant sa vulve sur ma bouche, s'enfonçant sur mes doigts, pressant ma tête entre ses cuisses.

Ma langue est en embuscade sur son clitoris, elle lui donne du fil à retordre, elle bataille. Son corps est comme enragé, il ne se laisse pas contenir, il ne veut pas être sage. Pour lui donner ce qu'elle veut, je dois me battre. Je ne lui fais pas un cunnilingus, je lui apprends la défaite.

J'étais épuisé. Ma mâchoire, ma langue, ma nuque étaient des points de douleurs engourdies. Elle était essoufflée, ses pommettes étaient des bûchers, la sueur couvrait son visage et ses seins. Elle regardait le plafond les yeux grands ouverts. C'est beau le corps ravagé d'une femme qui a joui. On sait que quelque chose s'y est joué, que des séismes ont eu lieu, que rien chez elle n'a pu se tenir en dehors de cela.

Je restais un moment agenouillé sur le sol, au pied du lit, entre ses jambes pendantes et écartées. Je repris mon souffle en caressant doucement son ventre. Il était chaud et il palpitait un peu. La chambre sentait la sueur, son parfum et l'odeur de sa chatte.

Je regardais la fente délicatement déchirée entre ses cuisses. Fasciné,

je me perdais dans ce labyrinthe et, au rythme de nos essoufflements, le temps passa. Un peu.

Puis sa voix, éraillée, s'éleva. Ses seins me cachaient son visage. Sa main se posa sur la mienne. « Viens me baiser, il paraît que ça se fait entre ami.e.s. »

On a donc passé le reste de l'après midi à baiser comme deux vieux potes.

Son cliché la montre nue.

Elle me l'offre avec un petit mot.

Je souris.

Elle a beaucoup d'humour.

Elle est nue sur un lit.

Je vois ce que ses yeux ont vu. Sa poitrine, son ventre. Je devine l'ombrage de son sexe dans le delta de ses cuisses fermées. Peut-être a-t-elle eu du plaisir avant ? Ou après ? Ça me plaît de l'imaginer. Peut-être qu'il n'y a rien eu. Peu importe au fond. Je vois.

La chambre est vaste et belle. Il y a des traces de vie dans cette chambre. Le désordre rassurant d'une vie de famille.

Et moi, elle m'offre son corps nu dans un de ses moments entre parenthèses, rares et précieux.

Ça me touche.

Chacun de ses clichés me touche. Je lui dis souvent.

Je suis d'une absolue sincérité.

J'éprouve du désir, évidemment. Elle a un corps d'une telle sensualité… mais elle me touche par l'intimité qu'elle partage avec moi. Ce don.

Bien sûr, j'ai envie, du bout des doigts, doucement, de parcourir ses seins. De goûter leur chaleur. De la faire gémir, un peu.

Mais être avec elle dans cette chambre, dans d'autres endroits parfois, ça m'émeut.

Elle me trouve digne de cela. Elle s'offre à moi. Elle me fait confiance.

Le désir est là. Le mien, le sien, je ne sais pas.

J'aimerai.

J'aimerai aussi la faire jouir par ma bouche, mes doigts. Prendre le temps d'explorer son sexe, d'en découvrir la beauté et la mécanique pour la faire jouir, et jouir encore. Observer et comprendre les chemins de son plaisir et lui en donner par tous les moyens. Sans rien vouloir d'autre.

Je ne suis pas un homme qui prend. Je donne et j'en jouis.

Ça n'arrivera sans doute jamais. Nos échanges n'ont pas ce but. C'est une amitié de désirs mutuels. Une relation simple. Discontinue mais forte. J'ai une totale confiance en elle. Je suis fidèle à cette amitié. Et je pense à son sourire. Elle me sourit souvent sur ses clichés et parfois de courtes vidéos. Elle est beau aussi son sourire. Si vous pouviez le voir quand il s'associe à ce regard qu'elle a dans ces moments là… c'est au-delà du désir. C'est… époustouflant. Ça me frappe dans le ventre, la tête. Une succube sculptée par le Bernin. J'ai le privilège de voir cela – parfois de

l'entendre. Ça m'est offert. C'est inestimable.

Elle ne devrait jamais douter. De sa beauté, du désir qu'elle est capable de provoquer. Elle ne devrait pas. Depuis toutes ses années d'échanges, je n'ai jamais vu chez elle que de la beauté. Par sa confiance, son corps, son intelligence, son empathie. Cette femme est belle.

Je vous le dis, à vous.

Je te le dis à toi.

Le cliché apparaît.

En nuance de gris.

Il y a juste deux phrases : "Dans un autre style… (c'est la première comme cela)"

Et il comprend.

Il regarde et il comprend.

Il est ému. Parce qu'il sait ce que veut dire ce cliché, il en ressent l'impact, il en ressent la beauté et ce qu'il dit d'elle, de lui.

Un drapé de tissu blanc, flou au premier plan, précis un peu plus loin. Près de la peau.

Sa main gauche, à l'annulaire cerclé et aux doigts un peu écartés, est posée sur son ventre, relevant doucement le tissu chiné de son haut. Juste en dessous, entre les cuisses légèrement écartées, son sexe. Il n'en voit qu'une partie.

C'est sublime.

Une douceur infinie émane de ce qui n'aurait pu être qu'une image crue.

Chaque élément, chaque détail dit la beauté, la sienne, celle de son corps, de sa vulve qui m'apparaît comme un camée – il sourit, il n'a pu s'empêcher de penser aux « Bijoux indiscrets" de Diderot. Le mouvement suggéré de sa main rend l'intimité qu'elle partage avec lui totale.

Il a déjà vu son corps, elle lui en a déjà offert des images – il est superbe. Elle lui a donné aussi ses yeux et son sourire, sa voix parfois – jouissante une seule et unique fois.

Il se souvient toujours de son regard. Il se dit à chaque fois : "Ses yeux, Seigneur… ses yeux. »

Les regards le bouleversent toujours.

Ils échangent depuis quelques années. C'est délicat et indécent, plein de respect et de confiance.

Il a écrit sur elle. Il le fait et il le fera encore. Ecrire est sa manière de dire l'intensité, de fixer l'éphémère, la relation belle et le désir partagé. C'est aussi sa façon de caresser un corps, une peau qu'il n'a jamais touché. Dire c'est jouir pour lui mais surtout c'est faire jouir, rendre hommage au désir mutuel.

Mais cette fois, il regarde l'écran de son téléphone, elle a arrêté le monde.

Il y a le désir violent. Son corps lui plaît, il lui a dit. Et il n'arrêtera jamais de lui dire. Il a déjà joui en pensant à elle, à ce qui rayonne d'elle. Il sait qu'elle aime son corps à lui – au moins un peu – et ses mots tout autant.

Il a envie de caresser du bout des doigts l'intérieur de ses cuisses. De sentir la chaleur de sa chair. De lire en braille ses frissons lorsqu'il effleurera son sexe légèrement entrouvert, révélé, avant de venir poser ma main sur la sienne. Il aimerait faire de même avec sa bouche puis poser doucement ses lèvres sur la brèche avant de la lécher, longtemps.

Être à genoux, sur le sol ou sur le lit, peu importe, être à genoux et explorer sa vulve, des lèvres et de la langue. Passer des heures à en goûter les saveurs, à en comprendre la mécanique. La faire jouir lentement, ou avec rage, sentir son corps se révolter ou coopérer, son bassin se soulever, ses cuisses s'écarter alors que ses mains saisissent ses cheveux pour le plonger en elle.

Percevoir sur ses lèvres et autour de ses doigts le corps de l'amante pulser, se contracter et se dilater, goûter l'eau de son sexe et faire de son clitoris la seule réalité tangible pour elle. Le centre de son corps, de son esprit et entendre les orgasmes jaillir de sa bouche. Indécente et libre, elle jouira jusqu'à l'érosion de ses sens.

Et sa voix aussi. L'entendre jouir comme on chante en Enfer.

Dans ce moment suspendu, face à ce cliché, il y a aussi l'émotion, pas celle du corps et du sexe, non, celle bouleversante de sa confiance. De ressentir qu'il est celui dont elle sait qu'elle peut tout lui montrer, tout lui dire, son désir comme ses doutes, ses envies secrètes comme son besoin d'être désirée. Elle n'a pas juste ouvert un peu les cuisses pour lui montrer ce qu'elle ne montre à personne, elle lui a ouvert son monde et, d'une certaine façon, son âme. Elle se livre à lui et il en a presque les larmes aux yeux, d'être le réceptacle de tant de confiance et de beauté. Il aimerait qu'elle s'aime avec la même force. Il trouve que c'est d'une telle injustice qu'elle doute de sa puissance, de ce qui rayonne d'elle. Que la

vie lui fasse douter de cela les jours de creux quand sa confiance dans sa capacité à séduire se ternit comme de l'or qui ne croirait plus à son éclat.

Il lui dit qu'elle n'a pas à regretter de vouloir vivre un peu plus, de chercher elle aussi des interstices où se recharger dans la lumière d'une autre chair. Il ne lui ment pas. Elle le bouleverse, il a envie qu'elle trouve ce qu'elle cherche.

Il aimerait, un jour, dans une autre vie ou un rêve – qui sait ? – la prendre dans ses bras et lui dire, la voix au creux de son cou : « Tu es belle, forte et belle. » Il aimerait lui faire l'amour dans le seul but qu'elle s'accorde le droit d'être libre, totalement libre d'être elle-même quelques heures circonscrite dans le périmètre d'un lit.

Dévorer ses seins, prendre sa bouche, goûter le sel sur ses flancs et s'enfoncer dans sa chair. Que sa bouche à elle, ses doigts à elle, son sexe à elle prennent possession de lui, l'utilise et l'abuse au milieu de leurs gémissements, de leurs mots sales et doux.

D'être le témoin de cela, d'être l'outil qu'elle utilisera pour cela. Il sait que c'est sans doute une chose impossible, une illusion. Une belle illusion.

Il souhaite qu'un autre lui permette alors. Qu'elle vive cela au moins une fois. Quelle soit l'alpha et l'oméga du désir d'un autre, sans culpabilité, ni regret, qu'elle vive ce désir qui élève celle qui en est l'objet. Un désir qui ne diminue pas, ni n'emprisonne.

Qu'elle vive ce petit miracle au creux d'un lit.

Et il sourit en regardant l'origine de ce monde qui lui est offert.

Elle est à genoux sur un lit.

Une bande de lumière, puissante et éclatante traverse son corps, verticalement.

Elle sourit.

Contre son genoux, l'écume du haut blanc échoué là.

Sur sa joue, la lumière s'épaissit. Goutte aussi incandescente que son regard.

Le cliché n'a peut-être pas été fait pour moi mais il m'a été offert.

Et c'est ce qui est beau.

Son corps n'est pas nu.

La ligne d'or tranche entre ses seins, court sur son ventre pour mourir sur son sexe. Je le connais. Il m'a aussi été offert. Un des joyaux de notre intimité d'écrans, de dons et de mots. Comme ceux que j'écris ici.

Elle les aime. Je les façonne et les donne. Maigres présents peut-être mais se sont les miens.

Son corps n'est pas nu. Il est triomphant.

Kintsugi.

J'ai pensé à cela. Kintsugi, jointure en or. L'art de réparer ce qui a été désuni, brisé. De sublimer la brisure, l'interstice, la différence, de sublimer ce qui rend unique.

Ces rayons du soleil qui ont pénétré par un interstice sont devenus cette ligne d'or qui sépare et unit. Je la parcours encore du regard. Fasciné par ce qu'elle est, ce qu'elle est devenue, ce qu'elle exprime.

Wabi-sabi.

Sublimer ce qui n'est uniforme, la beauté de l'imperfection, l'atypique devenu esthétique complexe, imparable, puissante.

Mais elle n'est pas brisée celle qui m'offre son corps et ses désirs secrets, ses envies, ses troubles et ses doutes. Elle est multiple, elle est la somme de facettes qui n'auraient aucun sens pour ceux qui ne savent pas, qui ne voient pas.

Je la regarde unique et multiple. Agenouillée. Visage levé vers l'objectif. Et j'imagine ma main venir doucement caresser sa joue. Sentir la chaleur du soleil et de sa chair.

Relever une mèche, glisser les doigts le long de son cou.

Ma bouche se posant sur la sienne.

La coulée d'or sur sa peau comme une parure qui glisse sur la mienne.

Celle que je vois n'est pas celle qu'elle laisse voir.

Je rêve de lui donner ce qu'elle veut, d'oublier pour elle mon plaisir. Je ne suis plus devant mon écran. Je suis dans cette chambre. J'entends son souffle, j'entends les bruits de la vie dehors, les enfants qui jouent au loin, le jappement des chiens, le vent dans les feuilles, une voiture qui passe et le son de la machine à laver.

Prendre le temps de découvrir son corps dans le silence de la chambre et de son univers. Chercher ses yeux. Les prendre dans les miens.

Elle est si belle que la regarder en est presque douloureux. La voir jouir doit être une Epiphanie. J'aimerai. Je l'imagine, je l'écris. Ça n'arrivera jamais. Et pourtant c'est beau. Pourtant je le ressens. Elle n'est

pas une illusion, encore moins une sirène – j'ai appris leur morsure, leur appétit et ce que cela fait-, ce n'est pas une femme-piège. C'est une amie.

Elle et moi ne voulons rien de l'autre, n'exigeons rien de l'autre que le respect mutuel.

Je lui demanderais si je peux la déshabiller, l'embrasser, la lécher, la lui donner du plaisir de la manière dont elle le désirera. Chaque "oui" sera une bénédiction, j'en jouirai de l'entendre, chaque "non" sera une marque de respect et accueillit avec la même joie. Celle de la confiance donnée et reçue.

J'aimerai la lécher pendant que son ventre orné de la lumière se tord, que ses doigts caressent et supplicient ses seins. L'entendre me parler, me guider, m'encourager à trouver la voie. Je pourrais jouer de ma bouche et de mes doigts longtemps. Jusqu'à l'épuisement de son plaisir.

La voir jouir doit être comme regarder le soleil : éblouissant.

Puis je m'allongerais à ses côtés et je la regarderais dormir. Observer sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration, respirer l'odeur de sa peau, de son corps, jouir de son abandon même dans le sommeil et regarder le soleil sur son corps.

Sur sa peau, il y a la lumière dorée.

Dans ses yeux, il y a une autre lumière.

Dans son sourire aussi.

Sur sa poitrine qui se découvre, je perçois toute la douceur du monde.

Beaucoup de chaleur aussi.

Des pépites d’intimité partagée.

Ça n’est presque rien.

C’est beaucoup

Ses yeux dans l'objectif et ses fesses dans le miroir.

Les premiers brillent et les secondes rayonnent.

Je remonte la courbe hypnotique de son dos depuis ses hanches qui se découpent dans l'émail blanc.

Son chignon laisse sa nuque appeler mes lèvres.

Ses yeux à nouveau apparaissent : "Viens".

J'entends sa voix.

J'ai pensé à Ingres. Une odalisque me laisse la contempler.

D’abord, je te sourirais.

Et tu lirais, sur mes lèvres, que je suis heureux d’être avec toi. Que je suis là pour ton plaisir. Simplement.

Je te demanderais si tout va bien et si je peux t’embrasser.

Je serais sans doute un peu intimidé par ton regard, ton corps et leur beauté.

Mais tu n’en saurais rien.

Mes lèvres quitteraient les tiennes pour ton cou et je toucherais ta peau. Mon premier contact avec elle. Elle serait chaude et douce.

Je caresserais ton dos, tes épaules et tes seins. Je passerais mes doigts

dans tes cheveux et sur ta joue.

J'aurais encore un sourire en plongeant mes yeux dans les tiens. Je voudrais en saisir la lumière, celle que je ne fais qu'entrapercevoir, depuis si longtemps, à travers un écran.

Tes seins seraient ensuite sous mes lèvres. Je voudrais les goûter comme on étanche sa soif, un jour de canicule. Avec lenteur, pour laisser le plaisir imprégner la chair, le laisser lentement couler le long de des nerfs et frissonner, un peu.

J'écouterais ton souffle, le moindre de tes mouvements, peut-être entendrais-je ta voix, peut-être même des gémissements. Je caresserais la peau si douce sur les flancs et celle, plus tendre encore, sous tes seins. Mes lèvres et ma langue joueraient – plus ou moins cruellement – avec tes mamelons caramels. La pointe de chair dure et terriblement conductrice en leur centre aurait toute mon attention.

Léchés par ma langue, sucés, pincés par mes lèvres, j'aimerais que tu jouisses par tes seins. Je sais que tu peux jouir ainsi, tu me l'as dit, un jour.

Et puis, viendrait le moment où, sous mes lèvres, ce serait ton ventre que je sentirais.

Je goûterais le sel sur ta peau, je chercherais les petits tremblements de tes muscles, les points telluriques. J'en jouerais pendant que mes doigts caresseraient la peau infiniment douce de l'intérieur des cuisses. J'en profiterais pour te les faire écarter imperceptiblement. Comme si de rien n'était, j'effleurerais de mon avant-bras, de ma main, ton sexe. Des maladresses feintes, évidemment. Dans quelques minutes, j'y poserai mes lèvres, ma bouche et tout mon désir. Je le pressentirais entrouvert et

humide, j'essaierais d'en capter l'odeur – c'est terriblement excitant les odeurs des corps qui désirent et réclament du plaisir.

Et puis, je relèverais un peu la tête, je te regarderais sans ciller. Peut-être sourirais-tu aussi en répondant à ma question : "Tu veux que je te lèches ?"

Les mots sont des zones érogènes et t'entendre me répondre, formuler ton désir me donnerait du plaisir ; à toi aussi, j'espère.

Je commencerais par des baisers légers autour de tes lèvres, sur l'intérieur de tes cuisses. On devrait s'apprivoiser ton sexe et moi, apprendre à se connaître un peu.

Je le regarderais entre deux baisers, entre deux caresses. C'est beau une vulve. La tienne, je l'ai vue, tu m'as laissé l'admirer, je la découvrirais enfin

Et puis, sur mes lèvres, il y aurait les tiennes. Sans utiliser mes doigts – leur temps viendra mais pas tout de suite -, je glisserais ma langue pour l'ouvrir ton sexe, le fendre doucement, le parcourir du Nord au Sud, chercher ton clitoris. Mes lèvres écarteraient les tiennes dans un baiser avide, humide et chaud ; ma langue couvrant de toute sa surface ce creux entre tes jambes. Je voudrais te sentir te cambrer un peu.

Faire l'amour ou baiser – peu importe comment on nomme cela – c'est avant tout écouter un autre corps que le sien.

Peut-être même passerais-tu tes mains dans mes cheveux pressant un peu plus mon visage entre tes cuisses. Mon visage s'imprégnerait de toi et mon cœur d'une joie profonde et d'un désir dont je te ferais sentir l'ampleur dans ce qui va suivre. Parcourir cette chair d'entrelacs rosés,

mes doigts aidant à la mettre au jour et à la dévorer. M'en repaître jusqu'à m'oublier dans ses méandres.

Je ne chercherais d'abord qu'à te faire jouir sans autre moyen que ma bouche. Mes doigts ne seraient là que pour caresser tes seins, tes cuisses, ton ventre, s'entremêler aux tiens lorsque tu tenteras de retenir ta chute lente dans les ténèbres de tes yeux clos.

Ça prendrait du temps, ce serait nécessaire.

Quant à mon sexe, cet hors-sujet, je le caresserais peut-être pour me faire quelques shots de dopamine. Tu n'en saurais rien d'autre que quelques gémissements que je laisserais sans doute échapper. Je n'aime plus être silencieux dans le sexe, j'ai désappris le silence. J'ai appris à exprimer. A en jouir, à être ce qu'il ne faut pas être lorsque l'on est un homme qui baise : vulnérable.

Je te poserais à nouveau une question, celle qui me laisserait ou non te pénétrer de mes doigts. Si tu le veux, je jouerais dans cette zone, un peu floue, très sensible entre vulve et vagin. Cet espace où ma chair mettrait la tienne sur un fil comme un funambule. Un moment où ton corps serait dans cet espace où le désir d'être emplie devient une attente déchirante. Le vestibule deviendrait une chambre d'écho puissante de toutes les stimulations qe j''y'exercerais. Je déciderais du moment où j'entrerais en toi, je chercherais à la fois la surprise et la satisfaction de ton désir. La lenteur sera mon leitmotiv. Elle ne le sera pas toujours mais, pour l'instant, elle régnera. Sans partage.

Mes doigts te prendraient dans le même mouvement que ce que ma langue et mes lèvres, mon souffle aussi, feront à ton clitoris – on néglige trop ce que le souffle et sa chaleur peuvent faire sur un sexe.

Je désirerais que tu sentes qu'une autre étape va être franchie. Je souhaiterais que tu sentes que je m'occupe de toi, totalement, pleinement, que tu es le centre de gravité de mon univers à cet instant, que je ne suis rien et que tu es tout. Un Big bang inversé, augmenter la densité de ton plaisir jusqu'à qu'il ne puisse plus rien faire d'autre qu'exploser. Atteindre l'entropie maximale de tes sens, de tes synapses brillant comme des constellations et que tu jouisses en super Nova.

Mes lèvres sur ton clitoris, mes doigts sous ton clitoris, je t'amenerais d'orgasme en orgasme vers le dernier celui où sous mes lèvres, ton corps ne pourrait plus se tenir, où il se rebellerait jusqu'à ce moment, inévitable, où tu m'arracherais à lui. Je serais docile, je laisserais ta main saisir mes cheveux et éloigner mes lèvres de ton sexe.

Je poserais ma joue sur ta cuisse, je regarderais les soubresauts de tes muscles, ce qui se peindrait sur ton visage, la langueur qui t'envahirait, je caresserais du bout des doigts ton ventre, ta poitrine et, sur mes lèvres, où la lumière douce se refléterait, tu pourrais lire un sourire. Et ma joie. Profonde.

Il y a deux clichés.

Et un jeu.

De miroirs, de regards, de mains et d'esprits. De pouvoirs aussi. La main sur la gorge le reflète comme le miroir reflète les corps nus.

L'une est entière, l'autre est présente.

L'une est le message, l'autre le médium.

L'une regarde, l'autre voit.

L'une affirme, l'autre témoigne par un œil.

Unique et à l'iris d'acier.

Et puis il y a l'autre. Le troisième membre du triptyque. Le hors champ que l'on regarde.

Que regardent-elles d'ailleurs ? Ou contemplent-elles ce qui vient de se créer, de s'ériger, de s'affirmer dans la chaleur de la pièce ?

Peut être est-ce un message ?

Ou juste un peu de vie en plus fixée pour une éternité à l'échelle humaine ?

Peut être n'est-ce rien de tout cela.

Qui sait ?

Il y a un fauteuil en rotin ou une autre fibre végétale. Et il y a une femme assise sur ce fauteuil.

Elle est assise comme on dit : « Je suis là. Présente au monde et bien vivante ». Elle est assise comme on prend sa place dans le monde. Elle est une reine païenne. Nue. Féminine à en crever les yeux de celles et ceux qui voient.

Et elle sourit.

Un sourire très doux. Et elle regarde fixement. Devant. Un regard qui complète le sourire. Un truc qui vous perce en douceur. Un regard qui ne doute pas de ce moment vécu. Des yeux noirs pleins de lumière.

Entre ses cuisses, une main repose, devant son sexe. Elle est plus sensuelle qu'une vulve cette main comme par hasard posée là. Elle ne

cache pas ce qui se dégage d'elle, de ses hanches rondes, de ses seins parfaits, de sa nuque dessinée et de son ventre si doux. Elle pue le sexe et le désir avec une telle simplicité, une telle évidence qu'un simple sourire de sa part vous fige avant de vous brûler. Elle est, avec ses épaisses boucles noires, la méduse qui n'a pas été maudite, la prêtresse qui n'a pas insulté les Dieux.

Et puis, il y a une autre main. Sur la gorge, redressant d'autorité douce le visage de l'assise, transformant son regard. Le plaçant entre soumission et défi.

Et puis, il y a l'ordonnatrice. Nue et debout. Derrière la reine assise, son corps blanc se distingue.

Elle a un corps avec une histoire, plus longue, un corps qui donne envie de goûter à cette maturité.

De poser ses lèvres et la main sur ce sein que l'on voit, de faire courir sa paume sur la hanche pour finir par goûter son cul.

Elle se cache mais elle est plus que visible.

Elle est à l'origine de ce cliché, de ce qui a été fait, de ce qui a été figé et que j'ai devant moi.

Un portrait de femmes. Ni du même âge, ni du même lieu. Deux femmes dont l'intelligence est éblouissante. Ça, je le sais. Pas vous. Alors croyez moi. Deux femmes profondément intelligentes et sensibles. Deux femmes belles.

Elles ont joui. Leurs corps se sont connus. Rien ne le dit, tout le hurle. Qu'il y a eu une main ferme et une voix exigeante. Que l'une a joui avant l'autre. Sous ses ordres. Que ce fut beau et que ce fut un jeu.

Il y a deux clichés et une seule beauté. La leur.

Elle me montre ses deux jouets posés sur son lit.

L'un est rose comme une sucrerie, l'autre est mat et doré, fait pour être tenu en main, une ergonomie du plaisir, tout en rondeurs.

L'un deviendra, au cœur de sa chair, une vibration sourde, l'autre pulsera, comme un autre cœur, sur sa chair à vif.

Elle me montre les multiplicateurs de son plaisir. Ils ne le créent pas, ils ne lui arrachent pas, ils le subliment. Elle me montre ce qu'elle ne montre qu'à peu d'autres.

Et je l'imagine.

Non pas son corps mais sa voix, son souffle. Je m'imagine les yeux clos, assis dans cette chambre, à quelques pas du lit essayant de percevoir le moindre bruits, les moindres mouvements de son corps, les gémissements, les mots à peine articulés, les sons du plaisir qu'elle se donne. Je m'imagine essayer de percevoir les pics et les plateaux, les changements d'intensité et de programmes, lorsqu'elle se cambre ou qu'elle tend peut-être la nuque pour regarder son sexe pris d'assaut par ses soldats de silicone et de silicium. J'imagine son regard brillant, ses lèvres mordues, ses seins pressés et ses mamelons pincés. J'imagine qu'elle me dit enfin, essoufflée et décidée : "Regarde moi !" m'autorisant à la voir jouir du dernier orgasme, celui qui la mettra à terre. M'autorisant à fixer ses yeux qui peut être resteront ouverts quand elle sera totalement posséder par la jouissance, quand celle-ci ne sera tout ce qui compte, le seul but possible à cet instant, une miette d'éternité entre torture et délivrance.

Je l'imagine retombant haletante, un sourire aux lèvres, me demandant doucement de venir m'allonger à ses côtés pour s'endormir dans mes bras pendant que je caresse ses cheveux et me laisse bercer par son souffle.

Elle dort dans le soleil, la main sur sa poitrine.

Tranquille.

Il y a deux jouets posés à son côté.

"En passant"

Deux mots accompagnés d'une photo et d'un emoji baiser.

Ça faisait un moment qu'elle n'avait rien posté mais depuis toutes ces années que nous échangeons, le temps n'a aucune importance. Il n'est qu'une variable, jamais l'essentiel.

Elle est nue. Elle sort de la douche ou de son bain. Je me souviens de très beaux clichés où l'eau joue un rôle. Le bain lui va bien.

J'aime ce cliché, je les aime tous. La seule intimité qu'elle partage avec moi me touche, parfois me bouleverse.

Vous avez le droit de penser que j'exagère, je comprendrais. Mais sachez que l'intimité que l'on partage avec moi est un trésor. C'est inestimable, c'est plus puissant qu'un sein, un sexe, un cul, un gémissement ou un geste de plaisir offert. C'est être plus nu.e que nu.e que de partager ces moments.

Et puis, il y a les regards. Le sien est particulier. Je l'ai toujours trouvé particulier. Elle me regarde comme elle m'ouvrirait les bras, elle me regarde comme elle m'attacherait à son lit ou me plongerait la tête entre

ses cuisses, elle me regarde sans fards, elle me regarde comme on dissèque une âme. Elle me regarde comme un ami dont on voudrait les lèvres sur son sexe et les doigts entremêlés aux siens après avoir refait le monde en regardant un coucher de soleil.

Contre-plongée. Elle est agenouillée. Elle m'a placé au-dessus d'elle. Comme si elle était à hauteur de mon sexe. Le sien, je le devine entre ses cuisses. Son corps est doux. Et l'intimité est différente. Elle a décidé de ne pas perdre la pause comme nous le faisons tout.te.s pour des nudes. Ce genre de pose qui gomme les "défauts" (qui n'en sont jamais mais nous sommes des inquisiteurs et inquisitrices impitoyables…), qui tend la peau et exacerbe la chair. Elle me montre son corps tel qu'il est et ça me bouleverse. Depuis toutes ces années, j'ai souri devant ces images, j'ai été ému, j'ai ressenti de la joie, de l'amusement, de la fascination et de l'étonnement, j'ai joui aussi.

Elles sont d'une totale franchise, d'une totale sensualité.

Et cette fois, mon regard coule sur sa joue, perle le long de son cou et s'échoue sur ses seins.

Ce qui rend cette relation en pointillé et sans obligation autre que la confiance absolue, très particulière, c'est qu'elle est l'inaccessible pour moi. Géographiquement évidemment (quoique l'avenir puisse être surprenant) mais par sa beauté plus encore. Je me sens presque par erreur, là, devant ses clichés, son corps qui se meut et ses lèvres qui me sourient. Elle m'offre à moi quelque chose que je n'aurais jamais cru possible, moi qui n'est plus jeune et pour qui la beauté semble douteuse dans les miroirs. Elle m'offre ses yeux, sa peau et l'envie d'être allongé à ses côtés. Je contemple, en contre plongée, son intelligence, sa vie et ce qu'elle en fait. Elle a des responsabilités que je n'ai pas, que je n'aurais

jamais pu assumer. Elle m'impressionne.

J'imagine ma main sur sa joue et mes lèvres qui se rapprochent des siennes. Le baiser long. Puis, peut-être, mes doigts dans ses cheveux alors qu'elle me donne du plaisir avant que je ne fasse de même.

Sa bouche qui parcourt mon torse et ses seins contre moi. Mes baisers sur son cou, chercher les frémissements et revenir à ses lèvres.

S'embrasser, c'est un moment important. Ça dit beaucoup. Découvrir l'autre, son goût, sentir son souffle, sa langue. Embrasser dévoile plus que la nudité. Prendre le temps et se serrer l'un contre l'autre, laisser les doigts lire la peau et le modelé d'un corps.

Et ça sera à moi, de m'agenouiller, de me rendre humble et de m'oublier pour elle.

Poser ma joue sur sa cuisse. Regarder sa vulve. La caresser du bout du doigt, l'ouvrir un peu, la rendre doucement plus humide et approcher mes lèvres. L'embrasser doucement, y glisser ma langue, mes doigts. S'imprégner de l'odeur de sa peau, du goût de son sexe. La sentir jouir, puis jouir encore et continuer jusqu'à ce qu'elle me demande d'arrêter. Sentir son bassin se tendre, ses cuisses s'ouvrir, ses doigts dans mes cheveux me presser contre son ventre, se retenir à un meuble pour garder son équilibre, la sentir trembler, se tendre sur la pointe des pieds, gémir et crier peut-être.

L'entendre me signifier son accord à chaque étape et en éprouver plus d'envie encore. Regarder notre reflet dans le miroir alors qu'elle aura les mains posées sur la vasque, mon corps derrière le sien, percevoir dans son regard l'envie brutale, le défi et l'absence de retenue. Entendre nos voix dire des mots indécents et nos gestes et nos corps l'être plus encore.

Précipiter son âme et son corps contre l'autre. Ne plus réfléchir. Laisser les nerfs, leur avidité se déployer. Fusionner et jouir.

A la fin, reprendre notre souffle et se sourire. Rire peut-être.

Presser ma peau contre la sienne. S'imprégner d'elle. Encore une fois. Se laisser prendre par la peur – irrationnelle, inévitable – de ne plus pouvoir, un jour, se souvenir des belles choses et serrer fort. Désespérément fort.

Elle m'a dit que je lui avais permis d'avoir un regard différent sur son corps, de l'aimer. Je ne sais pas si elle perçoit ce qu'elle fait pour moi, alors j'écris. Chaque texte qui parle d'elle, de ce qu'elle me dévoile est un ex-voto à cette lumière qu'elle m'offre, un autel devant lequel je pose un genou pour lui rendre hommage, dans la joie et le partage.

Lux æterna.

Celle qui a disparu

Une gare. Encore. C'est nouveau pour moi, les gares. J'apprécie. Le moment de l'arrivée surtout. Le quai que l'on remonte en cherchant l'autre ou sa direction. Parfois les deux.

Un café. Elle m'avait dit : "j'espère que tu ne seras pas déçu."J'ai écris : "Pourquoi le serai-je ?"Je suis arrivé plus tard, elle était en avance. C'est donc elle qui me verrait la première. J'aurais aimé le contraire. On voudrait toujours être celui là.

Elle fume. Ça m'a donné l'avantage. Je la cherchais des yeux dans le hall. Je ne la vis pas. Je ne vis pas le vrai corps, celui dans l'espace, avec son mouvement, les fibres tissées qui le couvrent ou le montrent et une voix qui fait vibrer l'air. Et puis il y a aussi les yeux. Ceux au-dessus du masque. Parce que en ces temps de virus couronné, il ne nous reste que les yeux pour avoir accès à l'intérieur.“

Merde, je suis encore dehors. Je n'ai pas fini ma cigarette”.

J'ai souris. J'allais peut-être être le découveur. On se donne la contenance que l'on peut.

J’ai marché avec les autres vers les portes. Il faisait frais, le vent soufflait. La lumière n'était pas trop grise. Tant mieux.

Je la trouvais à ma gauche.Petite silhouette sombre à une dizaine de mètres, le visage penché vers le téléphone. Des boucles noires et entre les doigts le tube blanc.

J’ai avancé doucement coupant la trajectoire des voyageurs. Elle a relevé la tête. Je n’étais pas déçu. Je lui ai dit. Ca l’a fait rire.Je venais de faire connaissance avec ses yeux et son rire.

Lumière.

Possession

Ce sont les bruits qui forment les premières lisières du souvenir : l'escalier majestueux et sombre, la porte qui s'ouvre et enfin le bruit de ses pas sur ce parquet aussi vénérable que les chênes qui furent abattus pour lui donner vie.

La lumière du jour, derrière la grande fenêtre, était estompée par les voilages. Celle d'un après-midi de novembre. Une lumière qui n'avait pas envie d'être là ébauchait la scène.

C'était une lumière d'abysse.

« Une lumière prémonitoire ? » Elle s'était posée la question, elle s'en souvenait.

Il y avait le lit. Au milieu de la pièce, une masse à la fois étrange et familière. Un lit à baldaquin, un lit de princesse de conte de fée, mais ici, il était noir, les tentures aussi. Comme celles d'un dais mortuaire. Les draps étaient eux d'une blancheur éclatante, ce qui, par contraste, les rendait presque obscènes. Les murs, couverts de bois, – elle était dans un monde composé de cette matière encore vivante même après son dépeçage – étaient nus. Une odeur d'encaustique. Ça aussi, elle s'en

souvenait.

Elle ne vit qu'une seule pièce de décoration : un long miroir rectangulaire reposant sur le sol, appuyé sur le mur, à droite du lit. Elle se dit qu'allongé, on devait, en tournant la tête, pouvoir se regarder.

Les bruits du monde extérieur parvenaient, étouffés et sourds, à s'immiscer dans la chambre – car c'en était une – mais sans en perturber le calme, la quiétude de catafalque.

Elle ne pouvait s'empêcher de plonger dans des métaphores funèbres. Elle s'en étonna. Pourtant, elle était venue faire ici l'antithèse même de la mort, elle était venue ici pour baiser et jouir, pour se sentir vivante lorsqu'il la prendrait, jouerait de son corps et elle du sien – s'il lui en laissait la possibilité, car elle ne savait pas quelle serait la narration qu'il avait choisie pour cette fois.

Ils ne baisaient pas, tous les deux, ils se racontaient des histoires dans lesquelles ils jouissaient. C'était différent.

Elle respira profondément.

« Où était-il ?"

« Tu te demandes où je suis, n'est ce pas ?"

Elle sentit son sourire moqueur dans la phrase.

La voix venait de sa gauche, un peu en retrait. Elle tourna lentement la tête. Elle mit un peu de temps à le voir. Cette partie de la pièce était plongée dans une pénombre plus épaisse.

Elle distingua une forme qui se fit de plus en plus précise.

Un fauteuil, un Chesterfield sans doute – elle se demanda pourquoi elle en fut si certaine, l'atmosphère du lieu sans doute -, et lui, assis, les coudes reposant sur ses cuisses, le menton posé sur ses poings fermés. Elle ne voyait pas ses yeux, ni l'expression de son visage. Elle sentit, mais c'était peut-être une reconstruction mentale de la scène, son parfum – effluves fugitives – « Bleu ».

Elle savait que son regard était celui d'un conteur, celui d'un raconteur, un regard un peu fiévreux mais maîtrisé qui observe l'auditoire pour en prendre possession. Un regard de marionnettiste aussi.

"Avance vers le lit." L'ordre premier. Leur histoire d'aujourd'hui serait donc sous le signe de son pouvoir et de son obéissance. Alors, qu'il en soit ainsi. Elle sourit et se dirigea vers le lit.

"Assieds-toi. A droite, face au miroir."

Le bruit de ses pas, lents comme un décompte, emplissait l'espace. Elle se regarda s'asseoir. Elle se trouvait attirante. Pas belle, ça, c'était impossible. Son péché originel. Avec sa jupe noire d'une simplicité évidemment feinte qui lui sculptait un cul bouleversant et presque innocent, sa veste un peu austère – noire, elle aussi – et son chemisier blanc, pour le contraste, qui attirait le regard sur son décolleté pâle comme une aube d'automne, elle se savait désirable. Sans ostentation. Une surface lisse qui hurlait le feu souterrain.

Elle sourit. Le lit et elle étaient en accord, chromatiquement manichéens.

"Lève les yeux. Regarde."

Un miroir. Le baldaquin était couvert d'un énorme miroir. Elle se

voyait en plongée. Tant de surfaces réfléchissantes, de reflets et de regards renvoyés, de mises en abîme et de lignes de fuite… elle attendait la suite.

Elle l'entendit se lever et ses pas faire gémir le parquet.

Elle serait la prochaine.

Elle sourit à cette pensée. Elle connaissait la destination qu'ils atteindraient, comme à chaque fois, mais c'était le voyage l'inconnu, l'espérance.

Il sortit de l'ombre. Chaque main était refermée sur quelque chose. Et ces "quelque chose" pendaient un peu de part et d'autre des poings. Des entraves noires à l'étoffe intérieure rouge – un peu clichées mais jolies – dont chaque paire était reliée par une chaîne argentée – elle en compta assez pour savoir que chevilles et poignets seraient contraints – et un foulard blanc. De la soie sans doute.

"Allonge-toi." Elle voyait ses yeux. Enfin. Il lui sourit. Ordre second. Début de la série.

Elle le fit le plus confortablement possible. Ce ne fût pas difficile. Le lit et les oreillers l'étaient.

Comment avait-il trouvé cet endroit ? Comment avait-il su qu'une telle chambre existait ? A deux pas de chez elle en plus ? Elle s'interrogea. C'était à son tour de proposer un lieu. Les jeux de rôles auxquels ils aimaient jouer incluaient des lieux qui complétaient le jeu, lui donnaient atmosphère et saveur. Matérialité aussi. Elle ne lui demanderait pas. Comme lui ne lui demandait jamais comment, ni pourquoi. La première question était inintéressante et la seconde, si elle devait se poser,

indiquerait un échec, une faute de goût de la part de l'autre. Ce n'était pas encore arrivé.

Il posa sur le lit les accessoires. "Regarde." Il lui indiqua, en levant les yeux, de fixer le miroir. Elle le fit et il la fixa en faisant ricocher son regard dans le miroir. "A partir de ce moment, tu ne dois plus croiser mon regard ailleurs que dans l'un des miroirs." Il marqua une pause. Un coin de sa bouche se leva, parcheminant sa joue, à la barbe de trois jours savamment négligée, de quelques rides d'expressions. Semi-rictus de chat jouant avec une proie consentante. "Sinon le jeu prendra fin."

"Salaud." pensa-t-elle mais elle se mit à mouiller. Son corps trahissait sa pensée. Oxymore écrit à la cyprine.

Il glissa ses mains sous la jupe et tira doucement sur sa culotte pour lui enlever. Elle leva un peu les hanches pour l'aider. Elle se vit le faire. Les miroirs étaient ses yeux.

Elle le regardait faire comme on assisterait à un spectacle un peu plus immersif que les autres. Elle se voyait. Cela l'excitait. Plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle le vit lever la tête et se connecter à ses yeux. C'était l'impression exacte qu'elle ressentait. Une connexion. Un petit choc électrique lorsqu'elle vit ses yeux verts.

Il porta à son nez la culotte – devenue boule de tissu dans son poing – qu'il huma profondément, en fermant les yeux. Il les rouvrit – petit secousse dans son ventre – et elle vit ses lèvres former des mots : « J'aime tant ton odeur. Celle de ta peau, de tes cheveux, de ta sueur au creux de ton cou, entre tes seins mais rien n'égale l'odeur de ton sexe. C'est le parfum de ton âme, celui de ta fragilité et de ta force, c'est celui, animal, de la chienne et, affirmé, de la femme qui sait ce qu'elle veut donner… ou

prendre. » Son autre main se posa sa vulve et deux doigts – elle les vit avant de les sentir – pénétrèrent sans aucune difficulté en elle. « Et je ne parle que du plaisir d'un sens. » Il lui sourit doucement. Se retirant de son vagin, il porta à ses lèvres les doigts mouillés et les suça. « Le goût de ta chatte est aussi délectable. Épicé et sucré, je ne m'en lasse pas. »

Des mots qui prennent au ventre, des mots qu'elle sent battre en elle.

Il eut ce sourire si doux, ce rayon de lumière qui filtre lorsqu'il entrouvre la porte.

Il l'avait toujours lorsqu'il brandit les entraves. « Vos poignets. »

Le temps du vouvoiement était venu. Elle devenait le jouet. Il devenait l'instrument. Ils allaient entrer en scène.

Elle tendit les bras vers lui, elle se regardait le faire. Toujours spectatrice, à la fois sur les planches et au balcon. Cliquetis des boucles et lente pression cerclant ses poignets, il commençait à marquer son territoire.

Il descendit du lit et, utilisant les miroirs pour suivre ses mouvements et multiplier les angles de vue et les perspectives, elle le vit utiliser des crochets fixés dans la structure même du lit – elle ne les avait pas remarqué, ils étaient de couleur noire, mate, invisibles au premier abord, un lit fait pour être contraint, un lit de possession, d'exorcisme – pour attacher les entraves derrière sa tête. Ses bras étaient tendus et son corps suivait le mouvement, il se mettait en tension, muscle après muscle, centimètre carré après centimètre carré de peau, nerf après nerf. Elle se dit que ses seins étaient plus petits dans cette position. Ses tétons étaient durs, presque douloureux.

Il ne disait rien, il maniait son corps à elle avec fermeté et souplesse. On ne percevait que le grincement du lit et des lames de parquet, leurs respirations – elle eut l'impression que la sienne était bruyante, trop présente -, les bruits du dehors rôdaient, évanescents, autour d'eux. Un monde si étranger, comme une dimension parallèle, ils n'étaient plus de ce monde là, plein de bruits laids, d'odeurs écoeurantes, de regards vides, de gestes absurdes et sans but. Ici, tout était important, tout faisait sens. Ils habitaient cette chambre, ils faisaient corps avec elle, tout ce qui la composait, tout était signifiant ici. Chaque regard qu'ils jetteraient en pâture aux miroirs, chaque mouvement qu'ils feraient, chaque mot qu'ils diraient, tout comme ceux auxquels ils ne donneront pas vie, tous auront des conséquences fondamentales, mettront en branle une dérive de leurs corps-continents et ils libéreront le Léviathan. Alors ils se laisseront dévorer. Enfin dévorés.

Il saisit une cheville, l'enserra d'une main ferme. L'air siffla entre ses dents et son dos s'arqua légèrement. Il savait. Cette partie de son corps entrait en résonance avec le plaisir. Son plaisir. Elle faillit braquer ses yeux directement sur lui. Elle se retint in extremis. Lui la regardait, il la testait. Elle le vit dans le miroir la surveiller, son profil dans la lumière terne était celui d'un tentateur, d'un provocateur. Elle avait résisté. Il tourna la tête, ils se fixèrent de reflet à reflet. Elle le défiait. « Bien. Mais n'espère pas m'échapper même dans ces miroirs. Ils sont mes alliés. Ils sont mon piège. » Et il rit. Sûr de lui. Sûr d'elle aussi.

Le rituel se poursuivit aux chevilles.

Il quitta le lit.

"Regarde au-dessus, le miroir."

Elle vit ses mains lui relever sa jupe sur ses hanches, aucun ménagement, il la remonta sur son ventre comme on ouvre négligemment un rideau. Il tira sur le chemisier, elle entendit le tissu craquer, un ou deux boutons sauter, et ses mains se glissèrent dans les bonnets pour en sortir ses seins, mettre à l'air libre les aréoles – qu'il aimait tant lécher, sucer et mordiller -, là encore sans réelle attention, sans douceur, comme il sortirait une pâte d'un pétrin. Sa poitrine, en partie dénudée, pressée par le soutien-gorge et le chemisier à moitié ouvert, lui fit penser à cette matière blanche, gonflée et déformée, mise à nue, exposée, et non plus à ses seins ronds, denses et affirmant sa féminité qu'elle aimait ; c'était l'une de rares parties de son corps qu'elle aimait d'ailleurs. Il l'avait fait exprès.

« Que voyez-vous ? Racontez moi. Ne mentez pas. Je le saurais. »

Elle ne dit rien. Durant une minute ou peut-être deux, elle fixa intensément son reflet. Que voyait-elle ? Vraiment. Elle l'entendait respirer, marcher et s'éloigner un peu du lit – il était entre le lit et le miroir reposant contre le mur. Elle ne voyait donc qu'elle dans ce putain de miroir. C'était presque insupportable, ce reflet, ce qu'il renvoyait d'elle. Insupportable car terriblement excitant, impitoyablement excitant. Elle sentait son sexe se mouiller, – elle le voyait même dans la glace -, des seins devenir durs, elle sentait palpiter son ventre, presque battre plus fort que son cœur. Elle voyait, elle se voyait vraiment. Son corps entravé, vulnérable, sa chair montrée, dévoilée brutalement, sans esthétisme. Une chair à prendre, une bête à saillir, de la viande à foutre, voilà ce qu'elle voyait. Et ça la faisait mouiller, putain, elle coulait, chaque morceau de cette chair voulait être baisée, prise, ravagée. Elle voulait qu'il la fasse gueuler comme la chienne qu'elle était. Elle n'était pas forte, ni maîtresse de son destin, de son corps, libre, tout ce qu'elle était, tout ce en quoi elle

croyait, luttait, n'était rien ici. Elle s'était dépouillée de tout cela. Elle était une femelle qui voulait se faire couvrir, se faire défoncer par une queue, des mains, des doigts, peu importait. Qu'on l'a ravage, c'est tout ce qu'elle demandait. Que celui qui voulait la respecter aille se faire foutre ! Ici, elle était faite pour prendre, encaisser et gueuler, supplier et oublier toute velléité de contrôle.

« Une chienne… je suis une chienne, une salope qui veut que vous la baisiez comme la dernière des putes. Je veux me faire attacher, maîtriser et que vous me ravagiez la chatte, la bouche ou le cul. Je me fous de ce que vous allez me faire. Je n'ai aucun choix à faire. Je suis à vous. Entièrement. Définitivement. Je veux que vous me fassiez tellement jouir que j'en aurai mal, que j'en gueulerai de ne plus en pouvoir. Je suis une salope qui aime ça. Qui aime enfin ça. Baisez moi. S'il vous plaît. »

C'était sorti d'un trait. Dans aucune hésitation, ni pause. Elle s'était purgée. Elle voulait qu'il la remplisse d'autre chose maintenant. De choses sombres, dures et chaudes.

« Fort, s'il vous plaît. Je vous en prie. »

Se soumettre la grandissait. C'était l'esclave qui exigeait sa soumission, qui l'imposait. Hegel dans une chambre, la dialectique du plaisir en laisse.

« J'accepte votre soumission. »

Il se rapprochait.

Elle continua de fixer le miroir la surplombant, il était trop près, si elle tournait la tête tout pouvait s'arrêter. Elle l'entendit murmurer à quelques centimètres de son oreille – il s'était agenouillé – :

– Quel sera le mot ?

– Sirène

– Bien. Je reviens.

Il regagna l'ombre d'où il avait émergé tout à l'heure.

Elle s'observa dans le miroir latéral : elle était vulnérable, attachée, soumise au moindre désir d'un autre, elle n'était plus elle-même, elle était ce qu'il voulait. Elle était l'argile qu'il allait modeler de sa volonté autant que de son corps, elle était la matrice de ce qui allait prendre vie ici. Il n'était rien sans elle. Elle se sentit si forte, si puissante et si libre à ce moment qu'elle en eut les larmes aux yeux et le sexe brûlant.

"J'ai ce qu'il me faut."

Il pénétra dans le miroir en prononçant cette phrase. Il allait commencer.

Il laissa sa main courir sur son corps – des pieds à la tête – , s'attardant un peu là où la peau devenait feu et braises.

Elle voyait le reflet de tout ce qui se passait, un dédoublement de l'instant présent, un trouble dans sa personnalité.

A sa grande surprise, il vint s'agenouiller entre ses jambes ouvertes. Elle passait d'un miroir à l'autre cherchant dans leur surface la réponse à ses questions : Que va-t-il faire ? Que va-t-il me faire ?

Il releva sa manche droite, soigneusement, lentement. Il tendit le bras, plaçant la main en surplomb de sa vulve.

– Tu t'interroges, n'est-ce pas ?

– Oui.

– As-tu peur ?

– Non, j'ai confiance en vous. Mais je…

– "Je ne sais pas comment je vais jouir car je vais jouir. Mais comment va-t-il me crucifier ? Comment va-t-il me soumettre à sa volonté ? Serais-je à la hauteur ?" Tu te poses ces questions, n'est-ce pas ?

– Oui… ces questions…

– Regarde bien alors. Les miroirs te montreront la réponse. Ils ne mentent pas, eux.

Son bras gauche alla chercher derrière son dos, une bouteille translucide, cachée à sa vue jusque là. Il la plaça au-dessus de sa main et en fit couler le liquide épais. Celui-ci commença à couvrir ses doigts puis s'écoula en gouttes lourdes sur son sexe, ses cuisses. C'était un peu froid.

– Tu sais ce que c'est ?

– Du lubrifiant…

– Oui et tu sais pourquoi je m'en couvre la main ? Evidemment que tu le sais. Je vais l'introduire en toi. Entièrement. Je vais te remplir de mes doigts, prendre possession de ce vide, chaud et accueillant. Je te baiserai comme cela. Tu n'auras ni mon sexe, ni ma bouche. Tu auras ma main. Je vais te pousser à l'accepter, la prendre en toi, je vais de modeler, t'ouvrir et te faire aimer cela. Tu auras l'impression que tu n'y arriveras jamais, que je vais te déchirer mais tu vas en crever mais tu vas me demander de continuer, de le faire.

Elle savait tout cela. Il ne mentait pas. Mais elle avait peur et ça

l'excitait, elle mouillait et sentait son vagin palpiter, battre à l'unisson du sang dans ses tempes.

Sa main luisante se posa sur sa chatte et commença à la caresser. Du bout des doigts comme on caresse un chat – cette image la fit sourire -, il prenait dans sa paume ce renflement fendu et le pétrissait. Elle sentait/ voyait tout cela, sa main dans le miroir comme un cache-sexe sur sa vulve, ses doigts glissant sur son clitoris, ses lèvres. Une chorégraphie démente, l'impression de découvrir des sensations inconnues. Pourtant elle s'était déjà tant fait jouir et on l'avait fait jouir tout autant. Il y avait quelque chose de nouveau.

Il lui écartait les lèvres pour les lire en braille, les serrait pour branler sourdement le clitoris ou de la paume en presser le drapé.

Elle allait jouir. Elle le dit aux reflets. Elle en vit un sourire. Elle vit des yeux devenus émeraudes, impitoyables et froides dans leur éclat.

« Jouir ? Tu n'en es qu'aux prémices pourtant. »

Elle se cambra faisant de chaque pouce de peau tirant sur les entraves une nouvelle zone érogène. Et elle jouit en un « oui » sifflant.

Il en profita pour glisser quelques doigts supplémentaires en elle. La machine infernale entrait en branle. Deux doigts la caressaient et exploraient et alors que d'autres, sur la partie émergé de l'iceberg, traçaient des cercles lents et concentriques.

Il l'avait cueillie à la sortie du premier orgasme, le deuxième s'annonça sans lui laisser de répit. Elle avait compris que le renoncement au contrôle était inévitable. Elle était si heureuse. Elle était l'épave qui dérivait à la merci des courants espérant l'engloutissement, le maelstrom.

Elle jouit encore, en tension. Chevilles et poignets cerclés de feu dans le bruit des chaînes raidies.

« Maintenant, il est temps. Le veux-tu ? »

Elle haletait. Les gouttes de sueur lui brûlaient les yeux, des contractures lui raidissaient fesses et ventre.

Elle se voyait, là, au-dessus, pitoyable de plaisir et désirable comme une proie à l'attache.

« Oui… Fais moi gueuler. Montre moi qui tu es ! Si tu me veux, il va falloir faire mieux. »

Elle le défiait violemment. Elle ne sut jamais pourquoi elle le fit. Elle lui jetait son désir à la gueule comme une bravade kamikaze.

Une main vint, fulgurante, lui saisir la mâchoire, l'empêchant d'articuler quoi que ce soit d'intelligible.

« Tu veux jouer ? Bien. » Le ton était acéré, maîtrisé, aussi moqueur que menaçant.

« Regarde bien. Tu vas aimer. »

Le miroir. L'espace de contention de son regard. Il contrôlait aussi cela.

Elle ne voyait que le haut de son corps et sa main comme un étau autour de sa mâchoire. Sa bouche déformée par la pression des doigts et son sourire. Elle se souriait, lui souriait. Un sourire atroce, obscène. Un sourire de damnée.

Son sexe s'ouvrit. La pression était douce, décidée et continue. Il

s'enfonçait en elle. Il enfonçait en elle, dans son ventre, le pouvoir qu'elle lui avait concédé. Il prenait possession de son fief. Le lubrifiant faisait son œuvre. Il lâcha son étreinte sur sa bouche et se redressa. Elle put voir dans le reflet ce que faisait ce corps au sien. Doigts réunis dans un faisceau grossier, le pouce légèrement en retrait, en arrière garde, de petites rotations alternées comme une vrille permettant de creuser ses chairs. Elle ouvrit les cuisses, avança avec d'infinie précaution son bassin pour accompagner sa main. Du bout des doigts, il la caressait au cœur de son sexe et il avançait toujours. Elle avait le sentiment de se remplir, cette sensation sourde qu'il la prenait vraiment, totalement. Une possession.

Elle ne voyait plus que les dernières phalanges de ses doigts et il progressait encore.

Soudain elle fut gênée par quelques chose, un bruit, une vibration dans ses tympans. Elle vit une femme au visage ravagé par la sueur – et des larmes peut-être -, son maquillage avait coulé, des mèches seraient engluées sur son front, un rictus brouillait ses traits et dans ses yeux, il y avait comme des éclats de folie. Cette femme hurlait, elle gueulait comme une folle, une banshee au cri tellurique. Elle eut peur de cette femme. Elle était aussi fascinée. Qu'avait-elle donc vue, subie pour être dans un tel état ? Pour avoir le regard aussi éclairé ?

Elle se rappela le miroir et elle sentit les va et vient de ce phallus grossier, un sexe de Minotaure, un couteau sacrificiel qui la baisait. Elle jeta son bassin sur lui. Il était le flux, elle était le reflux. Elle se baisait sur sa main autant qu'il la prenait. Elle ne contrôlait plus rien. Elle ne sentait que les vagues, terrifiantes, puissantes qui lui parcouraient le corps, de la chatte à la tête, des échos infernaux, ping pong cataclysmique. Et cette femme qui gueulait au loin, elle hurlait si fort… des mots immondes, des

mots d'amour qui puaient le plaisir brut, la jouissance avec griffes et crocs et l'envie que cela ne s'arrête plus, jamais plus.

« Regarde moi. »

Elle jouit en se regardant dans ses yeux.

Il souriait.

Touché(e)

Lire en écoutant ceci : Johannes Bornlöf - Twinkle of the Lights

L'herbe était tendre et sa peau douce. Chaude aussi. C'était comme du velours mais vivant. Sa peau.

Nous venions de déjeuner et de faire l'amour sur l'herbe. Elle aimait les références. Une littéraire avec un cul à faire bander les anges.

Nous avions bu un excellent Chardonnay. Nous étions un peu gris et le soleil brillait. Dans l'ombre d'un chêne vénérable, sur une couverture, nous nous sommes allongés. Je sentais sur la peau de mon dos, – j'avais enlevé mon t-shirt, elle était nue, je l'étais à moitié – la douceur de l'étoffe de laine vierge et le modelé des herbes épaisses couchées. Somnolence attendues d'après agapes. Mais il y avait autre chose. Il y a toujours eu autre chose entre nous. Nous le savions mais rien ne fut dit et rien ne l'a été depuis. Le savoir, sans doute, suffisait.

Il faisait chaud. Elle s'était déshabillée. Nue.

Je l'avais observée se dénuder devant moi avec naturel, rien de construit, un geste normal. Mettre son corps dans la lumière.

Simplement.

Je regardais ses cheveux noirs, épais et bouclés, lorsque que le vêtement glissant sur ses bras dévoila des seins aux aréoles brunes faisant naître, sur mes flancs, un voile d'eau salée. Ils n'avaient été pour moi, jusqu'à leur libération dans la lumière de cet après-midi d'été, que deux formes rondes et douces, attirantes et surmontées d'un téton saillant. Elle me fixa, torse nu et demi-sourire aux lèvres, dans la lumière d'un Manet, et me dit : « J'ai besoin de liberté. La lumière me donne toujours envie de liberté. La nudité ne te gêne pas ?"

Je ne suis pas certain qu'elle entendit mon « oui » balbutié en réponse à sa question évidemment rhétorique car elle fit glisser sur ses jambes caramel son short blanc avec le point d'interrogation.

Elle glissa les pouces entre le tissu et la pointe de ses hanches. Une ombre lumineuse dont j'observais la pantomime. Elle fit descendre le tissu blanc avec cette suite de gestes typiquement féminins, ses gestes qui émeuvent l'espace d'un instant au milieu du quotidien ou dans l'espace clos de l'intime. Une mèche que l'on replace, les agrafes du soutien-gorge fixées sous les seins blancs puis le mouvement des mains et des bras pour les faire glisser vers le dos, les lèvres qui se meuvent pour être peintes, la serviette qui se fixe au fond de la culotte ou les doigts qui replacent cette dernière lorsqu'elle s'enfonce au creux des fesses. Tous ces gestes si quotidiens qu'ils en sont invisibles, tous ses gestes qui m'ont toujours touchés, des gestes de femmes, des gestes qui me sont inaccessibles, qui disent l'autre sexe.

Je passais les doigts sur la tige d'une herbe sauvage. Rugueuse. Pas désagréable. Comme des milliers de mains, si minuscules qu'elles en devenaient invisibles, essayant de retenir mon doigt, son mouvement.

Elle tendit son cul vers moi. Innocemment. La culotte, elle aussi, l'était, innocente : en coton, blanche. Et la peau délicate de son cul était gaufrée par les fils de chaîne et de trame de la couverture. Il était émouvant son cul. Il remuait les tripes et bouleversait le cœur. C'était un bateau ivre.

Elle le plia consciencieusement et s'accroupit pour le déposer à côté du haut. Je bandais comme un faune. Et mon cœur battait si fort. J'en sentais la vibration avec la même intensité qu'un fantassin, fixant la charge de cavalerie ennemie, sentait le galop des chevaux battre dans sa poitrine. Comme lui, je savais jusque dans ma chair, que quelque chose d'essentiel allait se jouer. Entre la peur d'agir et la nécessité vitale de faire, j'étais en première ligne. En stratège, elle m'y avait placé. Quelle serait ma valeur ? Je n'en savais rien.

Verticale, elle me dominait, moi, l'horizontal.

Elle enleva sa culotte en pliant la jambe et en riant de sa perte d'équilibre, du vacillement. Et moi, je tendis la main vers sa cheville. La toucher, toucher sa peau devient une nécessité, poser ma peau contre la sienne pour me dire que tout cela existe. Que la chair de ce moment est sienne, chaude et douce.

J'arrêtais mon mouvement à quelques millimètres de sa peau. J'eus soudainement froid. Je me comportais comme un prédateur. Je n'avais pas le droit de faire cela. Ce corps, même nu et offert à ma vue, n'était pas mien, il n'était pas ma possession, je n'avais aucun droit sur lui. Je ne suis pas ça. Je ne veux pas être ça. Je fermais les yeux et reculais mes doigts – j'eus la sensation de sentir rayonner sa chaleur et plus que cela, sa vibration.

« Tu peux. »

Je levais les yeux. Et au-dessus de la brèche sombre et tendre de sa vulve, surplombant ses seins, son regard me confirma ce que sa voix, dans le bruissement des feuilles, m'avait chuchoté.

Je pouvais la toucher. Je pouvais rendre tangible son corps, prendre l'empreinte, de mes doigts, et peut-être de mes lèvres – j'en caressais l'espoir -, du modelé de ses membres, des textures multiples de sa peau.

Je posais, avec la délicatesse d'un prêtre pour les pages du Livre, la pulpe de mes doigts sur le haut de sa cheville. Ma main se déploya lentement pour en chantourner le galbe. La peau était fine, de petits poils horripilés par mon contact, prirent la lumière sur le fond vert des hautes herbes et la douceur s'écoula au travers des terminaisons nerveuses de mes doigts pour m'en imprégner la viande et m'en gorger la mémoire. Je fermais à nouveau les yeux. Je voulais la toucher, jouir de cela et en enregistrer chaque seconde.

Après nous fîmes l'amour. Doucement. Avec la lenteur des gestes d'un après-midi d'été, dans la chaleur du soleil et de nos peaux touchées. Mes mains avaient une faim que ma bouche n'arrivera jamais à égaler. J'ai baisé de mes lèvres ses seins, sa bouche et son sexe. J'ai léché la chair humide de sa vulve douce, j'en ai pénétré le cocon avec la langue, j'ai senti jouir son corps à pleine bouche. La peau tendre de sa poitrine fut un met délicat, celle de son cou me bouleversa et autour de ses chevilles mes doigts serrés laissèrent un tatouage éphémère.

Mais mes mains… Mes mains purent faire ce qu'aucun autre sens ne pouvait faire : percevoir un corps dans son ensemble, en faire l'inventaire, la découverte la plus douce ou la plus impudique. J'ai touché son corps

comme on s'abreuve à une source. Elle eut son dernier orgasme les mains sur ma poitrine, les miennes sur ses seins. Le vent bruissait dans les arbres et je crois que j'ai dit quelque chose en jouissant.

Elle me chevauchait encore après le plaisir. Sa tête reposait sur ma poitrine, ses boucles noires caressaient ma peau et nos souffles se ralentirent en prenant leur temps. Mes doigts jouaient avec ses cheveux, allaient et venaient le long de ses flancs.

Elle se redressa et me sourit. Je touchais ses lèvres du bout des doigts, quelques rayons percèrent les frondaisons et se posèrent sur son visage. J'en dessinais le contour.

Ce fut la dernière fois.

Le respect de la corde raide pour le funambule.

J’ai découvert le pouvoir, celui du maître.

Ce pouvoir qui est offert. Pas celui que l’on prend, non. Celui qui est un don et qui engage.

Le maître ne fait rien selon son bon plaisir. C’est une illusion.

Celui qui le pense est un monstre, une abomination qui ne devrait jamais avoir un corps et surtout une psyché sous sa main.

Lorsque le « vous » s’impose à celle qui embrasse, avec le sourire, la soumission, le maître apparaît.

Il doit être celui qui voit dans les ténèbres.

Le clairvoyant qui, dans les brumes des désirs de la pénitente, sait trouver les chemins obscurs qui mènent vers les petits Golgothas qui font les grandes crucifixions.

Il n’impose rien, il révèle. Il décille.

Les ignorant.e.s n'y verront qu'humiliation et renoncement. Alors qu'il n'y a qu'élévation et respect.

Celui qu'éprouve la corde raide face au funambule.

“A tout”.

« J’aimerais porter un collier et une laisse et, à quatre pattes, vous laisser me guider, à travers un long couloir, vers la porte d’une chambre où j’obéirai.

A tout. »

C’était un fantasme qu’elle m’avouait. Et il me disait la confiance, la sécurité nécessaire pour oser le dire. Il disait derrière la soumission, « vous êtes le premier avec qui je peux l’imaginer et peut-être espérer le vivre ».

Il exigeait aussi.

Ce type de relation exige plus de celui qui tient la laisse que de celle qui porte le collier. Choisir d’obéir c’est exiger de celui qui donne les ordres d’être à la hauteur. De ne pas blesser l’âme en soumettant le corps et le sexe. C’est de la confiance à l’état pur. De l’orgueil aussi. Celui d’être capable d’inspirer à l’autre ces idées-là.

Le maître doit être humble. Il doit craindre de ne pas réussir car il n’est jamais en terrain conquis. Rien ne lui est acquis, il n’est pas maître

de droit divin. Il est élu.

Il ouvre le chemin, c'est un éclaireur pour la soumise. Il lui révèle ce qu'elle pense ignorer sur la profondeur et l'étendue de ses désirs. Il ne brise pas, il respecte. Il apprend aussi.

La confiance comme un présent infiniment précieux. Un trésor rare.

Fil d’Ariane

Hier j'ai vacillé. Pas l'ébranlement soudain du tremblement de terre, non. Le mouvement lent, au moins dans son début, comme un bercement, de la corde tendue dans le vent. Corde qui grisée de son importance de dernier rempart face au vide, se met à vibrer, à chanter sa propre chanson, une octave au dessus, une octave de trop, oubliant qu'elle n'est pas seule.

Que le chant est choral.

J'ai vacillé par orgueil, goût du pouvoir et élan incontrôlé de la chair. Mais, c'est le plus difficile à admettre, j'ai fait souffrir. Oh une écorchure à l'entendre. Mais une simple écorchure sur des tissus cicatriciels, à vif peut faire souffrir bien plus qu'une estafilade. Et elle a souffert. Plus que ce qu'elle m'a dit presque timidement. Je l'ai senti. C'était évident.

C'était un peu dégueulasse aussi. Promettre une dose à un junky pour le simple plaisir de voir son regard fiévreux s'enflammer, ses mains se tendent vers soi, entendre l'envie dans ses mots et le petit plaisir, l'orgueil petite bite, d'être alors le centre de son monde, celui qui lui ouvre la porte sur ce qu'il pourrait avoir tout en sachant qu'il ne pourra en franchir le

seuil. C'est un jeu cruel. Il salit celui qui y joue.

Et la corde raide peut découvrir qu'elle aime autant jouer avec le vide que porter le funambule. Le maître n'est pas un bonimenteur de foire, un docteur Feelgood avec son remède miracle. Il se doit de faire désirer la soumission par la force de son engagement et la vérité de ce dernier. Il n'est pas là pour promettre, il est là pour tenir.Il porte, il guide, il ne joue pas à Colin-maillard au milieu des failles. Il est un fil d'Ariane pas le Minotaure. Il doit ne jamais oublier à qui il doit son pouvoir.

Seul(s)

Elle avait baissé le son de la radio, dès le début du voyage. Elle voulait que l'on soit seuls. Libérer l'espace pour se rapprocher.

Profiter de l'autre. Il ne restait que quelques heures, les dernières avant longtemps.

J'enclenchais la seconde. Le monde se mit à défiler derrière les vitres.

Il devint flou. Estompé

Comme le premier soir, lorsque la lumière devint douce, lorsqu'elle ne dévoilait plus que la surface des choses. Une lumière murmurant le monde. Un monde estompé, à ce moment-là aussi. Dans cet entre-deux, auquel j'avais donné vie en ouvrant la porte, il n'avait plus court, plus voix au chapitre. Il était de l'autre côté des rideaux, des murs, de nos vies. En pause. Loin.

Après un moment d'échanges légers, presque timides. Nous nous sommes retrouvés. Debout, face à face, silencieux dans la musique qui résonnait, là-bas, très loin. Nous avions commencé par faire danser nos doigts, à lier nos regards et à nous apprivoiser à nouveau. Des

retrouvailles. Pas si facile que cela au fond. Mais la douceur, toujours.

De la lenteur et sentir l'autre contre soi. Enfin.

Les baisers d'abord. Et les bras qui serrent, fort. Les peaux qui hurlent sous les tissus mais qui n'ont pas encore leur place dans le moment. Je cherche l'odeur de ses cheveux, je m'y ensevelis. Mes mains parcourent son dos, touchent à peine ses joues, ses lèvres. Une peur irrationnelle de la faire disparaître en la touchant et, dans le même temps, l'irrépressible besoin de la mémoriser, une fois encore. De le faire lentement. Éviter l'erreur première. Celle qui brûle encore.

Nous avons fait le tour de nos corps. Comme des adolescents qui se cherchent, qui cherchent à comprendre, à découvrir.

Elle a relevé ses cheveux, les a noués. Je voulais sa nuque, son cou, livrés à mes lèvres. Ils me rappellent un petit portrait de Ingres que j'ai vu, un jour, dans un musée. Le tableau était petit. On pouvait presque le manquer. J'ai failli ne pas le voir.

Une femme. Ses épaules et sa tête, brune, les cheveux couverts. La peau blanche. Et le mouvement de son cou. C'est lui que j'ai saisi, qui m'a arrêté. L'émotion était forte.

Je ressentais la même. La féminité à l'état pur. Quelque chose de fondamental.

J'avais mes lèvres sur son cou. Sa peau était aussi comme la lumière, douce.

Son dos contre mon torse. Je la caressais.

Le ventre, les seins au-dessus de ses vêtements, la lenteur.

Redécouvrir.

Mes doigts effleurèrent son ventre, un peu mis à nu par le mouvement de ses bras relevés. Elle frissonna. Je recommençais. La pulpe de mes doigts longe la ligne de démarcation du jean. Une main, la mienne, monte vers son sein. Menu, chaud, tendre.

Son sexe était sous mes doigts. Mes yeux dans le miroir.

Elle avait les yeux fermés et le corps ouvert.

Le clair-obscur la fardait.

La route est agréable car elle est là. Juste à côté. On parle, on rit, on plaisante. On parle de la destination. On parle de ce qui nous a réunis. J'aime sa vivacité, sa capacité à l'empathie et son intelligence de l'autre. Elle comprend vite. Elle perçoit, encore plus vite. Elle sait aimer et se faire aimer. Elle tisse des liens comme on tend les bras. C'est un talent. C'est beau. Elle m'est devenue plus chère encore. Nouvelles facettes. Nouveaux regards. Une certaine forme d'amour.

Et puis, on se tait aussi. J'ai mon attention prise. Je conduis. Alors je deviens vigie des périphéries.

Je lui jette des coups d'œil. Je sens son parfum. J'écoute sa respiration. J'essaie de savoir.

Elle me regarde. Je le sens. Que pense-t-elle ? Que se dit-elle ? Que voit-elle que je ne vois pas ? Que je ne veux pas voir ? Elle est là. Je me le répète.

Elle.

Est.

Là.

Il y a un côté onirique à être à ses côtés si longtemps. Je sais qu'elle ressent aussi cette impression de vivre ce qui n'était pas possible, ce qui était tant fantasmé. Il y a une densité nouvelle. Nous avons pris une densité nouvelle l'un pour l'autre. Découverte de nos éthologies et du biotope.

Elle prend ma main dans la sienne. Je fais de même. Entre deux passages de vitesse. Nous prenons nos empreintes. On sédimente les petites couches de souvenirs, anodins ou puissants. On fait des confitures des images et sensations de l'autre. Du sucre avec des épices. Pour l'Hiver. Lorsqu'il fera froid.

Et puis, il y a la chair. La nôtre. Et elle appelle la chair. Elle demande. Elle chante. Elle veut. Et nous, on l'écoute. On entend.

Sa main s'est posée sur ma cuisse. Geste anodin de l'amante. Je sens sa chaleur. C'est tendre. Je souris.

Dans ma tête, ça parle. « Elle est là. Tu la sens cette chaleur, n'est-ce pas ? SA chaleur. »

Les doigts se meuvent. Ils caressent. Ils entrent en jeu.

Ce fut progressif, lent mais ce fut aussi clair, rapidement : elle allait agir. Il restait quelques heures. Nous étions proches et loin du reste. L'intérieur de ma cuisse, de plus en plus proche de mon sexe. Je me suis mis à bander. Et ses doigts le constatèrent. Témoins de ce qu'elle savait.

Elle prenait le pouvoir et ma bite.

Les caresses étaient maintenant précises. Encore au-dessus de mon

jean mais ça n'allait pas durer. Je ne pus m'empêcher de gémir, très doucement. J'étais sous son pouvoir. Je conduisais. J'étais vulnérable. Je n'avais aucune prise sur ce qui se passait.

C'était délicieux. J'étais à elle. Dans sa main.

Je jetais un regard, puis un autre, elle regardait devant elle. Je souris. Sublime salope.

Elle me caressait et c'était bon, de plus en plus. Presque sans m'en rendre compte, j'ai un peu gémi.

Mon souffle devient plus profond. J'ai besoin d'exprimer mon plaisir. Le mâle impassible, ce n'est pas ce que je suis. J'ai appris. Dire.

Et puis, il y eut ce léger soupir. Elle, pas moi. Puis un autre.

Je la regarde. Impossible de ne pas le faire.

Ses lèvres sont entrouvertes. Elle ne se tourne pas vers moi. Je n'aurais pas son regard. Ça sera pour plus tard. Je perçois un mouvement. Là, en bas, entre ses cuisses.

Je vois tout cela en un instant, et pourtant cela dure, cela dure encore, ici, bien au fond de ma tête.

Elle gémit elle aussi.

Ses doigts ouvrent mon jean. Ce n'est pas facile. C'est comme une bagarre de rue entre ses doigts et mes vêtements. J'écarte les cuisses, je lève un peu mon bassin, j'essaie de gérer la conduite et l'accès à mon sexe. Je veux ce qu'elle veut. Sentir sa chair qui veut sur la mienne qui désire. Qu'elle me prenne entre ses doigts. Et qu'elle continue de se caresser.

Sa peau touche, enserre, caresse.

Le monde se réduit à ce qui se passe dans cette miette d'espace mouvant.

Mobile in Mobilis, ma capitaine seule maîtresse à bord.

Pendant que je cherche ma route, que je nous mène vers notre destination, elle cherche à posséder, je suis dans le courant d'un rapide. Je ne maîtrise que l'esquif pas ce qui se passe à bord.

Le vacarme est sensoriel. Je dois maîtriser et m'abandonner, fermer les yeux et les garder bien ouverts, je suis au milieu d'une contradiction, d'un déluge de stimuli, une putain de tempête dans quelques petits mètres cubes d'air.

Elle est l'œil du cyclone.

Nous arrivons. Il fait gris et froid. Je me suis garé, par hasard, je ne connais pas l'endroit, au cœur de la ville mais dans un endroit désert. Calme. Un trou de verdure et d'eau au milieu de la brique et de la tuile. J'ai arrêté le moteur.

On a parlé logistique comme si elle ne m'avait pas branlé en se caressant, il y a encore une minute. Comme si tout cela était dans l'ordre des choses.

Nous vivions des moments improbables, des espaces impossibles. Des minutes qui n'auraient jamais dû être.

Et c'était facile.

Puis le silence, puis les regards, puis nos doigts qui se touchent, ma main sur sa joue et nos lèvres qui s'effleurent.

C’est tendre, délicat, lent.

Une lenteur qui hurle : « Souviens-toi. Imprègne toi. Façonne l’instant. Enfonce bien profondément tout cela. Tu es vivant, ressens. »

J’ai ouvert son jean, la fermeture éclair, ma main qui passe dans la culotte, son bassin qui se lève et le contact chaud et tendre de son sexe. Son clitoris que je cherche, sa vulve que j’ouvre et le son de nos mouvements.

Elle est humide, un peu, elle va le redevenir.

Elle a le corps de mon désir, elle est le désir, elle s’en nourrit et m’en abreuve.

Ses seins. J’en prends un. Pas de soutien-gorge, elle les aime libres, ils sont beaux, délicats et chauds.

Je me réchauffe à son corps. Depuis deux ans maintenant, je m’y réchauffe. J’y cherche l’espoir d’être encore vivant, séduisant et j’y trouve la possibilité d’une île.

Elle est belle. Elle le sait maintenant. Elle est importante au-delà de son corps et de son cul, et, là, dans cette voiture, dont la buée a couvert les vitres, elle gémit et se serre contre moi, ça pourrait être sordide, pitoyable mais c’est juste l’improbable qui se prend, se vole et explose.

La forme d'amour que nous nous portons.

Ses mots dirent d'abord ce qui est et a été :

"Tu m'as apporté et tu m'apportes encore des choses que personne ne peut m'apporter. La confiance, la confidence, la tendresse, la forme d'amour que nous nous portons."

Les mots donnent à voir. Ils dissipent la brume, le flou.

Je l'aimais sous une forme ou une autre. Évidemment.

L'amie chère me l'avait dit, un jour, dans une phrase boomerang, une phrase qui dit : "Regarde, toi aussi."

Une phrase qui s'écrit avec un sourire doux aux lèvres et qui se lit de même.

Mais le lire, là, sous ses doigts, me le "révélait". Je le savais mais je ne le concevais pas. Je ne permettais pas de le concevoir en réalité. Je l'aimais.

Bien qu'un jour, il fut dit par elle, après avoir joui sous mes yeux, puissamment, mais aussitôt démenti, comme on s'excuserait, après une grande émotion, de n'avoir pas su contrôler ses mots.

C'était une forme d'amour faite de mots et de regards, de voix au loin dans des écouteurs, de lèvres qui se sont quelques fois touchées, de peaux caressées dans des minutes volées et de mains tenues et serrées pour retarder l'arrachement.

Une forme d'amour entre confessionnal et peep-show, entre papier et ciseaux. Une forme très littéraire, épistolaire, avec des gifs en plus, quelques photographies et des vidéos, de nos yeux, de nos sourires et de nos sexes.

Une forme d'amour en transparence, qui ne se voit que si l'on est attentif à la faible diffraction de la réalité qu'elle engendre, comme le ferait, dans le courant d'une rivière, un galet affleurant à peine.

C'était une forme d'amour cryptée, codée, en sous-entendus et en signes discrets de la main. Un amour sous couverture.

C'est aussi une bulle. De savon, d'air et d'une forme de poésie étrange. Une bulle légère et belle, flottante et fragile. Sensible à la lumière et aux vents porteurs ou contraires.

Une forme d'amour, oui.

Un interstice entre les briques. Un passage secret.

Et puis, une fois, il prit la forme d'un corps à corps. Une fois qui avait le goût de l'orange amère. De fruit mûri au soleil, grandi dans et par la lumière, à la peau épaisse qu'il faut déchirer pour en goûter le jus, la chair et le sucre.

Et l'amertume aussi.

Celle qui rend le sucre plus puissant mais qui fait couler des larmes, qui brouille d'eau le monde et fait fermer les yeux, plonge dans une courte obscurité, une nuit microscopique, le temps que la saveur acérée ne coupe plus les lèvres, la langue et que le rictus s'efface.

Puis il y en eut d'autres. Des mots.

"J'ai envie de toi, de ton corps, de ta bouche, de ta queue, de ton être, plonger mon visage dans ton ventre et ton cul mais je sais que ce n'est pas possible, ça le sera peut être une ou deux fois par an, j'ai un peu fait le deuil de ça récemment. C'est sûrement pour ça que je veux autant voir d'autres corps."

Une forme d'amour derrière une vitre. Épaisse. Un peep-show, je l'ai déjà dit. Se regarder, se parler à travers une paroi transparente de temps et d'espace, de dimensions aussi. Imaginer se toucher et rêver à la fois où ça arrivera. À nouveau. Et se branler comme on dîne aux chandelles, et jouir comme on fait un compliment et faire l'amour aux ombres sur les parois de la caverne.

Une forme d'amour en creux faite de manque et d'absence, d'envie et de procuration.

Une forme d'amour entre absolu et prosaïque, élévation et assouvissement.

Une forme d'amour qui ne sera jamais accomplie mais qui a une présence, une texture, une densité.

Une forme d'amour comme une crise de manque.

C'était aussi cela.

Une forme d'amour barbelée.

Avec des mâchoires où chaque bouchée de corps sera ce que je ne serai pas.

Pour Elle.

Il y eut encore d'autres mots, entre elle et moi, qui évoquent ce qui construit notre relation. Des questions exigeantes et des réponses qui obéissent. Une des facettes de notre monde, celui de l'entre-deux, qui ne l'était d'ailleurs plus tout à fait.

Puis à nouveau ses mots :

"Je m'en rends compte maintenant, de pourquoi je suis si en recherche de corps."

J'ai fini la phrase pour lui donner toute la réalité nécessaire. Pour écrire, tracer dans la lumière des pixels, sur mon feuillet de photons et de pixels une vérité aussi belle que déchirante : "...pour oublier que tu ne peux avoir le mien... Ne te perds pas dans cet oubli, promets moi."

Une promesse demandée par peur, mais pour qui ? Elle ou moi ?

"Déjà de le réaliser c'est une première étape."

Une phrase-labyrinthe, une phrase dans laquelle on peut passer des heures à chercher la sortie. Un dédale.

Je n'ai pas demandé vers quoi.

Je n'en avais peut être pas envie ou n'en ai-je peut être pas eu l'idée.

Peu importe. Le chemin sera ce qu'il sera. J'espère juste que les cailloux ne seront pas trop coupants sous nos pieds.

Et puis, il y eut la mise en place de notre petit théâtre du plaisir et de sa nuque courbée, de ses yeux vers le sol pour obéir et le sourire de celle qui va faire ce qu'il y a à faire, ce qu'il doit être fait.

Elle a joui fort. Deux fois. Crûment. Avec une certaine fureur. C'était beau. Un cadeau.

J'ai joui avec elle.

On s'est longuement regardés. C'était très doux. Nos sourires aussi.

Elle m'a dit trois mots. J'ai dit les mêmes.

Nous étions sincères.

Aujourd'hui, elle m'a parlé d'un amant. Avec qui elle a récemment fait l'amour. C'est normal. Il n'y a aucune exclusivité. Ce n'est pas un problème.

Ce n'est pas ce qui est douloureux.

"Je n'attendais rien. J'étais plutôt dans le don, on en avait envie, besoin tous les deux et puis ça a été une bonne surprise. Je n'attendais rien et j'ai eu quelque chose de bien. Ça a été un peu l'inverse d'avec toi."

J'ai ri, un rire automatique presqu'un hoquet. J'avais très froid. Ça s'est serré, fort, là, dans la poitrine. J'ai dit : "Tu n'as pas tort…". J'ai même été content pour elle.

Elle s'est un peu expliquée, pour que je comprenne (a-t-elle perçu quelque chose et voulu atténuer l'impact ?) et parce que je suis le

confident, je ne juge pas. Jamais. Elle sait qu'elle peut dire. Déposer certaines choses devant moi. Pour être plus légère.

On a aussi parlé d'autres choses. Elle m'a dit qu'elle aimait ce que j'écrivais en ce moment.

J'ai fini cette conversation avec une partie de moi même, sincèrement heureuse de lui parler, de partager nos vies. Et l'autre un genou à terre, cherchant à reprendre son souffle, au bord du KO.

C'était vrai. Totalement.

Mais c'était, à ce moment, proprement insupportable à entendre. C'était aussi cruel. Là, debout dans la rue, le téléphone à la main, j'ai eu mal. Elle a raison mais, putain, elle fait mal. Je ne sais même pas si elle l'a fait volontairement. J'ai fait le sacrifice d'une presque nuit de sommeil à cette question. Je n'ai pas la réponse. Pas encore.

Elle m'a dit, un jour, au début, qu'elle pouvait faire souffrir, fort et qu'elle ne le savait pas toujours tout de suite ; que c'était son côté sombre, celui qui veut, qui prend, qui peut faire mal et qui s'en moque qui se libérait, qui prenait le contrôle.

Une fois, elle m'a même demandé si je n'en avais pas peur.

J'ai répondu que non, qu'il me fascinait même. Pauvre con sentencieux…

J'avais oublié ce qu'était une sirène. Et ça ne fait pas que chanter, une sirène, ça mord, ça déchire à pleines dents et à pleines griffes. Sans s'en apercevoir. Ou trop tard. Cette cicatrice me le rappellera.

Je lui en ai fait une moi aussi, cette fin d'après-midi là, dans une

chambre d'hôtel. Comme celle d'un vaccin.

J'ai regardé le ciel.

Je n'ai vu aucune étoile. Y en avait-il seulement ?

Le vent s'était un peu renforcé.

J'ai soupiré.

J'ai murmuré quelque chose que je n'écrirai pas parce que ce n'est pas vrai.

Sa voix m'avait manqué. Elle change lorsqu'elle parle de ses envies et de ce qu'elle fait pour les contenter.

J'ai pensé à nouveau à ces mots :

"Tu m'as apporté et tu m'apportes encore des choses que personne ne peut m'apporter. La confiance, la confidence, la tendresse, la forme d'amour que nous nous portons."

C'est aussi une forme de douleur.

C'est bel et bien une forme d'amour.

Plus tard, j'ai posé la question.

Il le fallait.

J'ai eu la réponse.

Maintenant, je sais.

Alice / əɔilA

Je connais une Alice qui veut

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

Et dans sa chute, doucement, se lover.

Et chercher l’ivresse de ne plus rien contrôler.

Et attendre que les ombres multiples et affamées la prennent.

*

Le miroir

La traversée

Alice

Le(s) désir(e)

Et devenir une autre

En miroir

En miroir

Et devenir une autre

Le(s) désir(e)

Alice

La traversée

Le miroir

*

De la dame de cœur tenir la main

son corps oublier

avec

eux/elles

sans jamais

fermer les yeux

devenir une autre dans le miroir

de leurs corps.

Je connais une Alice qui rêve de

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

tomber

de l’autre côté.

*

Ce soir, Alice se promènera au bord de l’abysse.

Elle va à cloche-pied jouer ou à colin-maillard deviner.

Cherchant la chute sans autre but. Et, aux heures douces, avec aux lèvres un sourire de malice, vers la nuit-précipice, əsɔilǫ əɔilA.

L’oeil

L’oeil était au milieu des cieux et il nous fixait. Toutes et tous.

Le silence était minéral. Qu’avions-nous fait pour que l’iris accusatrice nous brûle ainsi ?

Nous nous mirent à avouer nos fautes.

La crasse de nos âmes devint éclatante dans l’ombre des confessions.

Désir monstre

Ce texte a été écrit en 2018. C'était une série de tweets qui avait été remaniée pour devenir un slam. Il n'a jamais été diffusé.

Ton désir est un monstre, mon amour

Il dévore le monde, il engloutit tout

Tu prends, mon amour

Mon corps, mon esprit et le reste

Tes désirs sont des gouffres

Profonds comme ton sexe

Terribles comme ta solitude

Les limites t'insultent

Tu ne veux plus de leurs étreintes barbelées

Tu aimes te faire baiser, mon amour

La chienne qui hurle en toi attend son heure

Celle du loup

Elle te fait honte, mon amour

Elle t'effraie l'enragée, la possédée

Tu lui jettes des regards froids

Si froids qu'ils forgent une armure glacée

Pour chasser les monstres anciens

Et le vide si chaud entre tes jambes

S'est éloigné de ta tête,

Ma Lorelei. De ta tête.

Tu es une déchirure qui veut cicatriser

Se faire ravager et le cul et l'âme

Atteindre l'abandon, enfin

Et ne plus dériver dans la souffrance

Se soumettre

Et chasser la honte

Tu m'as dit tout et j'ai deviné le reste

Tu m'as conté ta chair et son souffle

J'ai composé une ode à ton désir

J'ai écrit ton évangile

Plein de foutre et de cyprine,

de liens et de contraintes

Un Golgotha construit pour toi.

J’ai voulu ce qui n’était pas écrit.

Je fus le miroir aux reflets trop parfaits

Je suis l’expérience qui a mal tournée

Ton désir est monstre, mon amour

Il est dévoration.

Et je fus dévoré.

Vide

Je suis vide.

Je me sens vide comme un hall de gare au milieu de la nuit encore plein des fantômes de passage et de l'écho de leur traces.

Je suis plein de vies de croisées, de sourires échangés, de désirs arrachés et de corps qui se retrouvent, j'ai les oreilles pleines des mots indécents des amants d'un jour, d'une vie ou du temps nécessaires à étancher leur soif d'absolu, de coups de reins et de langues.

J'entends la rumeur de promesses éternelles qui s'éteindront à la prochaine gare et de vérités belles comme des mensonges. Je sens encore les regards perdus dans le vague, ceux qui s'accrochent une dernière fois dans un mouvement d'épaules et de longs cheveux sombres, ceux qui se gavent des contours d'un corps qui s'éloignent et d'un cul qui s'échappe dans la foule.

Je suis un ennuque qui sait baiser, je suis du mauvais côté d'un confessionnal pleins de péchés bien mûrs et appétissants à portée de main et de bouche.

Je suis une impossibilité, une tentation avortée, un vaccin.

L'espoir d'un ciel étoilé qui s'en est allé.

Je suis celui qui écrit.

Je suis celui qui agence les mots en de belles mosaïques, qui malaxe la pâte sémantique et greffe les fantasmes.

Je suis le docteur Frankenstein qui les larmes aux yeux et la fièvre au front hurle au milieu de la nuit : "c'est vivant !"

Et je le fais bien.

Et ça essaie aussi de me tuer.

Par le vide.

re

#1

◆

Masturbations mutuelles.

Il tient le smartphone. Il se masturbe. Elle aussi.

Elle a le visage couvert de sueur, les mèches de cheveux sont collées à sa peau. Elle a le regard ailleurs. Cette expression dans le regard qui dit les ravages du plaisir. Elle a joui et elle continue plus loin.

Il se branle. Il parle un peu. En Anglais. Elle gémit. Même langue. Elle l'encourage le regard de plus en plus absent. En hors champ, on perçoit le mouvement de sa main. Sextoy ? La question se pose. Question excitante.

Il va jouir. Il accélère. Elle lui dit de venir. Elle n'est plus vraiment là. Elle est dans une orgasme lent et long, un orgasme en ricochets, flux et reflux.

Il jouit sur son visage. Jets lents et blancs.

Ses joues, ses lèvres, son menton se couvrent de cette écume opaline. Elle le perçoit peut-être. Elle continue de se masturber. Elle continue pendant un moment. Elle jouit. Elle n'est plus là. Elle est ailleurs.

J’ai joui mes yeux dans son regard d’absente.

#2

Après-midi

C'est une vidéo faite au portable. Posé sur la table de chevet sans doute.

C'est l'après-midi, elle a, je pense, la quarantaine. Blonde, un corps de femme qui a eut des enfants - d'ailleurs on les entendra au loin, au rez-de-chaussée sans doute, jouer - j'aime ses corps de femmes qui n'ont rien des clichés. Avec du ventre, une poitrine qui n'est pas en lévitation, des vergetures, toutes ces choses que je trouve belles, touchantes. Des corps qui sont beaux d'être réels.

Lui, on le voit un peu moins, un corps plutôt svelte. Un corps d'homme lambda. Même tranche d'âge. Cheveux très courts. Pas vraiment beau. Pas vraiment laid.

Ils sont nus, ils vont baiser. Elle est sur lui.

Ce genre de baise d'après midi, de retrouvailles aussi. Elle lui répondra : "Elle t'a manqué ma chatte ?" à un de ses "C'est bon. Tu m'a manqué." Il dira oui. Il le gémira plutôt.

Avant l'amazone, elle le masturbe et laissant son gland juste posé sur les lèvres de son sexe.

Le cadrage fera que parfois que leurs visages sont hors champ durant cette belle amazone. Elle va jouir. Son bassin est agile. Il se retient. Ils se parlent en chuchotant, ils essaient. Les enfants ne sont pas si loin que cela. C'est du sexe de parents avec des jeunes enfants.

Elle lui dira : "Je veux que tu jouisses sur moi. Je veux ton sperme sur mon ventre."

Je me demande si cette vidéo a été faite pour se retrouver sur pornhub. Ont-ils tous les deux décidés de le faire ? Où est-ce lui ? Elle ? Une vidéo volée par un hacker ? Un réparateur de téléphone qui s'est "amusé", en bon bâtard de base, à la uploader sur ce tube. C'est la zone grise de la branlette sur le net.

Il va s'accroupir entre ses cuisses ouvertes, ils se branlent. On voit plus son visage à lui. Il est concentré, tendu, le visage rougit comme s'il retenait sa respiration. C'est sans doute ce qu'il fait, c'est un peu ridicule. Je me concentre sur son profil à elle, ses gestes, ses gémissements et ses mots chuchotés. Elle se caresse de la main droite avec des bruits humides qui m'excitent. Elle a déjà joui lorsqu'elle était sur lui mais on sent que l'orgasme qui monte va être plus fort. Elle jouira plus de se donner du plaisir et de le voir, lui, s'en donner en la regardant, en éprouvant du désir, fort, puissant, animal devant son corps et son plaisir.

J'essaie de me retenir et de jouir en même temps qu'elle jouira, elle. Je sais qu'elle va jouir un peu avant lui. J'ai déjà vu la vidéo. J'y reviens régulièrement depuis que je l'ai découverte. Je n'entends plus que ses gémissements, le bruits de ses doigts qui font des clapotis entre les lèvres

trempées de sa vulve. Elle accélère le geste, moi aussi.

Je jouis, elle aussi. Il viendra quelques secondes après. J'ai l'impression d'avoir baisé avec eux.

Je passe l'aspirateur.

Je passe l'aspirateur. Comme tous les soirs, car je suis un quinquagénaire déconstruit, voyez-vous.

Je ferme les yeux. Je suis fatigué.

Je les rouvre et je regarde mes pieds. Un de mes phares pour Crocs, le droit, s'est allumé. Un petit cadeau amusant pour mon anniversaire, l'année dernière.

J'avais ri, j'avais trouvé ça drôle.

Je me trouve ridicule. Ce petit miracle de technologie, ce petit clou supplémentaire sur la tombe d'un environnement qui part en couille.

Tiens, à propos de couilles, mes érections, c'est pas top top ces derniers temps.

J'attaque les toilettes, j'aspire deux ou trois poils pubiens.

Enfin "Pas top", ça dépend quand je me branle, c'est plutôt dur. #mature #amateur #cuckold #homemade je ne sais pas si c'est normal ou pitoyable de bander sur ces hashtags, ces vidéos amateurs – faussement le plus souvent – où des gens d'âge mûrs baisent comme dans un AI Slop.

J'ai Sexy Sushi dans les oreilles et Rebekka Warrior – mais est-ce bien

elle ? – gueule "fils de pute" et "le jambon-beurre (qui) est là depuis vendredi" sur de l'EMB plutôt joyeuse (de la dark techno ? De la techno hardcore ? De la techno de kéké tuning ? J'en sais foutre rien). Tellement joyeuse qu'elle me donne envie de pleurer en écoutant leurs textes. Je remercie mentalement l'amie qui me les a fait découvrir.

Ce n'est pas que je n'ai pas de désir pour ma femme, au contraire, depuis la fin de quarantaine – on en a 54 – on baise mieux, plus intense, moins de limites. Pas plus – quoique par rapport à une certaine période, si – mais mieux comme des barouds d'honneur. Putain, que cette image est médiocre. J'ai toujours voulu être un auteur, ce n'est pas toujours brillant.

La litière du chat fait des bruits de grêle dans le tube de l'aspirateur. Il en fout partout, ce con. Il est vieux, obèse et diabétique. On le pique à l'insuline deux fois par jour. Il va mourir. Il mange, il bouge peu, il veut des caresses, il nous regarde avec une sorte d'interrogation muette quand on est assis dans le canapé trop mou. Le soigner nous coûte une blinde. Il sait que ça ne va pas durer encore longtemps. Je crois. Je serais triste quand je ramasserai son corps froid – peut-être qu'un peu de merde et de vomi l'auront souillé -, et que j'irai l'enterrer. Avec de la chaux vive, c'est important. Ça fait disparaître plus vite les chairs en putréfaction. Et mon épouse pleurera, moi aussi et ma fille, au téléphone, quand on lui dira. Elle est loin, ma fille – j'avais écrit "elle est loin aussi, ma fille." J'ai effacé. En dehors de la lourdeur de la répétition des adverbes, c'était un peu… morbide, non ? Parfois je regrette l'enfant qu'elle était, c'est passé vite, l'enfance (bravo, le Titan de la littérature ! Quelle phrase d'une beauté fulgurante… Il faudra que je lise "Les promesses de l'aube" un jour, Romain Gary était un personnage à part). Je repense aux adverbes, j'ai souvent entendu des auteur.e.s dire qu'iels les éradiquent pour faire de beaux textes, de belles phrases. Je trouve cela très con et légèrement

méprisant. C'est bien les adverbes, c'est invariable. C'est stable. Ça solidifie. C'est de l'Art-déco. Il n'y a jamais assez d'ornements, de vie dans un texte. Il en faut inévitablement, joyeusement, tristement, aussi, trop.

C'est dingue à quelle vitesse, une cuisine se salit en 24 heures.

Tout à l'heure, j'ai parcouru les réseaux sociaux (en fait, je le fais tout le temps, comme toi). C'est quand même Tartuffe-land. Je sais des trucs, j'en devine d'autres et TOUT le monde ment. Les progressistes – aka "les wokes", le fantasme le plus chaud depuis le complot judéo-maçonnique chez les moisi.e.s – sont les pires. Les (extrême)droitard.e.s – tu as vu ? (Re)Écriture inclusive, si tu prends en compte les tâches ménagères, déconstruit + + le gars – sont sans doute les plus honnêtes dans leur haine, leur intolérance. La crasse, la saloperie, c'est portée à la boutonnière chez elleux – Inclusif j'te dis et, en plus, je vénère aussi le cunni, faire jouir mes partenaires et la pénétration n'est pas mon acmé préféré, déconstruit, on te dit – ; pas d'hypocrisie, pas d'ulcères, pas de compromissions éthiques planquées dans le placard (et je viens d'écrire un bon, gros et gras passage presque illisible, boursouflé, presque incohérent. Ça m'amuse. C'est comme ça que je pense.).

J'attaque le reste de la cuisine et je n'oublie pas les chaises hautes et les rehausseurs des enfants. Oui, je suis aussi "mari de la nounou". C'est une fonction importante. J'aime beaucoup voir les enfants devenir, grandir. Assister à ça. Mon épouse a un de ces métiers indispensables des années COVID. Toujours mal payés, toujours mal considérés. Me font rire les anticapitalistes et autres Marxistes des Time-Lines avec leur kink prolétariat : il n'y a pas pire patron que les salarié.e.s. iels savent gueuler pour le respect de leur convention collective mais chier sur celle de leur assistante maternelle, c'est normal (j'ai failli préciser que mon épouse a

une maîtrise d'Histoire. Comme pour l'excuser – m'excuser ? -, on l'intègre quand même foutrement bien, la honte quand on vient de chez les prolos). Les Révolutionnaires à cheveux bleus devraient lire les forums des Ass'Mat pour comprendre à quel point le prolétaire est dégueulasse sur les plus faibles que lui. Je crois que je deviens de plus en plus misanthrope – ou lucide (ou de droite). Ça se discute.

Mais on fait quoi avec ce foutu grille pain ?! Il y a des miettes partout…

Le problème de mes érections c'est moi, je le sais. J'ai plusieurs hypothèses :

1- je me masturbe trop. Une fois par jour, quasiment. C'est mon antidépresseur, mon petit verre de gnôle. Certes ça protège du cancer de la prostate mais à mon âge, ben, ça met un peu sur la jante.

2- comme on fait l'amour, une à trois fois par mois, parfois moins, et que j'aime me faire des souvenirs et lui en donner, je me mets une petite pression bien vicieuse. C'est con.

Je sais utiliser mes doigts, ma langue, mon corps pour la faire jouir, elle est multiorgasmique. C'est un super-pouvoir. Elle jouit fort, beaucoup et facilement. Et un plus, on a un Satisfyer pro 2 – là, je fais des listes. Je me prends pour Ellis ou Perec, tu choisiras – et elle est une zélatrice acharnée de la levrette. C'est la fête à son cul, à ma compagne et je suis invitée en VIP.

Pourtant ces derniers mois, je n'obtiens que trop souvent des demi-molles – à part peut-être sur la levrette finale ; c'est l'effet "damné de l'affaire" sans doute -, presque efficace la plupart du temps.

Je vérifie le voyant de contrôle du sac à poussière, j'ai l'impression que sur les tapis, il peine mon compagnon.

Tout à l'heure, je suis allé lire les réseaux sociaux d'Elle, la grande manipulatrice – j'avais deviné, dès la première rencontre, mais j'avais envie de vivre un truc un peu excitant dans ma vie, soyons lucide – , la première avec qui j'ai trompé, physiquement pas derrière un écran. Esther dit que non. Parce que oui, j'ai trompé plusieurs fois. Je dis que je n'y vais plus, regarder sa vie de belle personne. Mais je le fais encore, plus rarement, mais je le fais. Elle a été une clé, j'ai pris la porte dans la gueule. C'était écrit.

(Presque 20 ans de moins, vise moi un peu le cliché ! Si tu penses "pitoyable", t'inquiète, je ne t'en voudrais pas.)

Est-ce que c'est une médaille que je porte au poitrail ? Non. Est-ce que je regrette : non. Ça m'était nécessaire, mon taux d'oxygène était trop bas. "Ça n'excuse rien ?" Effectivement. Mais ça fait partie de ma vie. Ça m'a aidé. J'ai même vécu deux nuits à part, de celles qu'on se rappelle dans les dernières secondes de vie ou qu'on raconte dans son lit, à l'Epadh, quand d'Alzheimer fait remonter parfois le beau, le touchant à la surface de la vie finissant dans les eaux stagnantes et les couches souillées. Deux nuits avec une femme à part. Elle sait. Elle lira peut-être.

Et "la policière me fait mouiller devant derrière", je dandine du cul et j'aspire sous les meubles.

Je suis aussi queer qu'une doudoune sans manches. Mais j'aime leur liberté. Elle est essentielle.

J'ai aussi embrassé, juste ça, j'adore ça – est-ce tromper ? – des femmes formidables, j'ai tenu leurs mains, goûté leur rire, leur

conversation et leur intelligence. C'est déjà ça. C'est essentiel.

Johnny

We're sorry

Won't you come on home

We worry

Won't you come on

What is wrong

In my life

That I must get drunk every night

Johnny, we're sorry…

Cette chanson des Fine Young Cannibals, juste à ce moment-là, cette progression harmonique, cette voix, ces mots, me bouleversent. A sa sortie, j'étais dans ma quatorzième années. Jamais je n'aurais dit que j'aimais ce titre. Je me construisais par l'univers du Hard Rock et du Heavy Metal. Et pourtant.

Ce titre faussement joyeux m'écorche. La mélancolie est ma matière noire. Invisible mais partout présente, intrinsèque à ce que je suis. Essentielle. Encore.

C'est ainsi. Je n'y peux rien. Et même, j'aime ça. Complaisance ou stoïcisme ? Tu choisiras, je te fais confiance – et de ton avis, sois-en certain, je m'en branle totalement.

Mais qu'est-ce qu'il en met partout des poils, ce chat ! Il s'est retranché

dans un coin du salon. Il me jette des regards d'une telle défiance que j'ai l'impression d'être un mec disant à sa partenaire qu'il n'aime pas les préservatifs car c'est trop serré.

Et merde… j'ai vu mon reflet dans le miroir. Il y en a un grand au-dessus du canapé. C'était joué d'avance. Je suis devenu comme Michel Leiris : je déteste voir mon reflet sans y être préparé (Ouais, ça éjacule des références littéraires comme dans une dissertation de Prépa littéraire. Je suis un fils de prolo qui a fait des études. Faut le montrer. Je n'ai pas fait tout ça pour rien.).

Mon corps a beaucoup changé ces quinze dernières années. J'ai perdu beaucoup de poids. Tout seul. Sans aide. On m'a dit : "tu es fort d'y être arrivé". J'ai toujours été en surpoids depuis mon enfance.

Ce n'était pas de la force. De la peur, j'avais peur pour ma santé et, aussi – surtout ?-, je me disais que peut être elle aurait envie d'avoir un corps qui pourrait être plus désirable. Je m'aimais de moins en moins, on baisait quasiment plus. Elle n'allait pas bien. Je n'allais pas bien non plus. On vivait difficilement, elle n'avait pas de travail. C'était dur.

Mon corps a été beaucoup bouleversé. Il a connu des effondrements, des glissements de terrain et le CH (et même celui avec un U, la classe). J'ai eu peur, mal, profondément, j'ai vu la peur sur les plafonds fixés la nuit et dans les yeux de ma fille, de ma femme, de ceux qui m'aiment ou du moins qui me sont proches. J'ai entendu "Monsieur, c'est plus compliqué que ce que l'on croyait…". Ça va mieux mais j'ai clairement une épée, celle de Damoclès au-dessus de ma tête – il devrait la ranger ailleurs qu'au-dessus de ses semblables, ce con. Une maladie génétique, rare, pas de traitement. Juste une surveillance régulière. Un jour, une artère secondaire se bouchera. Avec un peu de chance, avant qu'un cancer

ne me transforme en pauvre chose abrutie par la morphine. Croisons les doigts, inch'Allah.

J'ai fait du sport, mon corps a changé. En bien. Avec des reflets musclés, un peu. Il me plaît, il m'étonne. Depuis la perte de poids, importante, j'ai l'impression d'en habiter un autre. Un corps un peu mieux, un peu plus à moi. Pour mon visage, c'est plus ambivalent. Il est devenu plus creux, pas inintéressant avec une mâchoire carrée (ouais, du type à faire mouiller, devant, derrière, les mascus) L'âge a façonné un truc intéressant mais lorsque la lumière est rasante, un peu trop lucide, je vois la fatigue, je vois l'âge, je vois la mort. Il n'y a aucune foutue originalité à écrire cela – et pas très bien en plus, d'autres l'ont fait avec tellement plus de talent depuis des siècles – mais je te rappelle que je passe l'aspirateur, que tu es dans ma tête et pas devant ma leçon inaugurale au collège de France.

Ah tiens, une prise ! L'aspirateur remonte du gouffre, sous un meuble, une petite voiture aux couleurs joyeuses et aux proportions improbables. Le mari de la nounou est aussi le spéléologue, le récupérateur des jouets disparus et autres artéfacts de développement cognitif et de motricité qui se sont réfugiés de leurs bourreaux innocemment cruels dans ces havres de paix improbables – voilà, ça. Ce passage. C'est exactement ce que je sais être mon péché préféré : me regarder écrire. "Faire l'auteur". Montrer ma grosse bite d'auteur à tous les passant.e.s et la secouer vigoureusement en espérant qu'iels ouvrent grand la bouche d'étonnement et d'admiration. Dans ces moments là, j'écris comme un mec cis fait une faciale. C'est obscène, c'est sale, c'est de la domination malaisante (mais je ne fais que passer l'aspirateur, alors on s'en branle, hein ? Ouais, "on-s'en-branle").

Une fois, lumineuse, puissante, j'ai éjaculé dans la bouche de mon

amante avant de nous embrasser violemment, j'avais le goût de sa chatte sur les lèvres, celui de mon sperme et de nos salives dans nos bouches. Mon amante des deux nuits magiques. Mes nuits de Grand Meaulnes.

Et puis, il y a cette autre amie, celle qui écrit pour elle et pour vivre, elle est importante. Elle a éclos depuis qu'on se connaît. Elle a changé de vie, de perspectives, de sexualité, de style. Elle a éclos, vous dis-je. On s'est rencontré sur Twitter. On se parle tous les jours, on se rencontre en chair et en sourires de temps à autre. Elle me fait rire, elle m'émeut et je suis son stalker préféré.

Je n'ai plus de meilleurs amis dans la vie analogique depuis l'adolescence. Je ne sais pas pourquoi. Enfin je n'ai jamais vraiment analysé la chose, pas envie, peur aussi. Les réseaux sociaux m'ont amené cela aussi : des ami.e.s. On les qualifie de "virtuel.le.s", ce qui est une connerie pédante. Ce sont des liens aussi solides et importants que les autres, "les nobles". Il y a aussi, elle, qui a découvert l'adultère et sa puissance, cette autre avec qui on parle de nos enfants, de nos vies, cette autre à qui j'ai dit la vérité, qui a dû en souffrir, mais je préfère être honnête et qui reste une amie, j'espère. Des femmes uniquement. C'est un truc qui est évident, je me lie plus facilement avec des femmes. Je sais ce que tu penses : "Chien de la casse, mon gars. Tu es un vieux mâle blanc cis. Tu chasses. Connard." Non, si cela a pu prendre l'aspect parfois de lien ambigu de séduction, confiance/confidences, échange de nudes, c'est plus compliqué que cela. Beaucoup plus. La complexité des liens interpersonnels au l'ère du protocole TCP/IP est à écrire. C'est en cours. C'est compliqué comme on l'écrivait à une époque. Tu peux me croire ou pas, je m'en branle, je te le rappelle.

On est sur la fin, je finis le salon et j'aurais fait ma tâche, ma part des

tâches ménagères quotidienne. Tous les soirs, en rentrant du travail. Le casque sur les oreilles – je l'écris comme si je réclamais un premier prix de déconstruction. Dans la peau d'un vieux mâle blanc, tu es. Et "tu t'en branles" ? Tu as bien raison.

"Et ma peau va te plaire."

La mienne aujourd'hui, non. Je suis déprimé et fatigué.

Et j'ai fini de passer l'aspirateur.

J'appuie sur le bouton de l'enrouleur. Le fil défile. Comme une vie. Piccoli voyait sa vie défiler alors que sa voiture faisait des tonneaux. Moi c'est en regardant le fil de l'aspirateur se rembobiner. Ce dernier a déjà bien vécu et ça se voit. Sa couleur s'est ternie avec les années. Il est fonctionnel, fiable, fait ce qu'on attend de lui, rien d'original. La prise, au bout, est rafistolée avec du scotch renforcé – tu sais l'argenté -, dont les extrémités se cornent et se noircissent de poussières. Tu savais que la poussière est composée quasiment que des résidus de nos peaux mortes ? C'est littéralement des archives cellulaires, des résidus du temps qui passent sur notre corps.

Je souris de la comparaison.

Sautet n'en aurait pas fait un film d'un quinquagénaire avec des Air force one blanche et un sweat à capuche qui pense à sa vie en passant l'aspiro.

Moi, j'en fait un texte un peu triste, un peu bancal, un peu amusant.

On a la pulsion créatrice que l'on mérite.

Mais on s'en branle, non ?

Rond.

Fragments

Elle montre un sein rond.

Rond comme le monde, une pomme ou un galet.

J'y vois une pomme.

Plus facile à croquer.

J'y vois une pomme.

Pour l'Eden et son jardin.

J'y vois une pomme.

Cueillie, vernie par la rosée,

le premier matin du monde.